

Le Mari d'Émine

PAR MARTHE FIEL



PRIX :

1^{fr.}
1-50



Editions du
"Petit Echo
de la Mode"
1, Rue Gazan
PARIS (XIV^e)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode,
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::
Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

RUSTICA

Revue universelle illustrée de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages
de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis.

16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Magazine bimensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2^e et le 4^e dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

C92708

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

“STELLA”

- M. AIGUEPERSE : 188. *Marguerite*.
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monelle*.
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage*.
 M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Grattenna*.
 G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.
 A. et C. ASKEW : 239. *Barbara*.
 Lucy AUGÉ : 154. *La Maison dans le bois*.
 Salva du BÉAL : 160. *Autour d'Yvette*.
 M. BENDANT : 231. *L'Anneau d'opales*.
 BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
 Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre*. — 25. *Illusion masculine*. —
 34. *Un Réveil*.
 Yvonne BRÉMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindroz*.
 André BRUYÈRE : 161. *Le Prince d'Ombre*. — 179. *Le Château des
 tempêtes*. — 223. *Le Jardin bleu*.
 Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
 Anda CANTEGRIVE : 220. *La revanche merveilleuse*.
 Rosa-Nonchette CAREY : 171. *Amour et Fierté*. — 199. *Amitié ou Amour ?*
 — 230. *Petite May*. — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui*.
 A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
 Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Marousta*.
 Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie*.
 CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancellise*. — 209. *Le Vœu d'André*.
 — 216. *Péril d'amour*.
 Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine*. — 190. *L'Amour quand même*.
 Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or*.
 Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
 Eric de CYS : 236. *L'Infant à escarboucle*.
 Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Hervic, mécano*.
 H. A. DOURLIAC : 206. *Quand l'amour vient...* — 235. *J'aimerais aimer*.
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées*.
 Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence*. — 196. *L'Appel à l'Inconnue*.
 Jean FID : 152. *Le Cœur de Ludivine*.
 Marthe FIEL : 215. *L'Audacieuse Décision*.
 Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*. — 177. *Ce
 pauvre Vieux*. — 213. *Loyauté*.
 Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* —
 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtrie par la vie !* — 100. *Dernier
 Atout*. — 142. *Bonheur méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*. —
 173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.
 M.-E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.
 Jacques des GACHONS : 140. *Comme une terre sans eau...*
 Georges GISSING : 197. *Thyrza*.
 Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu*.
 Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonnez*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*.
 — 110. *Les Trônes s'écroulent*. — 166. *Russe et Française*. —
 176. *Maldonne*. — 192. *Le Suprême Amour*. — 232. *S'aimer encore*.
 M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.
 Mary HELIA : 238. *Quand la cloche sonna...*
 Mrs HUNGERFORD : 207. *Chloé*.
 Jean JEGO : 187. *Cœur de poupée*. — 228. *Mieux que l'argent*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Sutta).

- Paul JUNKA : 186. *Petite Maison, Grand Bonheur.*
M. LA BRUYÈRE : 165. *Le Rachat du bonheur*
Geneviève LECOMTE : 243. *Mon Lieutenant.*
Annie LE GUERN : 233. *L'Ombre et le Reflet.*
Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*
Georges de LYS : 141. *Le Logis.*
MAGALI : 221. *Le cœur de tante Mèche.*
William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*
Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour.*
Hélène MATHERS : 17. *A travers les siècles.*
Eve PAUL-MARGUERITTE : 172. *La Prison blanche.*
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.*
Suzanne MERCEY : 194. *Jocelyne.*
Prosper MÉRIMÉE : 169. *Colomba.*
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis.*
José MYRE : 237. *Sur l'honneur.*
B. NEULLIÈS : 128. *La Vole de l'amour.* — 212. *La Marquise Chantal.*
Claude NISSON : 85. *L'Autre Route.*
Barry PAIN : 211. *L'Anneau magique.*
Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irrésolue.*
Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
Alice PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)
Eva RAMIE : 222. *D'un autre siècle.*
Pierre RÉGIS : 224. *Le Veau d'Or.*
Claude RENAUDY : 219. *Ceux qui vivent.* — 241. *L'Ombre de la Gloire.*
Procopé LE ROUX : 234. *L'Anneau brisé.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Viviana.*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
Emmanuel SOY : 245. *Roman défendu.*
René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
Jean THIÉRY : 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.* —
210. *En lutte.*
Marie THIÉRY : 57. *Rêves et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêves d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La*
Pelote. — 42. *Odette de Lymaille.* — 50. *Le Miroir d'Amour.* —
61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfugé.* — 97. *Arlotte, jeune*
filles moderne. — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.*
— 163. *Le Retour.* — 189. *Une toute petite aventure.*
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*
Andrée VERTIOL : 150. *Mademoiselle Printemps.*
Jean VIDOUZE : 218. *La Fille du Contrebandier.*
M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.* — 204. *L'Oiseau blanc.*
A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 205. *Le Soir de son mariage.* — 227. *Prix*
de beauté.
Henry WOOD : 198. *Anne Hereford.*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

C92708

Marthe FIEL

Le mari
d'Emine



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, rue Gazan, Paris (XIV^e)

Emine Belin

Le Mari d'Emine

I

— Ah! voici encore un jour qui passe sans rien amener de nouveau dans ma vie! Je croyais que, à dix-huit ans, les événements se succédaient... Mais non... : aujourd'hui est toujours semblable à hier...

La jeune fille qui prononçait ces paroles arpen-tait, suivie d'un chien, l'allée d'un parc. Il était huit heures du soir, mais le printemps était lumineux et la belle journée était encore claire.

Emine de Sanpécune vivait, avec son père, dans une grande demeure appelée le château. C'était une bâtisse carrée dont son propriétaire ne tirait nul orgueil. C'était un homme de science, un archéologue convaincu, et il ne pensait qu'à ses vieilles pierres et aux inscriptions qu'il déchiffrait dessus. Depuis longtemps, il avait scruté chaque pan de muraille de son habitation, afin d'y découvrir une rareté; mais rien n'ayant frappé sa vue, il la dédaignait quelque peu.

Il s'occupait fort peu d'Emine qui n'avait plus de mère. La pauvre petite l'avait perdue quinze ans auparavant. Elle ne pouvait évoquer cette douce figure, dont elle se souvenait parfaitement, sans un regret désespéré. Elle s'abandonnait alors à des pleurs, elle si gaie, si optimiste, et elle en sortait tout étourdie.

Il lui semblait que tout eût été autre dans sa vie, avec cette petite maman qu'elle chérissait

Mais elle se morigénait après ces explosions de douleur, en se disant qu'elles étaient aussi nuisibles qu'inutiles. Sa nature philosophe reprenait rapidement son équilibre, et elle revenait, apaisée, au trantran journalier.

La domesticité se composait, pour l'intérieur, d'un couple qui avait dépassé la soixantaine. Emine avait toujours connu ces deux serviteurs. Ils faisaient de leur mieux pour rendre agréable la solitude de leur jeune maîtresse, mais leur inspiration était bornée. Ils veillaient surtout à entretenir l'antique demeure que M. de Sanpécune aurait volontiers négligée si on ne l'avait rappelé à l'ordre.

Elle fourmillait de beaux meubles dont Emine n'appréciait pas la valeur, son père ne lui en ayant jamais parlé.

L'instruction de la jeune fille avait été conduite de façon fort décousue. M. de Sanpécune estimait que les murs d'un internat ne valaient rien pour une plante habituée à l'air des champs, et il avait appelé des institutrices chez lui.

Mais Emine les avait lassées par une indépendance outrée.

Depuis l'âge de dix ans jusqu'à seize, elle s'était montrée comme un garçon indiscipliné. Sans doute les deux personnes chargées de l'instruire n'avaient-elles pas su lui en imposer, mais Emine était alors nonchalante et impertinente.

Comme le séjour ne possédait nul côté agréable qui compensât une si piteuse élève, les deux institutrices qui s'étaient succédé auprès d'Emine avaient abandonné la partie.

M. de Sanpécune avait dit, après le départ de la seconde :

— Alors, tu veux rester une sotte ?

— Mais non, père...

— Alors pourquoi t'obstines-tu à ne pas vouloir travailler ?

— Ces dames prétendaient me retenir à des

heures qui ne me convenaient pas... J'aurais voulu étudier à six heures du matin et me promener à huit, mais elles dormaient à ce moment-là... Vous savez, père, que j'ai beaucoup à faire à partir de huit heures. Il faut que je panse *Ritène*, que je donne à manger à mes poules et à mes lapins... De plus, j'ai la pâtée de *Sapode* à confectionner...

Devant d'aussi bonnes raisons, M. de Sanpécune avait répondu :

— C'est bon... Quand tu seras disposée à ne plus être un âne, tu me préviendras, je demanderai une institutrice...

Emine avait sauté au cou de son père, bien qu'elle ne fût pas démonstrative généralement avec lui ; mais elle le trouvait si compréhensif et si sensé, ce jour-là, que son geste avait été irréfléchi.

— Soyez assuré, père, que vous serez averti...

Emine avait alors quatorze ans. C'était une belle fillette avec des yeux verts et de beaux cheveux noirs. Son regard était franc, son nez élégant, et sa bouche inspirait de la sympathie par son dessin net et son sourire qui s'ouvrait sur des dents impeccables.

Si la jeune fille ignorait à peu près tout de l'histoire et de la géographie, rien ne lui était étranger des choses de la campagne. Elle savait élever des lapins et toutes les volailles possibles. Elle montait à cheval comme une écuyère, et ne se trompait à nul signe de gibier. Elle conférait avec le garde Urbain sur le passage d'un sanglier, et signalait sans hésitation le repaire d'un animal inhabituel à la contrée.

Ce fut sa vie dans ce château des Ardennes, loin de toute communication, jusqu'à l'âge de seize ans. Elle ne connaissait que les terres de son père et le village le plus proche, situé à six kilomètres, et qui s'appelait Vandy. Elle allait rarement à Vouziers, où il fallait se rendre pour prendre le train. Ce qu'elle aimait par-dessus tout était la forêt. Elle

ne se lassait pas de ses beautés. Les rayons du soleil éparpillés parmi le feuillage, les taches d'or sur les fourrés sombres, les oiseaux s'appelant de nid en nid, les écureuils lestes, tout lui était plaisir.

Elle écoutait le murmure inlassable de la vie de ces milliers d'arbres, leurs bruits particuliers et le froissement de leurs feuilles. Quand ils se dépouillaient, elle les aimait encore pour leur mélancolie.

Son existence était conforme à ses goûts, surtout quand son père renonça à la faire instruire.

Mais soudain, vers seize ans, elle eut le désir de la lecture. Dans le grenier poussiéreux, elle découvrit des livres, et des heures calmes remplacèrent les courses mouvementées. Elle s'arrachait cependant à cette nouvelle distraction pour entreprendre une chevauchée folle sur *Ritène*, suivie par *Sapode*.

A mesure qu'elle lisait, son ignorance l'écrasa, et elle voulut y suppléer. Elle reprit seule ses cahiers d'études, et fut surprise de constater qu'elle comprenait ce qu'on lui avait inculqué. Les leçons de ses institutrices lui revinrent, précises, en sa mémoire, et elle les appliqua.

Son intelligence était vive, et au bout de deux ans elle avait rattrapé le temps perdu.

Un peu avant qu'elle eût atteint ses dix-huit ans, elle vint trouver son père et lui déclara :

— Père, je suis en état d'obtenir mon brevet ou mon baccalauréat... Faites-moi passer ces examens...

L'archéologue cessa de contempler la pierre qu'il étudiait et crut que sa fille perdait la tête.

Elle comprit sa pensée et répéta :

— Je ne plaisante pas... Interrogez-moi...

M. de Sanpécune avait été un brillant élève. Il était passé par Saint-Cyr, mais s'était arrêté au grade de lieutenant pour vivre sur son domaine et se livrer à son penchant de collectionneur de vieux pots.

Il accéda au désir d'Émine et lui posa quelques questions auxquelles des réponses claires furent

données. Il pénétra plus profondément dans cette science neuve et fut surpris de l'intelligence et de la netteté de jugement de sa fille. Il pensa qu'elle lui ressemblerait et deviendrait, plus tard, une fervente archéologue.

Il la complimenta et lui demanda des détails sur cette aventure. Elle était enchantée de se raconter, toute joyeuse de la surprise qu'elle causait, et tout émue des éloges qu'elle recevait.

Son père lui proposa d'obtenir ses diplômes, mais elle rit gaîment en répliquant :

— Je n'ai nul besoin de me savoir consacrée par une assemblée de doctes personnages. Ce que j'ai appris est pour moi seule, et mon mérite, si j'en ai, n'a cure d'être publié..

Après cette réponse qui pouvait paraître hautaine ou sage, Émine virevolta et reprit ses occupations favorites.

Il ne fut plus jamais question de ces circonstances entre le père et la fille.

Si, à seize ans, une évolution s'était produite dans l'esprit de la jeune fille, aujourd'hui, à dix-huit, une transformation s'opérait dans son cœur.

La vie, dans la demeure de Sanpécune, lui parut tout à coup insipide, et elle aurait voulu voler vers d'autres horizons, ou tout au moins voir les siens égayés de quelque imprévu.

Elle venait de lire un roman où l'héroïne, exactement de son âge, voyait sa destinée changer brusquement, et Émine, toute candeur et crédulité, se figurait qu'il en serait de même pour elle.

Mais les jours fuyaient, et, de sa tour branlante envahie de lichens, la jeune fille n'apercevait nul inattendu secourable.

La plaine verdoyait. La forêt étendait sa masse sombre d'où il ne sortait rien qu'un murmure d'oiseaux. Et cependant c'était d'elle qu'Émine attendait l'imprévu mystérieux. C'était de ses profondeurs que devait surgir l'inconnu.

Mais la jeune fille possédait une intelligence active, et elle estima qu'attendre sans agir manquait de savoir-faire. Elle résolut de parler de ces **ma-**tières graves à son père.

Un jour donc, le lendemain de ce beau soir d'été, elle dit au dessert :

— Mon père, que comptez-vous faire de moi ?

— De toi?... Et qu'entends-tu par ces mots ?

— Je veux parler de mon avenir...

— Ton avenir,... mais...

— Vous n'y avez pas encore pensé, tout simplement... Or, j'ai eu dix-huit ans il y a sept semaines... C'est un âge où le destin doit tourner... Malheureusement, nous vivons dans une routine tellement ancrée que nul événement miraculeux n'ose venir la troubler... J'ai fait des neuvaines pour que cela changeât, mais rien n'altère la sérénité de notre monotonie...

— Tu es peut-être un peu pressée...

— Le temps est encore plus rapide que moi, riposta la judicieuse Émine... Je viens donc vous demander, père, ce que vous vous proposez d'entreprendre pour que la face des choses ait une autre tournure ?

M. de Sanpécune était pris au dépourvu. Il laissait couler les heures, et, d'une façon générale, il était peu à la réalité. Il croyait sa fille encore une enfant, et cette révélation de son caractère le rendit perplexe. Pourtant il aurait pu en avoir l'intuition, depuis qu'il savait qu'elle s'était instruite seule. Mais, devant la préhistoire de ses pierres, il avait tout oublié.

Il répliqua en cherchant ses mots :

— Mais, mon enfant, je pensais,... je jugeais que tu resterais avec moi le plus tard possible... Puis, un jour, un mari viendrait t'enlever à mon affection... C'est le déroulement normal...

— Sans doute; mais, ce mari, encore faudrait-il savoir par quelle porte il entrera... Qui sait, dans

l'univers et même aux alentours, que vous avez une fille à marier?...

— Je suppose que nos voisins s'en doutent...

— Alors que vous l'ignoriez, père?

C'était impertinent, mais logique. M. de Sanpécune ne trouva rien à répondre. Emine poursuivit :

— Et si, pour rappeler que j'existe, vous donniez un thé pour grouper les environs?

— Inviter, ici!... s'écria le savant, épouvanté; mais, depuis la mort de ta mère, je ne vois plus personne!...

— Ce n'est pas une raison pour que je me cache... Si vous voulez que je fonde un foyer, il faut m'en procurer les moyens...

— Je te ferai remarquer que c'est toi qui as mis ce projet en avant... J'étais tranquille, sans me douter que notre vie te déplaisait...

— Elle ne me déplaît pas, mais je pressens qu'elle ne pourra durer toujours...

— Nous reprendrons cette conversation demain... Je vais réfléchir... Je vais me renseigner sur nos voisins...

— Prenez votre temps, père..., dit Emine joyeusement.

Elle se leva de table, élancée, souple, et partit, laissant le châtelain devant un café tiède.

Le pauvre M. de Sanpécune était fort embarrassé. Comment, Emine avait déjà dix-huit ans et demandait quel avenir lui était réservé?

Il était inquiet de la dot qu'il pourrait lui donner, mais il avait ses collections, de l'orfèvrerie et des bijoux de famille. Le domaine, bien géré, eût pu rapporter davantage, mais, hypnotisé par la science, l'archéologue négligeait quelque peu cette partie matérielle.

Il sortit dans son parc pour aider ses pensées de la marche et de l'air; mais sa vue fut attirée par un caillou de forme bizarre, et son esprit ne s'occupait plus que de lui.

Émine, qui croyait que l'imprévu se mettait en route, fut toute surprise de constater que nul chemin n'avait été accompli.

Elle n'était pas femme à abandonner une idée, et, après quelques assauts répétés et bien conduits, elle obtint de son père qu'il invitât quelques personnes des alentours.

Elle fut ravie quand les invitations furent lancées. Il fallut composer un goûter, et ce furent de grands conciliabules entre Rufine et Eustase, auxquels elle apportait son mot.

Puis la question toilette fut agitée. Si Émine était jolie, elle ne le devait pas à sa toilette. Jusqu'alors, elle ne s'était pas préoccupée de chiffons. Elle portait les robes de sa mère. C'étaient des jupes à fronces, allant à la cheville. Le corsage était à l'avenant, avec la taille amincie. Ses cheveux se massaient sur la nuque en un chignon.

Émine ne se demandait pas si elle était bien ou mal. Elle savait simplement que l'usage voulait que les femmes eussent des robes, et elle s'habillait dans le genre de Rufine et des lavandières du château. Elle allait rarement au village et ne voyait guère de points de comparaison.

— Alors, Rufine, c'est donc demain que viennent ces dames et ces messieurs... Père leur a dit d'amener leurs enfants, s'ils en avaient, parce qu'il ne se souvient plus de rien...

— Ma foi, moi non plus...

— Naturellement ! A force de vivre comme des ours, on perd la notion de ce qui vous entoure... Moi, je me réjouis beaucoup de voir du monde...

— C'est de votre temps, mais j'aurais pu me passer de ces embarras...

— Pour une fois que tu confectionnes des gâteaux en série, ne prends pas ton air bougon... Dis-moi plutôt ce que tu sais sur M^{me} Draume...

— C'était une belle dame... Elle avait deux fils,

mais sont-ils encore de ce monde?... C'étaient deux beaux petits garçons avec des cheveux frisés...

— Et M^{mo} du Galois?

— Celle-là était une belle petite personne toute pimpante, toujours riieuse... Ah! qu'elle était gentille et drôlette!...

— Et la baronne de Roidir?

— Oh! une futée qui disait des méchancetés, à ce qu'il paraît, et les domestiques n'aimaient pas rester à son service.

— Tu m'en apprends, des choses!

— Monsieur a convié aussi M. et M^{mo} la marquise de Bekcastox... Leur château avait un toit percé, mais leur voiture était la mieux tenue à dix lieues à la ronde. M. le marquis conduisait, et leur jardinier était assis comme un suisse de cathédrale à côté de lui...

— Mais il pleuvait dans leur château?

— Oh! dans une pièce du haut seulement... Puis ils y veillaient. Ils avaient mis un baquet sous la gouttière, et on faisait la lessive dans ce cuveau...

— C'est intelligent... L'eau était toute transportée...

— Comme vous le dites, Mademoiselle...

— Fais attention! ne te trompe pas, demain, et parle-moi à la troisième personne...

— C'est entendu...

— Puis rappelle-toi bien comment maman préparait un thé, n'est-ce pas?

— Oh! je sais encore, soyez tranquille...

— Maintenant, viens dans ma chambre; nous allons choisir ma robe...

Rufine essuya ses mains et suivit sa jeune maîtresse.

Emine alla vers une armoire et décrocha de robes de sa mère. Il y en avait aussi de ses grand-mères. Elle ne connaissait de la mode que le contenu de cette armoire.

Elle prit une des plus claires. Elle était d'étoffe

rose à pois blancs. Le corsage avait de grosses manches bouffantes, et la jupe, plate du haut, allait en s'évasant avec quelques mètres de tour. Emine la regardait, tout attendrie; puis elle déclara :

— C'est celle-ci que je mettrai demain...

— Oh! M^{me} votre maman était si gentille là-dedans!

— C'est vrai?

— Elle était à croquer...

— Elle m'ira?

— Mademoiselle sera parfaite...

Ce ne fut pas sans un battement de cœur que, le lendemain, Emine attendit les invités. Son père était à ses côtés sur le perron, et, ainsi que sa fille, il guettait les voitures.

Il regardait son enfant, et un monde de souvenirs lui embrumait les yeux. Il croyait revoir sa pauvre jeune femme dans sa robe rose, et n'osait pas exprimer tout haut cette impression, de crainte de jeter une ombre sur la joie d'Emine.

La jeune fille se trouvait très belle. Son joli visage donnait de l'élégance à sa toilette. On pouvait penser qu'elle s'était travestie, mais elle était loin de s'en douter.

Les premières personnes qui arrivèrent furent le marquis et la marquise de Belcastox. Puis, tout de suite, les autres.

Emine s'empressait, bien qu'un léger étonnement s'élevât dans son esprit.

Rufine lui avait parlé de gens jeunes, alertes, et voici qu'ils se présentaient assez touchés par les années. Mais Emine ne manifesta pas sa surprise. Elle fut très aimable. On la regarda, non sans étonnement, mais on la jugea charmante, et une dame déclara :

— Comme c'est reposant de voir une jeune fille avec une robe correcte et des cheveux longs...

Emine eut un coup d'œil effaré vers celle qui parlait. C'était de l'hébreu pour elle.

La glace fut vite rompue, et il vint un moment où Émine reconquit son ton habituel d'où toute timidité était exclue.

Personne de son âge !... Elle estimait qu'on l'avait trompée. Ce n'était pas du tout intéressant pour elle d'être entourée par un cercle vénérable qui ne l'intéressait qu'en tant que connaissances. Elle eût aimé un aliment pour sa jeunesse. Elle se trouva lésée.

Elle put isoler M^{me} Draume et lui demanda à brûle-pourpoint :

— Madame, pourquoi n'avez-vous pas amené vos deux petits garçons?... Ils se seraient bien amusés ici, et ils auraient eu de bons gâteaux. Rufine les fait très bien...

Émine souriait gracieusement, mais elle constata que M^{me} Draume la considérait avec ahurissement. La jeune fille ne la quittait pas des yeux, attendant une réponse.

M^{me} Draume prononça enfin :

— Mes deux fils ne sont plus des petits garçons... Ils sont mariés et pères de famille...

Le saisissement faillit rendre Émine muette; mais elle reprit vite son sang-froid. Cependant elle eut le tort de penser tout haut, et elle s'écria :

— Oh! alors, vous avez bien fait de ne pas les amener;... ce n'était pas du tout mon affaire...

Dans l'esprit d'Émine, des gens mariés étaient des êtres compassés, et elle eût préféré de jeunes garçons avec lesquels un jeu quelconque aurait pu être amorcé. Mais M^{me} Draume n'était pas forcée de deviner cela, et elle pensa que cette charmante jeune fille était une bizarre petite personne.

Émine la laissa à ses réflexions pour se rapprocher de M^{me} du Galois :

— Je suis bien contente de vous voir, chère Madame, mais j'aurais bien aimé que votre fille vous accompagnât...

— Ma fille?

— Oui;... il paraît qu'elle est si ricieuse et drôlette...

— Mais, ma chère enfant, je n'ai jamais eu de fille, et la personne si ricieuse et drôlette, c'était sans doute moi, voici trente ans de cela!

— Ah! fit Emine, décontenancée.

Le rire de M^{me} du Galois lui revint spontanément, en voyant la mine déconfite de la jeune fille.

Celle-ci s'était reprise; mais, n'ayant nulle envie de rire, elle dit assez impertinemment :

— Tout cela n'est pas amusant pour moi... J'avais prié père de lancer des invitations pour que je connaisse quelques jeunes gens de mon âge, et le salon est rempli de vieux messieurs et de vieilles dames... Qu'est-ce que je vais devenir?

M^{me} du Galois fut très choquée de ces manières rudimentaires. Si Emine de Sanpécune lui avait paru charmante tout d'abord, elle la jugeait maintenant fort mal élevée. Puis elle songea qu'elle n'avait pas eu de mère, et qu'un père ne s'occupant que de ses poteries n'avait pas été d'un grand secours pour son éducation.

— Ma petite enfant, reprit-elle après quelques secondes de silence, vous avez la vie devant vous pour connaître des êtres jeunes...

— La jeunesse passe vite, interrompit Emine, et si on n'en profite pas pendant qu'elle est là, on perd du temps...

— Qu'avez-vous donc de si pressé à faire?... interrogea la bonne dame avec un sourire moqueur.

— Mais me marier, répliqua Emine avec vivacité, sortir de ce château, voir du pays, vivre avec des humains alertes, gais...

— Vous ne vous plaisez donc pas avec votre père?

— Beaucoup, mais mon père n'a rien de commun avec mon mariage, riposta Emine... Je puis l'aimer et vouloir changer d'existence... Naturellement

vous parlez comme une personne dont l'avenir est arrangé; mais vous seriez à ma place, vous si drôle nague, que votre langage changerait...

Sur ces mots, Emine alla vers une autre de ses invitées, laissant M^{me} du Galois suffoquée par cette franchise.

La jeune fille ne se doutait nullement de l'impression qu'elle causait. Elle était habituée à exprimer sa pensée telle qu'elle lui venait, et toute diplomatie lui était inconnue.

M^{me} du Galois se disait :

« Eh bien ! ma petite amie, tu peux être sûre que je ne te chercherai pas de mari ! Quelle insolence ! C'est une sauvage que cette châtelaine ! »

Puis, reprenant son sourire conventionnel, la dame se mélangea aux invités. Naturellement, elle parla de « l'originalité » de M^{lle} de Sanpécune. On abonda dans son sens, et cette journée, qu'Emine eût désirée décisive et triomphale, eut pour elle un résultat assez mauvais.

On ne lui ménagea pas quelques allusions sur sa toilette. On parla de jeunes filles « si gracieuses et si parfaitement élevées »...

Emine ouvrait des yeux candides sans comprendre ces pointes. Quand elle entendit nommer des jeunes filles si gentilles, elle demanda naïvement si elle pourrait aller les voir.

Ces dames sourirent avec condescendance en se regardant, et murmurèrent que « ces chères enfants » n'auraient pas le temps de la recevoir, qu'elles suivaient des cours, se rendaient utiles, étaient fiancées...

Dépitée, Emine s'écria :

— Moi aussi, je pourrais me rendre utile, puis me fiancer ! Qu'on m'amène un jeune homme qui me plaise, et vous verrez !...

Ces dames eurent des exclamations étouffées autant que réprobatrices et prirent des mines si scandalisées qu'Emine s'inquiéta :

— Qu'ai-je donc dit de si terrible?

Un silence accueillit ses paroles. Puis une dame, avec un soupir, lui souffla d'une voix douce emplie de mansuétude :

— Ma chère enfant, on ne s'exprime pas aussi brutalement...

— Comment!... c'était mal?... Il ne faut pas dire que l'on veut se marier?... Vous vous êtes mariées, n'est-ce pas, Mesdames?

Les dames se regardèrent, interloquées, et des toux dédaigneuses s'élevèrent.

— Allons, poursuivit Émine en bataille, expliquez-moi votre pensée. Il ne m'arrive pas souvent d'être en face de personnes de la bonne société. Apprenez-moi quels sont mes torts...

Une voix s'éleva, pleine de componction :

— Ma bonne enfant, votre liberté de langage est outrancière. On n'avoue pas aussi ouvertement que l'on désire se marier...

— Pourquoi?

Les yeux largement interrogateurs d'Émine plongeaient, implacables, dans ceux de son interlocutrice.

Celle-ci fut forcée de baisser ses paupières, tellement la jeune fille montrait un air résolu.

— Répondez!... ordonna-t-elle impérieusement, à la grande indignation de celles qui l'entouraient.

— C'est un ordre? susurra la dame dédaigneusement.

— Mais oui, riposta Émine, imperturbable.

— Eh bien! quand on est une jeune fille réservée et correcte, on ne rêve pas d'avance à un jeune homme pour se marier...

— Que me racontez-vous, Madame!... s'emporta Émine. Je suis correcte et réservée, sachez-le!... Jamais je n'ai souffert de familiarité de qui que ce soit!

Sur une pirouette, Émine, furieuse, tourna le dos à ses invitées et sortit.

Ces dames parlèrent toutes à la fois, vertueusement indignées d'un semblable procédé. Ce fut une débandade. Elles quittèrent la place et allèrent saluer M. de Sanpécune qui causait géologie avec le marquis de Belcastox. Il ne se doutait pas, le pauvre père, quel gâchis venait de fabriquer sa fille.

Il se récria sur le départ si rapidement mené de ces dames, et ne remarqua pas leurs attitudes moitié figue, moitié raisin. Il ne prêta nulle attention à leur manque de chaleur pour un revoir prochain.

Il se contentait de sourire et de les assurer d'avoir été honoré de leur présence.

La demeure vide, Emine réfléchit. Elle se sentait fière de s'être défendue. Elle foulait une allée du parc avec le chien-loup *Sapode*, et monologuait :

— « Elles » ont un aplomb rare... Je ne connais pas les bienséances conventionnelles, c'est entendu, mais je suis loyale et ne commets rien de répréhensible. J'aurais pu être plus polie et songer que je m'adressais à des personnes qui ne savaient plus ce qu'est la jeunesse... Je suis tout de même satisfaite de les avoir vues, et je sais ainsi que nul secours ne m'arrivera de leur part... Quant à leur rendre visite, jamais !...

Après une promenade salutaire, Emine alla trouver Rufine :

— Tes gâteaux étaient délicieux... Je suppose qu'il en reste ?

— Pas beaucoup... Ils ont tous bien goûté...

— Cela ne m'étonne pas... Tu sais, je tiens à te dire que tu m'as affreusement trompée... Ainsi, les deux petits garçons de M^{me} Draume sont aujourd'hui des papas...

— Juste Ciel, déjà !

— Eh oui !... et moi qui lui ai demandé pourquoi elle n'avait pas amené ses deux petits diables...

— Oh ! Mademoiselle, je parlais d'il y a vingt ans !

— Tu aurais pu me prévenir... Autre chose : toi, trouves-tu bizarre que je veuille me marier ?

— Ma fi, non.

— Eh bien ! si tu avais vu les prunelles de ces dames qui tournaient dans leur blanc, quand je leur ai exprimé ce souhait !... Un peu plus, elles m'auraient appelée effrontée...

— Dieu juste !...

— Oui, Dieu juste, et je pense qu'il le sera et m'enverra le mari que je mérite... Quant à ces dames, je suppose qu'elles auront le bout de leur langue roussi en enfer...

— Oh ! il ne faut pas être méchante...

— J'aurais voulu te voir à ma place ! Enfin, toi, Rufine, comment as-tu fait pour te marier ?

— J'étais femme de chambre chez votre défunte grand'mère. Eustase y est venu comme maître d'hôtel... Dans ce temps-là, le train du château était fort. Il m'a vue et m'a demandé d'être sa femme...

— Oui, ça ce sont les grandes lignes, mais il y a dû avoir autre chose... Il t'a regardée d'abord, puis peut-être embrassée ?

— Mademoiselle veut savoir des choses...

— Dame ! il faut que je sois instruite dans ma vocation... Or, j'ai la vocation du mariage, moi... Je suis faite pour conduire un homme, des enfants, je sens cela ! Tu vois comme *Ritène*, *Sapode*, m'obéissent ? Je suis donc bâtie pour commander... Je ne puis toujours exercer mon autorité sur des animaux ; donc, un mari est ce qu'il me faut...

— Oh ! comme vous vous faites des idées !... Un mari ordonne et la femme obéit.

— Tu n'y penses pas !... Tu te figures que je ne t'entends pas avec Eustase ? Il file droit quand tu parles...

La servante se redressa, toute fière.

— Mais nous nous écartons du sujet... Dis-moi qui a commencé d'être amoureux de vous deux ?

— Je crois que... que... c'est moi...

— Là, tu vois !... Alors tu as dit à Eustase : vous pouvez m'épouser...

— Oh ! non, je n'aurais pas osé...

— Mais, si tu l'avais osé, tu l'aurais fait, parce que tu es franche ?

— Peut-être...

— Alors qu'est-ce que ces bonnes dames avaient à critiquer ? C'est le premier qui tombe amoureux qui prévient l'autre... C'est logique et loyal. Il n'y a pas à hésiter...

— Je ne puis vous conseiller... Dans notre monde, ce n'est pas la même chose que dans celui de Mademoiselle...

— Tu m'amuses ! On se marie dans tous les milieux comme on y mange, et les procédés sont les mêmes partout. Il y a des timides et des hardis. Il faut s'arranger pour le mieux. Rester digne. Si celui qu'on veut épouser ne vous comprend pas, c'est qu'il n'était pas digne de vous...

— Mademoiselle a raison...

Emine retrouva son père au dîner.

— Es-tu contente ?... lui demanda-t-il.

— Pas du tout...

M. de Sanpécune regarda sa fille. Il était déconvenancé par cette réponse directe et sèche.

— Comment cela ? Ces dames m'ont semblé tout à fait charmantes et enchantées de faire ta connaissance...

— Mon pauvre père, vous vous êtes abusé... Elles m'ont trouvée insolente parce que je suis franche, et effrontée parce que je leur ai avoué que je désirais me marier...

— Mais j'estime que ces sentiments sont naturels et ne comportent pas de pareilles épithètes...

— Je suis heureuse de vous l'entendre dire, père, et vous allez me documenter... Comment ma mère a-t-elle fait pour vous épouser ?

— Cela s'est passé très simplement. J'étais allé chez ses parents pour voir une vicille stèle qu'on

m'avait signalée... J'ai trouvé ta chère maman tout à fait charmante et de mon goût... J'ai demandé sa main à son père... Elle a bien voulu de moi...

— En somme, maman vous a fait comprendre que vous lui plaisiez ?

— Je le crois...

— De quelle manière ?

— Je n'en sais plus rien... Ce sont des nuances tellement subtiles qu'on ne peut les traduire...

— Tout se traduit, riposta Emine. Je suppose que maman vous a regardé gentiment et qu'elle vous a raconté qu'elle ne demanderait pas mieux que de se marier ?

— Oui, je me souviens que nous avons parlé mariage, un soir, au jardin ; de goûts identiques...

— Je le savais bien ! s'écria triomphalement Emine. Et puis, au bout de quelques instants de conversation, vous avez compris qu'un mari dans votre genre lui agréerait assez ?

— Cela s'est passé exactement comme tu le décris...

— J'en étais sûre !... Un savant comme vous est toujours un peu dans la lune, et il fallait des paroles bien claires pour vous faire tomber sur la terre, aussi poétique fût-elle... Je suis donc de plus en plus convaincue que la jeune fille doit, en restant digne, dévoiler ses batteries...

M. de Sanpécune se figurait rêver en écoutant sa fille. Celle-ci affecta de n'en rien remarquer et continua, imperturbable :

— Ces dames ont donc été scandalisées uniquement pour me confondre... Je suis certaine que toutes ont fait des avances à leur mari sans se gêner... Et qui sait même si elles n'ont pas embrassé leur futur fiancé avant même qu'il ait demandé leur main !

Emine était rose de fureur.

Elle continua :

— Certainement, quand je verrai un monsieur

qui me plaira, je le lui dirai, parce que, après tout, il pourrait ne pas s'en apercevoir !

— Tu ne feras pas cela !... Tu me le confieras, et j'en parlerai à une de ces dames qui...

— ... Qui fera rater l'affaire ! Non, père, pas d'intermédiaire entre mon mari et moi !... Je veux conduire seule cette affaire, et si ce monsieur ne comprend pas, c'est qu'il ne m'aura pas méritée...

Et, fière de ses paroles, ancrée dans sa décision, Emine se leva de table, siffla *Sapode*, et partit, rassérénée, pour un tour de parc.

II

Emine resta quelque temps songeuse à la suite de cette aventure. Elle voyait qu'elle ne pourrait espérer aucun recours de la part de ses voisins.

Elle sentait confusément que, si elle intéressait quelqu'un, dorénavant, parmi eux, ce ne serait pas par sympathie. Nul doute qu'on épierait ses gestes, que l'on braquerait sur elle la lorgnette, afin de se rendre compte de son originalité et de ses fantaisies.

Cependant elle jugeait que la vie deviendrait trop étroite dans le château de son père. Ses animaux lui tenaient toujours au cœur, mais ils ne remplissaient plus ses heures.

— Rufine, aie un peu d'imagination... Quelle distraction peux-tu m'offrir ?

— Dame ! petite demoiselle, on n'en a pas d'autres que le travail... Je fourbis du matin au soir, et la journée n'est jamais assez longue...

— Ne t'en déplaît, ce genre d'occupations ne contenterait pas mon esprit...

— Je le sais... Les dames de votre monde ont

besoin de plus belles choses pour les occuper... Si Mademoiselle choisissait, parmi les dames qui sont venues, la plus gentille, et qu'elle aille la voir bien posément, ce serait peut-être amusant pour Mademoiselle?

— Je suis mal notée dans l'imagination de ces dignes châtelaines, et jamais elles ne reviendront sur leur jugement...

— Pourtant, si Mademoiselle tient à se marier, il faudra que ses pieds la transportent hors d'ici...

— On verra... Pour le moment, il faut encore patienter...

Le lendemain, M. de Sanpécune annonça qu'il devait s'absenter en vue d'une pièce rare pour sa collection.

Emine accueillit cette nouvelle sans aucune manifestation. Son père la prévenait de temps à autre d'une de ces sorties qui constituaient pour lui une course grave. Une seule fois Emine l'avait accompagné. Elle s'était trouvée mêlée à des savants sévères qui ne l'avaient pas regardée, et elle avait bâillé là pour toute son existence. Elle s'était promis de ne jamais plus renouveler une semblable équipée pour laquelle elle s'était réjouie de bonne foi.

Aussi fut-elle imperturbable quand son père lui demanda :

— Veux-tu venir avec moi, puisque tu réclames du nouveau?

— Oh! non, je n'aime pas ce nouveau-là!... Vous serez un cercle d'hommes barbus penchés sur une pierre, pendant que j'attendrai une conclusion... Les temps préhistoriques ne me tentent pas... Je suis tellement du temps présent!...

La pauvre Emine se vantait. Elle était arriérée au delà de tout, avec sa mode du commencement du siècle, mais elle ne s'en doutait pas. Son père n'insista pas. Il comprenait parfaitement qu'une jeune fille pouvait trouver trop austère une réunion

d'archéologues, mais il ne pensa pas une minute à suggérer :

« Après notre conférence, nous pourrions tous les deux aller au restaurant, puis au théâtre... »

Non. M. de Sanpécune arrivait à ne plus savoir qu'il existait autre chose que la science.

Il partit de bon matin le lendemain.

Tôt levée, Émine le conduisit à la gare de Vouziers, avec *Sapode* et *Ritène*. Ce dernier, attelé, faisait feu des quatre fers.

— Tu vas nous faire verser !

— N'ayez pas peur ! je l'ai en main... Il fait semblant de galoper, mais nous marchons comme des tortues...

Ce n'était pas l'avis du savant qui avait peine à se maintenir sur sa banquette.

Quant à Émine, debout comme dans un char romain, elle tenait les guides de haut et excitait le cheval.

Elle criait :

— Cela est agréable de sentir le vent frais !

— Promets-moi de ne pas aller aussi vite en revenant... Je serais trop inquiet en wagon...

Émine fut tout attendrie par cette requête.

— Oui, petit père, je serai sage et je modérerai *Ritène*. D'ailleurs, il a attrapé chaud, et nous n'irons qu'au petit trot... Au revoir, père ; ne restez pas longtemps absent !...

— Pas plus de trois jours...

— Bon ; je viendrai vous chercher au débarqué.

Émine eut la fantaisie de passer par la ville. Cela lui arrivait rarement, parce qu'elle aimait faire galoper son cheval, et ce n'était pas commode dans des rues plus ou moins étroites. Mais, ce matin, du moment qu'elle avait promis de revenir lentement, elle pouvait s'octroyer le caprice de prendre ce chemin.

Elle était au centre et allait au pas, quand elle rencontra M^{me} du Galois. Cette dernière eut sans

doute un regain de sa drôlerie d'autrefois, car elle interpella la jeune fille en songeant à leur conversation récente :

— Eh! c'est mademoiselle de Sanpécune... Que venez-vous chercher si tôt?... Un mari?

Cette étourderie lancée gaîment ne fut pas du goût de l'intéressée qui répliqua, le front en bataille :

— Oubliez-vous donc les principes que vous m'avez enseignés?... Je n'ai garde de les négliger, et c'est le mari qui me cherchera...

M^{mo} du Galois se mordit les lèvres et trouva qu'Emine de Sanpécune avait l'à-propos insolent.

Cette dernière, sa riposte lancée, s'occupait de son cheval, qu'elle força à ruer pour montrer qu'un entretien plus long serait intempestif.

La châtelaine la regarda maîtriser l'animal, et murmura :

— C'est une sauvageonne, mais elle exagère. Si elle se figure qu'elle matera un mari aussi bien qu'un cheval, elle s'abuse. Dans tous les cas, elle n'a pas besoin de compter sur moi pour lui chercher un adversaire... Ah! non!...

● Emine riait sur la route du retour. Elle était ravie d'avoir distillé cette petite vengeance, et elle se disait :

— « Elles » apprendront à me respecter, et quand je serai mariée elles me feront des politesses...

Une surprise extraordinaire l'attendait. Le facteur avait apporté une lettre pour elle...

— Une lettre?... Tu en es sûre, Rufine?

— Dame oui... Je l'ai portée sur le bureau de Monsieur, mais c'est pour Mademoiselle...

— De qui est-elle?

— J'ai fait comme pour Monsieur, je ne l'ai pas ouverte...

— C'est vrai, je perds la tête... Qui peut m'écrire?... Personne ne me connaît...

Emine courut, un peu angoissée, dans le cabinet de travail de son père, et vit, effectivement, une enveloppe bien à son adresse. Elle la prit, la palpa, la soupesa...

— Rufine, qu'est-ce qu'il y a là dedans ?

— Moi, à la place de Mademoiselle, je l'ouvrirais...

— Et père qui n'est pas là !

— Mademoiselle n'a pas besoin de Monsieur pour lire sa lettre...

— Tu as raison...

Avec courage, Emine déchira l'enveloppe et lut :

CHÈRE PETITE COUSINE,

Je m'adresse à vous, puisque ce que j'ai à vous dire vous concerne. J'ai promis à votre maman de vous marier et j'ai un prétendant à vous offrir : Babylas de Grantère, mon petit-neveu. C'est un garçon charmant, rieur. Vous devez être une belle grande fille...

Emine ne continua pas sa lecture. Elle cria à Rufine, qui était cependant à côté d'elle, attendant avec impatience le contenu de la missive :

— Rufine, il paraît que j'ai une cousine Perrett... Elle veut me marier avec son neveu Babylas ! Quel bonheur ! Enfin !... tu vois, aussitôt qu'on a dix-huit ans, la roue tourne. Mais il faut que je poursuive... Ciel ! Babylas viendra demain ! Rufine, sors vite du poivre la robe de mariée de ma petite maman !

— Vous n'y pensez pas, Mademoiselle ! Et si ce monsieur ne vous plaisait point ?

— Il me plaira, puisque ma cousine me dit qu'il me conviendra parfaitement...

— Et s'il ne vous trouve pas de son goût ?

— Ne dis pas de sottises, Rufine... Tu m'as dit un jour que j'étais devenue jolie...

— Dame oui, mais les hommes ont de drôles d'idées.

— Ne me fais pas peur. Il ne faut pas me décourager, ce serait mal... Ah! je me demande bien qui va tomber amoureux le premier! Tu sais, si c'est moi, avant qu'il reparte je le lui dis, et le mariage sera dans huit jours...

— Comme vous y allez!

— Du moment qu'on est décidé, ce n'est pas la peine d'attendre! Ah! les bonnes dames, mes voisines, vont être bien attrapées. Pense à un fin menu, Rufine.

L'exaltation et l'optimisme d'Émine n'eurent pas de limites durant quelque temps. Elle assourdit la vieille servante de recommandations et de questions; puis, soudain, elle s'écria :

— Mon Dieu! père qui n'est pas ici! Est-ce convenable, Rufine, qu'une jeune fille reçoive un fiancé sans son père?

— Ma fi! je suis bien embarrassée... Jè ne crois pas que ce soit bien faisable, surtout pour une jeunesse comme vous...

— Quel malheur!... tout va manquer...

— Envoyez un télégramme à votre cousine pour qu'elle retarde la venue de ce monsieur...

— Tu n'y penses pas!... Mon mariage serait brisé...

— Alors prévenez Monsieur qu'il revienne tout de suite.

— Quelle idée!... A quelle heure arrivera mon père ce soir chez ses pierres, et, s'il reprenait un train immédiatement, serait-il là à temps? Tu te figures que la Bretagne est à côté?

— Alors, je ne sais plus...

Un doigt au menton, Émine concentrait ses réflexions; puis, soudain, elle eut un bond joyeux et s'écria :

— Ce qu'il me faut, c'est un père, un porte-respect;... ce père, on va l'emprunter, et ce sera Eustase, ton mari!

— Ciel!

— Ne t'émeus pas... Eustase sera un père parfait, peut-être plus représentatif que père... Il est grand, large d'épaules, il se tient droit, et mon prétendant en sera intimidé... Je ne dis pas qu'Eustase possède l'intelligence de père, non, mais il ne sera pas forcé de parler, ce qui me permettra de dire tout ce que je voudrai...

Ahurie, affolée, Rufine regardait sa jeune maîtresse, comme si elle eût trouvé dans son clapier un lapin à trois têtes.

— Vous croyez que ce sera bien?

— Tout ce qu'il y a de plus correct... Plus tard, on dévoilera la supercherie... Tu penses bien que ce monsieur n'aura d'yeux que pour moi... Il ne vient que pour sa fiancée, n'est-ce pas? Le père est un accessoire... Appelons Eustase...

Eustase entra précisément dans le bureau de son maître pour y mettre de l'ordre, et il répondit tout de suite à cet appel.

— Eustase, une grande nouvelle, déclara impétueusement Emine... Je vais me marier...

La jeune fille ménagea un temps d'arrêt pour constater l'effet de ces paroles. Elle parut satisfaite en voyant le visage d'Eustase s'illuminer.

Il dit avec componction :

— J'en suis bien heureux pour Mademoiselle; la vie changera un peu au château...

— Oui, je le crois;... mais, en attendant, je suis fort embarrassée parce que Monsieur n'est pas là et que je dois avoir la visite de mon fiancé demain... Ce sera la première fois que je le verrai, et, pour cette grande circonstance, tu comprends, j'ai besoin d'un père...

— Je saisis...

— Or, le mien voyage; il m'en faut un autre, et ce sera toi...

— Moi!... hurla Eustase, comme si on lui écrasait le pied.

— Tu es décoratif, je serai fière d'avoir un tel père d'occasion...

— Mais cela ne se peut pas, protesta Eustase, au comble de la terreur... Je ne puis pas « faire » Monsieur, ce serait lui manquer de respect, et si tout d'un coup Mademoiselle se trompait et me commande : « Eustase, ramasse mes gants... »

— Tu sais, mon pauvre homme, on peut se tromper dans la vie...

— Il y a autre chose, poursuivit le « pauvre homme », sur des charbons ardents; ce monsieur déjeunera peut-être ?

— Naturellement, et dînera aussi, afin que nous ayons le temps de nous faire des déclarations...

— Alors qui servira à table ? demanda sévèrement Eustase.

— Rufine, c'est simple !

— Rufine !... le service sera joli ! et le mariage de Mademoiselle peut en être démoli. Pour que ce monsieur soit solidement conquis, il faut un service impeccable...

Emine réfléchissait. L'argument du domestique portait.

Rufine soupirait d'aise, car elle ne tenait nullement à remplir les fonctions de maître d'hôtel.

La jeune fille dit enfin :

— C'est ennuyeux, mais tu as raison. Il importe que le service soit bien fait, surtout quand on épouse M. de Grantère qui est riche, m'assure ma cousine, et un tantinet moqueur, mais très bon garçon... Alors que décider ?... As-tu une idée ?

— Je cherche...

Emine respecta le recueillement d'Eustase qui dit enfin gravement :

— Que dirait Mademoiselle du garde Urbain ? c'est un brave homme qui ne demanderait pas mieux que de déguster un bon déjeuner et de jouer le père. Il n'est pas sot et ne commettra nulle bêtise. Je lui recommanderai de ne pas abuser du

vin fin, et il tiendra parole. Il sera retenu par le respect qu'il doit à Mademoiselle, ainsi qu'à M. de Grantère...

— Ton projet est lumineux et m'agrée on ne peut mieux. Je n'avais pas pensé à Urbain, mais il sera fort bien aussi. Nous arriverons à le rendre présentable. Ses mains ne sont pas trop vilaines?

— Cela n'a aucune importance. Bien des châtelains ne soignent pas leurs mains...

— Celles de père, cependant, et même les tiennes...

— C'est que Monsieur et moi ne nous livrons pas à de gros travaux, mais je connais des personnes du rang de Monsieur qui ne craignent pas de sarcler leurs plates-bandes...

— Bon, je vois que c'est admis. Allons trouver Urbain...

— Je donnerai un coup de main pour la toilette du père, proposa Rufine.

— Entendu! jeta Emine, qui sortit en riant.

Elle voulait courir, sauter, manifester sa joie; mais le souffle court d'Eustase, qui la suivait, lui rappela que, des deux, elle seule était jeune.

Elle modéra sa marche et murmura :

— Qui m'aurait dit ce matin que je serais fiancée demain!

— N'allez pas si vite, Mademoiselle! Il me semble que Rufine m'a dit que vous ne connaissiez pas votre prétendu?

— Ma cousine le connaît, cela suffit!

— Et votre cousine, M^{lle} Perrett, il vous en souvient?

— Ma foi non; mais du moment que M. de Grantère est son neveu, tout est bien. Cette cousine n'aurait eu nulle raison de venir me chercher, si ce n'est l'affection qu'elle vouait à maman, à qui elle a promis de m'envoyer un mari en temps voulu. Il se trouve encore des personnes qui tiennent des promesses sacrées. Cette vieille demoiselle

est âgée et impotente et ne peut se déplacer... D'ailleurs, c'est le neveu qui est en cause, et non la tante... Elle raisonne bien...

— Mademoiselle voit juste aussi... Ah! nous avons la chance de saisir Urbain au moment où il rentre pour son déjeuner...

Le garde était sur le seuil de sa petite maison. Il aperçut les arrivants et vint au-devant d'eux :

— Bonjour, Urbain, commença Emine, je viens vous demander un service...

— A votre disposition, Mademoiselle...

— C'est que ce n'est pas un service ordinaire...

— Dites la chose, on verra...

— Entrons chez vous...

Urbain ne connaissait personne au monde de si aimable ni de si agréable que « Mademoiselle ». Il était tout à sa dévotion. Emine le savait, mais elle était quand même embarrassée pour lui présenter sa requête. Mais, mise au pied du mur, elle estimait qu'elle ne devait pas reculer.

Quand elle se fut assise sur le banc rustique, elle parla :

— Il arrive une chose très ennuyeuse. Mon père est parti en voyage, et, demain, un jeune homme doit se présenter pour devenir mon fiancé. Je suis dans l'impossibilité de prévenir Monsieur, et je ne puis recevoir ce jeune homme seule, à table. Il me faut un père. J'ai pensé à Eustase, mais il est obligé de servir le déjeuner. J'ai donc conclu qu'il n'y avait que vous, Urbain, qui puissiez remplir cet office...

Si le garde avait écouté le début de cette tirade sans sourciller, il ne put s'empêcher de pousser un juron énergique à la conclusion.

— Ah! mais, dit Emine, il ne faudra pas avoir de ces vilaines manières-là demain...

— Ah! mais, riposta du tac au tac le garde, je le « ferai » pas votre père demain!

— Oh! Urbain! s'écria Emine, apeurée, vous

n'allez pas me causer une peine semblable, risquer l'impossibilité de cette réception?...

Les yeux suppliants de la jeune fille se levèrent vers lui.

— C'est une rude affaire, murmura-t-il, c'est un abus de confiance. Je ne puis prendre la place de Monsieur...

— Puisque je vous le demande!

— Du moment que Mademoiselle te l'ordonne, tu es garanti...

— Vous n'aurez aucun ennui et un bon repas, par surcroît, appuya Émine.

— Avec une bouteille de vin vieux, ajouta Eustase.

— Ce n'est pas de refus, dit le garde, tenté, mais je ne suis pas un beau parleur, et si votre futur n'est pas content de son beau-papa, je n'y pourrai rien...

— Vous n'aurez pas besoin de parler... Il y a des pères silencieux. On sait que le mien est un savant, souvent absorbé dans ses pensées, et M. de Grantère ne sera pas surpris...

— Alors, vous pouvez compter sur moi...

— Vous êtes tout à fait bon, Urbain... Vous viendrez donc ce soir pour qu'on fasse une répétition. Vous endosserez une jaquette de Monsieur...

— Bon,... bon;... on ira sur le coup de six heures.

Émine était radieuse en s'en retournant, et elle disait à Eustase :

— Je suis sûre qu'Urbain sera parfait...

— Il n'a pas l'accent du beau langage, répliqua Eustase, soucieux.

— M. de Grantère vit sur ses terres, et il ne doit pas être entiché d'élégance, bien que sa tante me dise qu'il est bien... Cependant, il ne faut pas oublier que les parents sont presque toujours persuadés que leurs proches ont toutes les qualités. Il ne prêtera nulle attention à Urbain... Je serai

au premier plan de ses préoccupations. As-tu fait attention à ton beau-père et à ta belle-mère, toi ?

— Ma foi non, et cela m'était égal que la mère de Rufine soit une grosse pâte molle, espèce que je ne peux pas voir... Eh bien ! à ce moment-là, on m'aurait dit que ma femme lui ressemblerait, j'aurais passé outre... Le beau-père avait un sale caractère, mais cela glissait sur moi... Je ne voyais que la petite... On est aveugle...

— Dis, Eustase, qui a commencé à être amoureux le premier ?

— Ma foi, je crois bien que c'était cette petite futée qui s'est dit : « Voilà un bon nigaud sur ma route, il ne faut pas le laisser échapper... »

— Que tu es drôle, Eustase ! s'exclama Émine en riant.

— Alors, un soir, elle m'a déclaré doucement : « Dites donc, Eustase, on serait aussi bien promis que camarades, et aussi bien mariés que promis. On resterait tranquillement dans nos places. » J'étais éberlué parce que je ne pensais pas plus au mariage que cette borne ; mais, sitôt que cette rusée m'a eu dit cela, j'ai pensé que je pourrais l'aimer...

— Eh ! eh !... cette coquine de Rufine...

— Mais je me laisse aller à vous raconter des choses...

— Tu as raison, cela m'instruit, répliqua Émine, péremptoire.

— Naturellement, Rufine soutiendra que je l'ai demandée et qu'elle m'a fait languir. Les femmes préfèrent laisser croire ces choses-là...

Émine continuait à rire tout bas en se disant :

« J'avais bien deviné, et ces vieilles dames voulaient me tromper... Si Babylas me plaît, je le lui apprendrai carrément au dessert. »

— Tu trouves, repartit-elle tout haut, qu'il ne faut pas se gêner, et, si l'on a un penchant pour un prétendu, qu'il faut le lui avouer ?

— C'est prudent, parce qu'un homme, à part quelques exceptions, ne pense pas à se marier ou se montre trop timide pour s'avancer...

— Je suis contente de connaître le fond de ta pensée.

Emine s'empressa de raconter à Rufine la bonne issue de la visite au garde. Mais la domestique, à mesure que l'heure coulait, trouvait cette combinaison bien hardie. En l'absence de son maître, elle se sentait responsable de la jeune fille, mais elle ne pouvait guère lutter contre ses fantaisies.

Emine eut un déjeuner étrangement mouvementé. Servie dans une petite salle à manger, elle allait et venait avec son assiette pour échanger un mot avec Rufine dans l'office. Son agitation était extrême en songeant que le lendemain, à ce repas de midi, elle serait vis-à-vis de son futur mari.

— Tu es certaine, Rufine, que la robe de mariée de maman n'est pas abîmée?... Je veux la porter telle qu'elle est...

— Il faudra peut-être la « moder » un peu...

— Non,... non;... elle sera très bien... Pour une cérémonie qui durera une demi-heure...

— Mais vous aurez des demoiselles d'honneur...

— Pas une... Je ne connais personne, je n'ai pas besoin de demoiselles d'honneur pour me marier...

— Mais votre fiancé a peut-être des sœurs ou des cousines qui viendront au mariage, et Monsieur invitera vos voisins...

— Ah! ça non, par exemple! Je n'en veux pas! On fermera la chapelle pour que personne n'y entre, pendant qu'on nous mariera. Mais il me semble que je devrais prévenir M. le curé au plus tôt...

— Attendez un peu, Mademoiselle...

— Oui, tu as raison; il faudra d'abord en parler un peu avec père...

Emine, trop agitée pour rester en repos, courut avec *Sapode* dans le parc et monta *Ritène*.

« Pourvu que Babylas monte à cheval, pensait-elle, qu'on puisse galoper un peu loin... Ici, j'en suis réduite à tourner dans le domaine, et je voudrais bien voir ce qui se passe au delà de la forêt... »

Vers seize heures, Emine rentra et attendit Urbain qui devait se présenter.

Pour passer le temps, un important conciliabule fut tenu au sujet de la toilette du lendemain.

Emine avait jeté son dévolu sur une robe de jaconas jaune ayant appartenu à sa grand'mère, et elle était fort désireuse de la revêtir.

— Je serai mignonne là-dedans; qu'en penses-tu, Rufine?

— Elle est jolie, mais il me semble qu'elle a beaucoup de plis...

— Tant mieux, mon fiancé verra qu'on n'a pas ménagé l'étoffe...

— Mais s'il dit que c'est du gaspillage?

— C'est qu'il sera sot... Je mettrai cette robe avec un fichu blanc croisé, mes cheveux noirs ressortiront... J'aurais voulu avoir des yeux noirs, mais ils sont verts, et c'est tant pis... Une rose sur l'oreille, et ce sera fort chic; j'ai vu cela sur une gravure... Qu'avais-tu, toi, pour conquérir Eustase?

— J'avais un beau petit col blanc, et il me regardait!... tant et si bien qu'il n'a pu s'empêcher de me dire : « Rufine, on se mariera, si vous voulez? »

— Non, Rufine, tu mens... Cela ne s'est pas passé ainsi... C'est toi qui, un soir, as dit : « On serait aussi bien promis que camarades, et aussi bien mariés que promis... »

— Oh! il vous a raconté cela, le monstre!

— Certainement... Maintenant, je sais que les femmes ont des chances de plus quand elles prennent le parti d'aller de l'avant...

— Que Mademoiselle réfléchisse bien, demain...

— N'aie pas peur...

A ce moment, Eustase vint prévenir qu'Urbain attendait la répétition, et Rufine suivit sa jeune maîtresse avec un gilet et une jaquette.

Urbain ne se fit pas prier pour les enfiler. Les vêtements convenaient à sa carrure parce qu'ils avaient appartenu au père de M. de Sanpécune qui était de forte corpulence.

Alors le « travail » commença.

— Urbain, demain, vous vous raserez soigneusement et vous viendrez ici vers onze heures, mon fiancé devant se présenter vers midi. Vous serez installé dans ce fauteuil, ici, et vous lirez votre journal...

— Ça me connaît...

— Bon,... alors asseyez-vous là...

— Aïe! je ne croyais pas que c'était aussi mou... Mon fauteuil est en paille, alors, vous comprenez...

— Cela ne fait rien... Recommencez à vous asseoir;... bon... Prenez votre journal... Toi, Eustase, tu vas être M. de Grantère. Là, je suis sur un fauteuil auprès de mon père... Entre...

— Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer, dit gravement Eustase en s'inclinant... Mademoiselle, je vous présente mes respects...

— Bonjour,... bonjour,... ça va?... répliqua Urbain avec bonhomie, et sans se lever.

— Mais non, Urbain : vous vous levez et vous accueillez votre hôte en lui tendant la main et en lui disant : Soyez le bienvenu...

— Bon;... je croyais que cela se passait en famille, à la bonne franquette... Mais, moi, cela m'est égal de débiter des phrases... Je recommence :

« Soyez le bienvenu, mon gendre... »

— Urbain, ce n'est pas utile de prononcer le mot : gendre... Monsieur suffit...

— C'est bien cérémonieux...

— C'est mieux...

Moi, je veux bien...

— Vous prierez M. de Grantère de s'asseoir et vous converserez un peu avec lui en parlant de ses propriétés. Puis je parlerai, moi aussi, et vous écouterez en souriant, en plaçant un mot de temps à autre...

— Êst-ce que je pourrai fumer?

— Oui, mais après le déjeuner seulement. À table, vous mangerez avec votre fourchette, et non avec votre couteau, ainsi que je vous ai vu faire une fois...

— Si Mademoiselle le permet, intervint Eustase, nous pourrions passer dans la salle à manger pour montrer à Urbain l'usage des différents ustensiles.

— Mais oui, c'est indispensable...

Eustase, avec dextérité, dressa un couvert pendant qu'Emine donnait une leçon rapide au garde.

Celui-ci trouvait, en son for intérieur, que c'était bien de la peine pour des choses naturelles, mais il ne pouvait guère s'insurger. La journée du lendemain devait lui rapporter un excellent pourboire en plus d'un déjeuner rare. Puis cela lui plaisait de rendre service à Emine qu'il connaissait depuis son enfance et qui l'avait si souvent accompagné en forêt.

— Alors, Urbain, vous dépliez votre serviette et vous la laissez sur vos genoux. Vous coupez votre viande morceau par morceau, et vous reposez votre couteau chaque fois... C'est fort ennuyeux, mais père m'a acheté un traité de savoir-vivre, où je l'ai lu... J'ai appris ces règles par cœur, mais je ne les pratique pas souvent...

— Mademoiselle est dans le vrai, opina Urbain.

— Mademoiselle a tort, prononça sentencieusement Eustase...

— Oh! toi, tu ne songes qu'à l'étiquette! dit Emine.

— Enfin, je ferai comme Mademoiselle voudra, reprit Urbain... Puis, quand j'aurai fini ces manigances, je pourrai boire un bon coup de vin?

— Ah! non! se révolta vivement Emine; vous ne le boirez gorgée par gorgée, et pas souvent... Il ne faut pas que vous paraissiez trop gai devant mon fiancé. Les bienséances sont à garder...

— Tu emporteras une bouteille et tu la boiras chez toi..., dit Eustase, conciliant.

— Oui, je serai plus tranquille pour casser la croûte, car je crois qu'à ce fameux repas je ne mangerai quasiment pas plus qu'une grenouille...

— Mais si, vous serez rassasié... Vous avez bien tout compris, Urbain?

— Parfaitement, Mademoiselle...

— Alors, vous pouvez vous retirer... A demain! soyez exact,... onze heures, n'est-ce pas?

— Oui, Mademoiselle...

Le grave garde s'en alla, un peu inquiet de la perspective qui s'annonçait pour lui.

« Mais, bah! pensa-t-il, ces quelques heures seront vite passées, et il faut tout de même bien seconder la bonne petite Mademoiselle pour son mariage. Son cher homme de père est enfoncé dans ses cailloux, et ce n'est pas lui qui mènerait la chose é loin. »

Urbain regagna sa petite maison, songeant à ces circonstances. L'anxiété qui le tenaillait quelques minutes auparavant l'abandonnait pour ne laisser subsister en lui que le côté généreux de l'affaire.

Emine, de son côté, était enchantée. Il lui semblait que tout se présentait sous les meilleurs auspices, et elle se promettait d'écrire une belle lettre enthousiaste à la chère cousine Perrett.

Elle voulut faire un tour de parc. Au moment où elle sortait, elle se heurta à M^{me} Draume.

— Bonjour, ma chère enfant; je suis heureuse de vous rencontrer... Il est un peu tard, mais je passais, et je n'ai pas voulu ignorer votre porte...

Emine la contemplait, les yeux écarquillés, sans répondre.

M^{me} Draume reprit en riant :

— Vous êtes décidément une personne fort originale, et quand vous aurez un mari, sa vie sera remplie d'imprévu, j'en suis certaine...

— Tant mieux, j'ai horreur de la monotonie...

— Puis-je entrer un moment chez vous ?

— C'est que nous sommes fort occupés...

— Ah !

— Puis mon père est absent...

— Mais vous êtes là, et, si j'ai un conseil à vous donner, ma petite amie, c'est d'être plus aimable avec vos visites... Sans quoi, aucun fiancé ne persistera dans son rôle...

— C'est ce qui vous trompe, Madame, repartit Emine avec des yeux flamboyants : mon fiancé vient demain, et dans quinze jours nous serons mariés...

M^{me} Draume écarquilla les yeux de surprise. Elle crut qu'Emine se moquait d'elle. Mais, se dominant, elle questionna :

— Et peut-on savoir le nom de ce courageux jeune homme ?

Sa voix était aigre.

— Mais parfaitement, Madame : Babylas de Grantère...

M^{me} Draume eut un geste d'étonnement et ne put rien répondre.

Emine en profita pour dire plus doucement :

— Vous comprendrez, Madame, toutes mes occupations... Je ne sais plus où j'en suis... Mais cependant, si vous désirez vous reposer un moment ?

— Merci, chère Mademoiselle, il est tard... Au revoir !...

Pendant que sa visiteuse parlait, Emine murmurait à part soi :

— Elle me respecte déjà... Je ne suis plus la « petite amie », mais la « chère Mademoiselle ».

III

Emine eut un sommeil assez paisible, et elle se réveilla très fraîche, le matin de ce grand jour. Elle se leva tôt, et la demeure fut vite animée par ses rires et ses paroles joyeuses.

— Ah! Rufine, voici donc l'heure qui va sonner! Je suis sûre que Babyllas me plaira, mais je le préviendrai que je l'appellerai d'un autre nom. Babyllas me paraît démodé... Cela me représente un homme à grande barbe, ce que je ne puis supporter. Je ne voudrais pas l'appeler Baby, parce que je le confondrais avec mon futur bébé... Que dis-tu de Bab?

— Ce sera comme Mademoiselle voudra...

— C'est court, c'est sonore... Quand je le perdrai dans la forêt, il m'entendra fort bien... Écoute : Bab!... Bab!...

— Vous allez me rendre sourde, Mademoiselle...

— Tout est permis aujourd'hui! Pourvu qu'Urbain soit bien exact... Il me semble que midi n'arrivera jamais! As-tu idée de ce que sera M. de Grantère? Je le vois grand, naturellement, les yeux noirs, les cheveux châtain clair... Il aura un petit sourire moqueur, mais il sera charmant quand il me parlera...

— Il vaut mieux ne pas chercher son portrait d'avance, Mademoiselle pourrait être déçue...

— Cela importe peu! Quand on tombe de cheval, on se remet en selle. Si Babyllas est roux, il sera le bienvenu s'il est aimable, avec de bonnes manières, et s'il me plaît...

— Je vois que vous êtes raisonnable...

— Et beaucoup plus qu'on ne pense !

Emine esquissa une pirouette et alla panser *Ritène*. Elle tua le temps de son mieux jusqu'à dix heures et demie, et passa par la cuisine avant de s'habiller.

— Oh ! que cela sent bon, tes fricots !... Le parfum de poulet se répand partout ! Tu as donc mis une truffe ?... Et ce beau gâteau, quelle merveille ! Je suis persuadée que Babylas me fera un aveu aussitôt qu'il aura goûté une bouchée de cet entremets...

— Alors, Mademoiselle est satisfaite ?

— Tout est parfait, ma bonne Rufine... Je cours m'habiller, l'heure se déroule. Et dire que dans cent vingt minutes mon avenir sera fixé ! Je serai la future M^{me} de Grantère ! Saluez, Mesdames... Et toi, Rufine, tu viendras avec moi...

— Et Monsieur ?

— On emmènera père en lui affirmant que le château de Grantère est rempli de sarcophages...

— Ce sera plaisant, ma fi !

Emine rit gaîment et répéta :

— Je vais m'habiller... Dès que je serai prête, je t'appellerai pour que tu me donnes ton appréciation...

Elle rentra dans sa chambre. La jolie robe jaune s'étalait sur son lit :

— Toi, dit Emine en l'apostrophant, j'ignore quels ont été tes succès, mais, aujourd'hui, tu dois triompher. Tu ne me forceras pas à parler la première. Il faut que ce soit l'Autre qui se décide... Ce n'est pas que j'aie peur, mais ce sera plus glorieux pour moi d'avoir plu.

Alors, lentement, Emine enfila la robe. Elle se drapait gracieusement autour d'elle. Une élégante moderne n'aurait pas souri en voyant la jeune fille, mais elle aurait cru à un travesti très seyant et très recherché. Emine ne se doutait nullement du

charme qui la parait. Elle noua sur sa poitrine le fichu de linon, bordé d'une dentelle arachnéenne, et, dans ses cheveux ramassés en un lourd chignon, elle piqua la rose rouge.

Elle était délicieuse à contempler. Ses grands yeux verts avec leur expression candide, ses lèvres bien arquées et rouges, son teint velouté présentaient un ensemble qui pouvait séduire même un mondain blasé.

Emine ignorait sa beauté et ne s'en souciait pas trop. Elle aurait pu la rendre plus distinguée en s'observant, mais, si elle ne possédait pas de manières raffinées, elle ne se révélait jamais vulgaire.

Le cœur un peu battant, elle descendit au salon. Elle fut effrayée, soudain, du rôle qu'elle exigeait d'Urbain, et, pour la première fois, elle s'effara de son audace. Que penserait son père de cette folie? Certainement, elle encourrait un blâme bien mérité. La réflexion l'avait totalement abandonnée la veille. Mon Dieu! pourquoi n'avait-elle pas pensé à demander son aide à M. le curé dans cette circonstance?... Tout eût été si bien, si correct.

Maintenant, il était trop tard. La pauvre Emine en perdait presque sa gaieté et le joyeux espoir qui la soutenait.

Elle n'eut pas le temps de se livrer plus avant à ses remords : Urbain effectuait son entrée.

Entrée était le mot. Portant haut la tête, le cou serré dans un col blanc, son gilet pointillé de blanc, sa jaquette bien coupée, une chaîne d'or, il se tenait droit comme un sapin de la forêt qu'il gardait.

Il salua comme un mousquetaire, et s'écria :

— Bonjour, ma fille!...

Emine tressaillit, mais sa bonne humeur reprit le dessus. En somme, Urbain n'était pas coupable. C'était elle qui avait voulu tout cela, et le garde s'essayait à son rôle.

LE MARI D'EMINE

Cependant, elle ne riposta pas dans le même sens et dit simplement :

— Bonjour, Urbain, vous êtes superbe !

— L'habit fait le moine...

— C'est à le croire. Alors vous ne vous trompez pas?...

— Je suis cuirassé. M. de Grantère peut venir, mon grand air le recevra...

Emine s'amusa de ce trait, mais elle ne put s'y arrêter, parce que la porte s'ouvrait et qu'Éustase annonçait :

— M. Babylas de Grantère...

Il parut à Emine que son cœur ne battait plus. Elle regarda curieusement vers le seuil. Son visage souriant se contracta.

M. de Grantère s'avancait. Il était replet, avec un visage rouge. Ses pieds ne semblaient pas avoir l'habitude des parquets. Il marchait de façon embarrassée, et il salua sans oser lever les yeux sur les maîtres de céans.

Emine était comme une statue.

Elle pensait : « Avoir tant attendu un mari et voir « ça » devant soi !

— Soyez le bienvenu, Mōssieu, proféra le pseudo-châtelain.

— Je... je ne vous gêne pas en venant vous rendre visite? répliqua gauchement Babylas.

— Mais pas du tout, au contraire, répliqua aimablement Urbain, qui se trouvait très à l'aise devant ce personnage timide et falot.

Voyant qu'Emine ne parlait pas, il ajouta :

— D'ailleurs, nous vous attendions...

— Oui, dit enfin la jeune fille, une lettre de notre cousine Perrett nous avait prévenus...

Il y eut un silence qu'Urbain rompit en murmurant avec un soupir :

— C'est beau, la jeunesse...

Il contempla tour à tour les deux jeunes gens et remarqua sur le visage de sa jeune maîtresse un

pli de mauvais augure, un pli qu'elle avait parfois, quand, à la chasse au furet, on avait laissé échapper un lapin.

Emine examinait son prétendu avec de grands yeux surpris. Lui, baissait le front en sentant ce regard. Il avait croisé ses mains, et ses pouces tournaient sans discontinuer.

— Ma cousine Perrett se porte bien ?

— Il... il me semble...

— Il n'y a pas longtemps que vous l'avez vue ?

— Non...

— Alors, vous devez savoir si sa santé est bonne, relativement, s'entend, puisqu'elle ne peut guère marcher...

— Oui, c'est cela..., murmura le timide soupirant.

Dans l'esprit d'Emine, il était classé. Elle regrettait les frais du déjeuner, le rôle confié à Urbain, pour un aussi piètre personnage. Fallait-il que la cousine Perrett fût dérangée dans sa raison pour lui envoyer un tel spécimen ! Elle croyait sans doute avoir affaire à une paysanne arriérée ! Ah ! elle allait le lui « retourner », son neveu, et avec les honneurs qu'il méritait. Le plus fâcheux était ce repas qu'il fallait subir.

À cet instant, Eustase vint annoncer que le déjeuner était servi, et son regard était aussi funèbre que le ton de ses paroles.

Emine comprit tout de suite qu'il était aussi déçu qu'elle.

— Alors, Môssieu, passons dans la salle à manger, vous devez avoir faim... Moi, je mangerais des cailloux...

— Ah ! oui, vous en êtes collectionneur, balbutia Babybas.

— Je ne mangerai pas ceux-là, ils ont trop de valeur ! répliqua gaîment Urbain, qui se réjouissait de l'excellence du menu.

Il se disait à part soi :

— Il faut vanter ce qu'on a, sans quoi on baisse dans l'estime de ses amis.

Emine s'assit en face d'Urbain, et Babylas entra les deux.

Celui qui possédait le plus d'aisance était certainement le garde, et, au bout de quelques minutes, la jeune fille qui l'observait, craignant une bévue, cessa de le surveiller. Elle reporta toute son attention sur son hôte. Elle fut frappée de la vulgarité avec laquelle il engloutissait les aliments. Elle en perdait totalement l'appétit.

Elle ressentait une impression bizarre de découragement, et elle aurait voulu quitter la table et se sauver.

Cependant, cette faiblesse ne dura pas. Elle se dit que ce projet était manqué et qu'elle ne devait pas s'abandonner à l'ennui de cet insuccès. Elle aurait plus de chance une autre fois. Seulement la cousine Perrett recevrait une de ces lettres, écrite avec de bonne encre ! Elle lui montrerait qui elle était ! On ne se moquerait pas d'elle deux fois. On lui envoyait un lourdaud, sans doute difficile à caser, un bonhomme qui ne réussissait à rien, probablement, et qui eût été bien aise d'épouser une jeune fille aimable et jolie ! Ah ! par exemple, il allait voir, le rustaud, si elle était aimable !

Emine reprit son sourire, un sourire qui cachait de la malice. L'exaltation de la vengeance lui donnait de l'énergie. Ses joues devenaient presque aussi colorées que la rose qui tremblait près de son oreille, et vers laquelle, de temps à autre, Babylas lançait un furtif coup d'œil.

« Je crois qu'il devient amoureux, pensa Emine, mais je l'empêcherai de parler ! Ce serait un déshonneur pour moi si un pareil rustre me disait que je lui plais ! »

Urbain, de son côté, se posait des questions :

« Je n'aurais pas cru que Mademoiselle, si fine, épouserait ce gros paysan-là ! Mais les femmes ont

parfois de drôles de fantaisies... Puis, ce n'est pas pour dire, mais je me tiens mieux que lui... Et moi qui avais peur d'être vis-à-vis d'un châtelain... »

Quand Babylas eut dévoré deux bons morceaux de poularde, Emine constata :

— Vous avez un bel appétit, Monsieur.

Le jeune homme déposa sa fourchette, tout décontenancé.

— Oh! je ne veux pas vous empêcher de reprendre du poulet... Je remarque simplement la complaisance de votre estomac...

— Ça, c'est vrai, répondit l'hôte, mon estomac est solide... Vaut mieux aller à la miche qu'au médecin...

— Vous parlez comme nos lavandières, repartit Emine sans aménité.

Le jeune homme ne fit pas chorus.

Urbain pensa :

« Elle va un peu fort, notre fiancée, mais le prétendu est vraiment un peu godichon... Il faut les laisser se débrouiller; je fais le père muet, c'est tout ce qu'on m'a demandé... »

Emine reprit :

— Vous désirez beaucoup vous marier, m'a dit ma cousine Perrett?

Babylas lança un regard rapide vers Emine, et répliqua d'une voix rauque :

— C'est-à-dire que... je le voudrais assez...

— Et votre tante a trouvé que je ferais votre affaire, n'est-ce pas?... ajouta Emine, les yeux fulgurants. Répondez!

— Je... je ne sais pas...

— Et vous êtes venu ici, comptant que je vous attendais, que j'étais une grosse maritorne qui serait bien contente de s'appeler M^{me} Babylas de Grantère...

« Eh! eh! cela se chauffe! » se disait Urbain, très satisfait de la tournure des choses.

Emine continua, très excitée, lasse de se contraindre :

— Eh bien ! Monsieur, vous vous êtes trompé... Je ne veux pas d'un mari comme vous, et je l'écri-
rai à ma cousine. Il ne faudrait pas vous figurer
que le premier venu saurait me plaire sous le pré-
texte que je ne m'amuse pas toujours dans cette
vieille maison. Non, Monsieur, vous pouvez dire à
votre tante qu'Emine de Sanpécune est aussi fière
que difficile...

Le jeune homme sembla piqué par ces paroles
dénuées de cordialité, ou peut-être sa timidité s'en-
volait-elle parce que la jeune fille ne voulait pas
de lui ; toujours est-il qu'il répondit d'une façon
moins gauche :

— Mademoiselle, j'ai fort bien compris que je
ne pouvais plaire à une personne telle que vous...

Le son de voix possédait plus d'élégance, à la-
quelle se mêlait une nuance de respect.

Emine le sentit et dit, soulagée :

— Ah ! je suis contente que vous en conveniez...
Nous pourrons ainsi poursuivre plus amicalement
la conversation... Quelles sont vos occupations sur
vos terres ?

— Je m'occupe de beaucoup de choses... Tout tra-
vail a besoin de l'œil du maître...

— C'est très bien... Mais quand vous avez des
loisirs ?

— Quand je peux me reposer, je dors...

— Rien d'intellectuel ?

Babyas regarda M^{lle} de Sanpécune d'un air si
ahuri que cette dernière ne put s'empêcher de rire.

— Où avez-vous fait vos études ?

Le jeune homme eut une hésitation, mais Urbain
prit la parole :

— Les études ne sont pas nécessaires pour les
travaux de la campagne. De l'expérience et du bon
sens suffisent.

Emine lui jeta un regard qui l'aurait foudroyé

s'il avait contenu quelques parcelles d'électricité de plus. Urbain courba les épaules comme un petit garçon.

L'hôte fut assez surpris de cette scène muette, mais il affecta de n'en rien laisser paraître.

La jeune fille reprit :

— Ma cousine m'a dit beaucoup de bien de vous, mais, je m'aperçois que son appréciation était bien erronée. Elle désirait que vous fissiez un mariage agréable, et elle vous parait des plumes du paon...

— Merci, Mademoiselle...

— Ne soyez pas ironique... J'aime la franchise par-dessus tout, et je suis furieuse. Je croyais que vous seriez un prétendant sérieux, et me voici déçue... Je ne puis réellement pas vous épouser. J'espère que vous n'en serez pas surpris, et d'ailleurs je ne ferais pas du tout votre affaire... Vous aurez sans doute plus de succès près d'une autre jeune fille... Allez-vous quelquefois dans le monde ?

— Oh ! non, je l'ai en horreur !

— Je ne puis encore en dire autant, mais, pour mes débuts, je n'ai pas été heureuse. Je suis tombée sur un paquet de dames très peu charitables, et je leur ai fait pressentir que je ne mettrai jamais les pieds chez elles...

— C'était raide...

— Je suis ainsi... Comme future fiancée, je ne suis guère plus heureuse, avouez-le... J'avais lu que les prétendants étaient assez séduisants, en général, et vous arrivez !... Ce ne sera pas vous fâcher que de vous dire que vous n'avez rien d'un Adonis...

— Je ne serai pas fâché, parce que je ne connais pas Adonis...

— Oh ! Dans quel collège êtes-vous donc allé ?

— Je ne me souviens plus du nom...

— Vous avez la mémoire bien courte !

— Je ne pense qu'à mes travaux de culture...

— Un peu trop, il me semble... Mais cela devient

sans valeur pour moi, puisque nous ne nous verrons plus... Je regrette que vous ayez pris la peine de vous déranger. Vous direz à M^{lle} Perret qu'elle ait l'obligeance de se renseigner exactement sur moi, quand elle voudra me présenter un autre fiancé... Puis je lui écrirai...

Le déjeuner touchait à sa fin, et Èmine, les nerfs un peu surexcités, bien qu'elle essayât de ne point le montrer, dit brusquement, avant que le dessert fût achevé :

— Je vous laisse fumer vos cigares... J'ai à m'occuper de mon cheval... Au revoir, Monsieur...

Elle ne tendit pas la main à son hôte et s'esquiva prestement, suivie de *Sapode* qui s'était introduit subrepticement auprès de sa jeune maîtresse qu'il ne quittait guère.

Quand elle fut hors de la salle à manger, les deux hommes se regardèrent en silence.

Urbain prononça :

— Elle est comme ça, on ne peut pas la changer, n'est-ce pas ?

— Elle est plaisante...

— Vous en seriez devenu amoureux ?

— Dame...

— Je vous plains, mon pauvre gars...

— Ce n'est pas la peine, attendu que je ne pouvais pas l'épouser.

— Hein ?

— Oui, Monsieur, j'aime mieux vous le dire : je me suis promis à une cousine...

— Pourquoi êtes-vous venu, alors ?

— Pour plaire à... à... ma tante...

— C'est pas loyal...

— Elle y tenait tant !

— Non, c'est pas des coups à faire... Cette petite, elle comptait sur vous et se croyait quasiment fiancée ; elle projetait de se marier dans quinze jours...

— Oh !... c'est ennuyeux de décevoir, ... et je le

regrette bien... Il est vrai que cela ne doit pas être folichon tous les jours... Il paraît, Monsieur, que vous êtes dans les pierres et les pots, sans arrêt?

— Il y a de ça,... mais je n'y passe pas ma vie, vous savez...

— Oh! ce serait malheureux... Il faut distraire un peu votre « demoiselle »... Quand on est père, on a des charges...

— Oui, vous avez raison... Ce vin vous plaît?... reprenez-en; on peut boire sa bouteille, Eustase me l'a dit...

Urbain versa du vin à pleins bords dans le verre de M. de Grantère. Ce dernier ne sourcilla pas.

Les deux hommes heurtèrent leurs verres l'un contre l'autre, et, comme pour se dédommager des manières contraintes qu'ils avaient dû garder, ils vidèrent jusqu'à la moindre goutte le savoureux bordeaux.

— J'vas vous dire, continua le garde, un peu plus loquace, j'avais un peu peur de vous; mais vous êtes si simple que je deviens tout à fait à l'aise. Vous êtes un monsieur, c'est vrai, mais pas fier, et l'on peut causer avec vous comme avec un camarade...

— Je peux vous répondre de même. Cela m'en-nuyait beaucoup, cette corvée d'aujourd'hui; mais, depuis que la demoiselle n'est plus là, je me sens mieux en train... Je ne savais pas que son père était un homme qui faisait si peu de façons... On m'avait dit que vous gardiez vos distances et que vous parliez comme un savant; mais, sauf votre respect, votre langage ressemble au mien...

— C'est ce que je pensais!

— Votre fille ne vous ressemble pas... Elle serait plutôt dame de maison. Elle a des allures franches, mais je ne crois pas qu'il faudrait être familier...

— Ça non!... C'est une gaillarde qui aurait vite

lancé son fait à celui qui lui manquerait de politesse... Elle monte à cheval comme une femme de cirque, elle vous dépiste un sanglier comme un piqueur, elle sait poser des filets comme moi, non, c'est-à-dire aussi bien que le garde... Ah! elle s'y connaît, et dans tout!

— Elle ma semblé instruite aussi?...

— Je vous dis qu'elle sait tout!... Ah! elle m'en remontre, et comment!...

Le garde exagérait son rôle. Il oubliait qu'il devait être un savant et que « sa fille » pouvait être quelque peu inférieure. L'hôte fut un peu surpris de cette humilité, et il demanda :

— Pourtant vous êtes un vrai savant, vous?

— Oui, bien sûr, mais cela vous prouve qu'elle est encore plus instruite que moi...

— Elle n'est pas ordinaire...

— Pour ça, non... Dites donc, encore un petit verre?

— Non, c'est fini... Je vais m'en aller... Comme la jeune demoiselle m'a congédié, je n'ai pas besoin de lui dire au revoir... J'ai du regain à rentrer, et je vais profiter du soleil...

— Vous travaillez comme un fermier...

— Il faut bien...

— Vous êtes venu en voiture?

— J'ai mon auto...

— C'est vrai, vous avez le moyen...

— Alors, je vous fais mes adieux, monsieur de Sanpécune, et sans... rancune!

— Pensez-vous, mon brave!... J'irai vous voir, vous me plaisez... Je ne vous reconduis pas, je vais terminer ma bouteille... Eustase m'a assuré que je pouvais la boire entièrement...

Babyas de Grantère sortit, et quand il fut hors de la porte de la salle à manger, il murmura :

— La jeune fille est tout à fait bien, intelligente et fine, mais n'aimant pas qu'on se moque d'elle!... Mais le père...! Je ne m'attendais pas à ce genre...

Puis il franchit la porte de la maison, sans avoir rencontré qui que ce fût.

Il fut vite dans son auto. Avant de prendre le volant, il enleva de son gilet un sac de crin qui le gonflait, et se trouva plus maigre. Il marmotta :

— Ah! j'ai moins chaud!... J'enlèverai mes belles couleurs rouges plus tard.

Il rit, tout en mettant sa voiture en marche.

Eustase et Rufine commentaient cette visite, sans se douter qu'Emine avait abandonné la table et que M. de Grantère avait quitté la demeure.

Le pauvre Eustase se montrait tout à fait déconfit au sujet de ce candidat, et il assurait à Rufine que ce n'était nullement le mari convenant à leur jeune maîtresse. Il le trouvait commun et ne ressemblant nullement à un homme de la bonne société.

— Et Mademoiselle qui voulait que je sorte du poivre la robe de mariée de sa maman! Elle voyait déjà son mariage à la veille d'être célébré...

— Oh! j'ai vu tout de suite qu'elle n'hésiterait pas à renvoyer ce prétendu... Naturellement, je les laisse un peu seuls tous les trois; ainsi Mademoiselle sera moins gênée pour notifier son refus au candidat, et celui-ci sera moins honteux... Recevoir son paquet devant un domestique n'est pas du goût de tout le monde... Mais quand même, il faut que j'aïlle voir un peu... Ils me paraissent bien tranquilles...

Eustase se glissa vers la salle à manger, écouta contre la porte, n'entendit rien et entra.

Il vit Urbain attablé seul, devant un verre à moitié plein. Le garde lui cria joyeusement :

— Ça va... ça va... Tu vois, mon vieux, la bouteille est bue... Si tu as encore un peu de café, cela me fera plaisir...

— Où est Mademoiselle?

— Je crois qu'elle est partie se promener avec Ritène; dans tous les cas, Sapode l'a suivie...

— Et M. de Grantère?

— Il a filé pour rentrer ses foins... Ah! parle-moi d'un homme!... Il a failli devenir amoureux de Mademoiselle, mais comme il était déjà engagé à une de ses cousines, il n'a pas risqué de déclaration...

— Que me chantes-tu là?

— Le fin du vrai!

— Et notre pauvre Mademoiselle a été jouée ainsi?

— Ce n'est pas un déshonneur!... Notre demoiselle n'est pas perdue, et elle a belle de trouver aussi bien. Ce Grantère-là est épatant, mais il conviendrait plutôt à une de nos filles... Mais ton vin est fameux, mon vieil Eustase, et quand tu voudras que je recommence à faire le père, je suis là, tu sais, ne te gêne pas...

— Bon;... mais, maintenant, tu vas déguerpir...

— Ne me bouscule pas... Ce n'est pas une raison parce que tu es de mauvaise humeur, de me gêner ma digestion... Je pense que j'ai été un père sans reproche; pas une bévuc, mon cher... Je me sentais devenir châtelain, ma parole!... Donne-moi un château, et tu verras! J'ai deviné que je ne serais pas plus maladroit à ce métier-là qu'un autre!

— C'est entendu...

A ce moment, Émine entra en coup de vent :

— Il est parti, ce monsieur?... J'ai perçu le bruit d'une automobile qui démarrait...

— Oui, Mademoiselle, et ce n'est pas un mauvais garçon, dans le fond; mais, à force d'avoir vécu avec les charretiers, il manquait un peu d'usages, pontifia Urbain en se redressant. Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir des goûts distingués...

Le garde pliait sa serviette bien soigneusement, et Eustase, impatienté, la lui retira en l'apostrophant :

— Ne te donne pas ce tracass-là, et parle moins!...

Émine riait en disant :

— Ne le rudoie pas, il a fort bien joué...

Sa phrase était à peine terminée que, sur le seuil de la salle à manger, se profila M. de Sanpécune.

— Père!... cria la jeune fille, interloquée, en se précipitant au cou du savant.

— Qu'est-ce que cela veut dire? questionna le châtelain, en voyant son garde qui se levait lourdement du siège qu'il occupait.

Il reprit :

— Urbain, à ma table et à ma place?

— Je vais t'expliquer, dit Emine gaiement.

Eustase se taisait, et Urbain ne savait quelle contenance tenir.

Cependant le garde avait hâte de se justifier, et il dit vivement :

— C'est Mademoiselle qui a voulu que je fasse le père...

De plus en plus étonné, M. de Sanpécune reprit :

— Que signifie cette comédie?

Pour avoir été absent vingt-quatre heures, le savant semblait avoir repris contact avec la vie réelle.

Ce n'était plus l'être absorbé, perdu dans un rêve préhistorique, mais un maître de maison, conscient des choses qui l'entouraient.

— Père, ne t'en prends pas à Urbain... Je lui ai donné l'ordre de déjeuner ici, avec moi, parce que le cas était urgent.

— Qu'est-ce qui a bien pu motiver une semblable fantaisie?

— Voici : un fiancé m'a été annoncé hier par notre cousine Perrett. Il paraît qu'elle avait promis à maman de me marier quand j'aurais dix-huit ans... Vous étiez parti, et je ne pouvais guère reculer cette présentation... Alors, il me fallait un père, n'est-ce pas?... Nous avons pensé à Urbain...

M. de Sanpécune savait que sa fille exagérait parfois l'originalité, et il en riait. Mais celle-ci était

tellement inattendue qu'il resta sans voix et sans souffle.

Emine ne lui laissa pas le temps de reprendre ses esprits. Avec fougue, elle poursuivit :

— Mais ce prétendant qui s'appelle Babylas de Grantère m'a déplu au delà de tout, et je ne le lui ai pas caché !

— Tu le lui as dit?... s'écria l'homme du monde qu'était M. de Sanpécune.

— Dame, père, qu'auriez-vous fait ? Il ne me convenait pas, et il valait mieux donner à l'affaire sa solution immédiate.

— Mais, avant de lui infliger ce refus, tu aurais dû m'attendre ! m'en parler !

— Pourquoi?... vous n'étiez nullement en cause...

— J'aurais pallié la mauvaise impression que tu as eue...

— La belle avance... Un « non » ne peut être un « oui ». Il n'y a qu'une manière de le dire, ainsi je vous ai épargné une peine.

— Ce jeune homme était peut-être sympathique ; dans tous les cas, les Grantère sont d'ancienne famille, leur fortune est sérieuse...

— Je ne me marie ni avec une famille, ni avec une fortune. C'est l'homme que j'ai regardé, et je vous assure qu'il ne valait pas le mal que vous vous seriez donné avec des phrases...

— Tu es incroyable...

Eustase et Urbain écoutaient. Le garde crut bon de soutenir la cause de la jeune fille :

— Si Monsieur me permet de dire mon mot, je confierai à Monsieur que Mademoiselle a eu raison. Ce fiancé ne semblait pas du tout du rang de Mademoiselle... Il parlait quasiment comme moi..., et Monsieur peut comprendre que cela ne m'allait pas du tout de passer pour Monsieur, mais Mademoiselle me l'a demandé, et je n'ai pas osé lui refuser.

— Bon... bon... Vous pouvez vous retirer maintenant, Urbain ; je suis ici...

Le garde sortit, et Eustase le suivit.

Emine s'inquiéta :

— Vous êtes rentré plus tôt que vous ne pensiez, père?

— Oui; j'ai rencontré un de mes collègues à mi-chemin, chargé de m'avertir que la réunion n'aurait pas lieu...

— J'en suis bien contente.

— Mais, moi, je ne suis pas du tout satisfait de ta conduite d'aujourd'hui...

— Comment agir autrement?... J'aurais peut-être dû chercher M. le curé, mais j'y ai pensé trop tard...

— Surtout, tu n'aurais pas dû congédier ce jeune homme sans me consulter...

— Oh! père, il était si peu fait pour moi!

Bien que M. de Sanpécune regrettât ce prétendant, il sentit qu'il n'y avait pas à insister devant l'attitude nette d'Emine.

IV

Dans une jolie propriété coquette, pimpante, à environ cinquante kilomètres de la demeure des Sanpécune, habitait M^{lle} Perrett. Célibataire spirituelle, mais bonne, elle laissait de côté tout égoïsme pour s'occuper de son entourage. Il se composait d'une domesticité éprouvée qui faisait souche, car aux mères et aux grand'mères s'ajoutaient les petites-filles.

Tout ce monde n'était pas à demeure, parce que l'attrait de la nouveauté ou d'une vocation les appe-

lait soit à la ville, soit à un métier. Mais M^{lle} Perrett suivait les partants et savait les aider de son cœur, de sa bourse et de ses relations.

Ce qu'il y avait de rare dans le cas de M^{lle} Perrett, c'est qu'elle avait su créer l'harmonie dans sa petite république. Elle apprenait à ses gens l'art de se supporter, et personne ne se jalousait par affection pour elle. Résultat merveilleux qui lui faisait mériter le Ciel.

Puis il y avait encore les habitants de son village. Elle s'intéressait à tous, et chacun venait lui demander appui ou avis. L'un s'était enrichi de l'avoir écoutée; l'autre, guéri d'avoir suivi ses préceptes; un autre encore avait amélioré sa situation en se pénétrant de ses instructions. Chacun lui devait ou son bonheur ou sa richesse, et on la vénérât.

M^{lle} Perrett avait aussi son neveu, Babyas de Grantère, pour qui elle gardait une tendresse particulière. Ce neveu était son rayon de soleil, sa jeunesse renouvelée. Il venait la voir fidèlement, et ses visites étaient attendues avec impatience.

La pauvre demoiselle était affligée depuis quelques années d'une sciatique récalcitrante. Elle pouvait à peine circuler. Grande privation qu'elle acceptait avec résignation.

Depuis quelque temps, cependant, elle se sentait mieux, et elle espérait pouvoir recommencer ses allées et venues dans son domaine.

Ce matin-là, elle attendait son neveu, et elle venait de recevoir une lettre d'Émine.

Émine! La jeune fille représentait tout un passé, parce que sa grand'mère avait été l'amie de toujours de M^{lle} Perrett. La mère d'Émine avait été traitée par elle comme une enfant chérie. Elle lui avait promis de s'occuper de la petite mignonne dès qu'il en serait temps.

Si M^{lle} Perrett n'avait pas suivi de plus près la jeune Émine, c'est que, recevant souvent son neveu, elle avait voulu éviter qu'un entraînement les rap-

prochât à un moment où le développement de la volonté n'est pas encore assez formé.

Elle craignait aussi le contraire. Il se pouvait que, à force de se voir, les deux adolescents n'éprouvassent aucun penchant l'un pour l'autre.

Prudente, M^{lle} Perrett avait voulu éviter ces deux excès. Elle avait formé son plan qui était de les mettre en présence à un âge où chacun pouvait discerner ce qu'il voulait.

Elle ne doutait pas que la jeune fille ne fût charmante, bien qu'elle ne connût pas les particularités de son caractère.

Aujourd'hui, Babylas atteignait vingt-six ans, Emine dix-huit, et M^{lle} Perrett jugeait que la conjonction de ces deux astres devait avoir lieu.

Elle avait donc envoyé son neveu au château de Sanpécune, en l'annonçant à Emine.

La lettre qu'elle venait de recevoir la surprenait au plus haut point.

Son neveu n'avait pas eu l'heur de plaire...

Or, dans l'esprit de M^{lle} Perrett, nul jeune homme ne pouvait mieux séduire une imagination de jeune fille que le cher et délicieux Bab.

La pauvre M^{lle} Perrett se demandait donc de quelle aberration elle avait pu être victime pour se leurrer ainsi au sujet de ce grand garçon.

— Vieillirais-je à ce point? se disait-elle tout bas.

Cependant la lettre d'Emine était là, catégorique, nette, précise, violente, hautaine et fière :

Mademoiselle et chère Cousine,

Vous avez eu la bonté de m'envoyer un futur mari et je vous retourne votre neveu. J'eusse été ravie de me créer un foyer avec M. de Grantère, s'il avait cadré avec mes aspirations. Malheureusement, je l'ai trouvé trop au-dessous de mon rêve pour supporter l'idée de le voir à mes côtés dans le rôle d'un époux. Je ne sais qui l'a élevé... Sans doute,

n'ayant plus ni père, ni mère, a-t-il manqué de cette ambiance qui rend naturels les gestes de la bonne éducation. Toujours est-il qu'il serait mieux à la table de ses domestiques de ferme qu'à celle de mon père. Je vous dis tout ceci parce que je suis franche et bonne...

Ici, M^{lle} Perrett interrompit cette lecture, déjà recommencée plusieurs fois, pour répéter : bonne ? Elle continua :

... Et je pense qu'aimant votre neveu, vous désirez qu'il soit un homme accompli.

En vous remerciant encore de l'honneur que vous avez voulu me faire, je reste votre dévouée et respectueuse,

EMINE DE SANPÉCUNE.

« On me disait que la jeunesse d'aujourd'hui était complexe, mais elle dépasse tout ce qu'on m'avait insinué. Comment Bab s'y est-il pris pour produire une impression semblable ? Je ne le croyais pas capable de se contrefaire à ce point ! Cependant, il me paraissait que ce mariage n'avait pas l'air de lui déplaire, puisqu'il est allé chez les Sanpécune sans protester. Il eût mieux valu, certes, me signifier carrément que ce projet lui était antipathique. Cette petite semble avoir du caractère. Eh ! eh ! on m'avait dit qu'elle était une fière amazone, et je constate qu'elle l'est aussi d'esprit... Mazette !... elle ressemble à un lion sur la patte duquel on aurait marché. Il se retourne, et pan ! un coup de dent !... Et puis elle arrange ses affaires toute seule, le père reste muet. Il n'a pas su, sans doute, trouver le cœur de sa fille... Je savais que les jeunes citadines se montraient indépendantes, mais les campagnardes ne le sont pas moins ! Pour une volée de bois vert, c'est une bonne volée de bois vert ! »

A ce moment précis, Babylas entra.

Ordinairement, sa tante l'accueillait avec enthousiasme d'un cordial bonjour. Cette fois, il fut tout surpris d'entendre :

— Alors, mon neveu, qu'as-tu dit, qu'as-tu fait chez les Sanpécune?

— Mais, ma tante, rien d'extraordinaire!

— J'en doute... Lis cette lettre...

Babyas prit la feuille mince, contempla d'abord la large écriture ferme et posée, puis lut. A mesure qu'il déchiffrait les lignes, une gaieté se peignait sur son visage, et aux derniers mots il éclata d'un rire joyeux.

— Tu oses rire?

— Ma tante, cette lettre vaut un poème...

— Tu n'es pas honteux?

— Pas du tout... Je ne vais pas me formaliser parce que cette jeune fille ne m'a pas trouvé de son goût. C'est une mésaventure qui peut échoir à chacun...

— Elle n'aurait pas dû t'arriver... Tu sais que ce mariage me plaisait...

— Mais oui, ma bonne tante...

— Comment as-tu pu te montrer assez rustre pour provoquer de tels sentiments d'aversion, une telle fierté blessée?

— Oui, cette lettre est belle, un tantinet insolente, mais la jeune fille est certainement quelqu'un...

— Alors, tu ne t'en es pas aperçu là-bas?... Tu étais donc aveugle, il y a trois jours?

— Sans doute n'ai-je pas su voir...

— Je n'y comprends rien... Tu tombes presque amoureux d'une lettre, et tu ne t'es même pas imaginé que l'auteur pouvait l'écrire... Quel est ce mystère? Raconte-moi tout par le menu... Comment est Emine?

— Elle est intelligente autant que charmante...

— Mais encore, est-elle jolie?

— Naturellement... Toutes les jeunes filles ne sont-elles pas jolies? La mode est tellement habile qu'aujourd'hui les femmes laides n'existent plus; l'une allonge ses yeux trop petits, l'autre avive ses lèvres, une autre...

— Ce n'est pas une dissertation que je te demande, c'est le portrait d'Émine...

— Je vous la dépeins, ma tante... Toutes les femmes sont semblables, maintenant, puisque toutes sont jolies...

— Il y a pourtant des blondes et des brunes... Émine est-elle brune?

— Elle l'est pour un blond...

— Et pour toi?

— J'avoue que ces détails ne me frappent pas... C'est l'ensemble que je distingue, et il m'a paru fort agréable chez M^{lle} de Sanpécune...

— Alors?

— Alors, ma tante, je n'ai pas produit le même effet, puisque mon ensemble a été jugé inacceptable...

— Je ne me l'explique pas...

— Vous allez me rendre fat!

— Il n'y a pas de quoi! Relis cette lettre...

— Avec plaisir!

— Avec plaisir!! Tu n'as plus de sens moral, plus de nerf, aucune fierté? Tu peux recevoir en badinant un camouflet pareil?... Morbleu! aurait dit mon oncle l'amiral, je serais à ta place que je demanderais les raisons d'un refus aussi méprisant...

— Oh! ma tante!... s'exclama Bab en riant.

— Oui, méprisant... Ce sera la tache de ma vie... Être souffletée par une péronnelle! si je m'attendais à cela!... Qu'as-tu fait?... avoue donc!...

— Mais la lettre dit tout...

— Reprenons cette lecture mot par mot, puisque tu ne veux pas t'expliquer... « Je vous retourne votre neveu. » Quel dédain! et comme c'est pé-

remptoire... Tu ne te hérisses pas d'être « retourné » avec cette désinvolture ?

— Mon Dieu, ma tante, cette jeune fille a le mot dur, évidemment, mais sa façon de parler est au moins sans équivoque. Elle a peut-être confondu avec un achat dans un grand magasin... Elle n'a pas l'habitude de renvoyer des fiancés, et elle a employé le terme impropre : je vous retourne votre colis...

— Cela t'amuse ?

— Beaucoup ! Je n'ai jamais lu une lettre aussi divertissante...

— Tu es admirable... Je ne pensais pas que les affronts glissaient si bien sur toi. Continuons. Elle parle de ses aspirations... As-tu pu deviner, toi qui es parfois intelligent, quelles sont ses aspirations ?

— Nullement. Les femmes cachent si bien leur jeu !...

— Il me semble que tu as été joliment inférieur...

— Pas plus que d'habitude...

— N'insistons pas. « Malheureusement, je l'ai trouvé trop au-dessous de mon rêve... » Voilà une phrase qui m'ahurit... Je te le dis sans fard, je croyais que tu pouvais prétendre à être le rêve d'une jeune fille...

— Vous avez été trop présomptueuse, ma tante, et la réalité vous le prouve...

— J'en deviens bien humble, je te l'assure... Il faut croire que mes vieux yeux ne voient plus comme ils le devraient. Dans ma jeunesse, tu aurais été apprécié ; maintenant, les jeunes filles ont changé, c'est certain, et tu es décrié... Je te plains...

— Ne me plaignez pas, ma tante ; vous me comblez !... protesta Bab en riant.

— Ce qui me confond, poursuit M^{lle} Perrett, c'est ton inconscience... Tu ris...

— La vie est courte, bonne tante... Ce serait un crime de la passer à pleurer...

— Cela ne te fait pas sauter le cœur de colère,

de penser qu'une jeune fille puisse avoir une telle opinion de toi ?

— Quand une jolie bouche profère ces choses, comment lui en vouloir !

— Elle a donc une jolie bouche ?

— Sans doute, pour oser de telles franchises ! Une personne se fait remarquer dans de telles conditions...

— Tu as raison... Mais nous n'avons pas terminé notre examen... « Je ne sais qui l'a élevé... » Horreur ! toi qui dois ce nom de Grantère à un de tes ancêtres renommé pour sa courtoisie et la correction de ses moindres gestes... Tous tes aïeux se sont fait une règle de ne jamais déchoir de cette réputation, et une petite fille vient te jeter à la face que tu es un homme sans éducation !

— Eh ! cela prouve que M^{lle} de Sanpécune en a une meilleure encore !

— Tu plaisantes ! elle en manque avec nous !

— Vue sous cet angle, c'est possible ! mais nous savons qu'elle peut et sait en avoir sous sa franchise. Disons mieux : elle grossit à merveille la poutre qui est dans l'œil du voisin, et n'a cure de la petite paille qui danse dans le sien.

— Tu es indulgent !

— N'est-ce pas tout le caractère de l'homme ?

— Bon apôtre !... Mais qu'as-tu donc commis pour être taxé de mal élevé ?... Je suppose que tu ne t'es permis aucune familiarité ?

— Ma tante ! ce serait me faire injure...

— Tu as bien dit cela ! je te retrouve...

— Je suis heureux de mériter encore votre approbation, mais j'avoue ignorer la bévue que j'ai pu commettre... Je suis resté naturel, gracieux et souriant...

— Pauvre petit ange méconnu...

— Peut-être...

— Trêve de sottises... Nous continuons à lire et blâme. Toi qui te vantes d'être resté naturel,

paraît que cela ne te réussit nullement... M^{lle} de Sanpécune a plutôt l'air d'insinuer que tu as été plutôt élevé dans une étable que dans un salon... Quel renom pour notre maison!... Je n'avais pas apprécié à leur valeur tous ces horribles mots. En les distillant ainsi, je suis effondrée de tout ce qu'ils veulent signifier. Cette petite a l'air positivement blessée que je t'aie envoyé vers elle comme un fiancé probable... C'est une énigme...

— Que vous creusez trop, ma tante... Abandonnez cette affaire...

— Non, terminons cette lettre... Alors, l'appréciation de cette demoiselle est que tu es digne tout au plus de la table de tes charretiers! C'est roide...

— Un peu, oui...

— Enfin, tu en conviens...

— C'est parce que je me demande qui cette jeune fille a pu fréquenter pour savoir si bien classer ses invités...

— Jusqu'alors, je pensais que son père ne la produisait pas... Très absorbé par ses collections, il ne reçoit guère et sort encore moins, si ce n'est pour ses pots et ses pierres... Il a délaissé toutes relations, et comme je n'ai pas d'automobile, je l'ai perdu de vue. Quel effet t'a-t-il produit?

— Peuh! je préfère la fille...

— Alors, je me demande ce qu'il peut être devenu! Jadis, il était agréable, quoique concentré. Mais quand il voulait s'en donner la peine, on sentait l'homme de race...

— Ce n'est pas comme moi!... s'exclama Bab, en jetant un éclat de rire.

— Figure-toi que, jusqu'alors, je me figurais que tu en étais pétri...

— Ce que c'est que les illusions, ma pauvre tante!

— Mais nous n'en avons pas fini avec cette lettre... La jeune personne termine en me prévenant qu'elle est bonne, et que je n'ai qu'à refaire

l'éducation de mon neveu si je veux qu'il réussisse...

— Ah! ah! ah!... c'est à mourir de rire!

— Tu comprends bien comme moi, n'est-ce pas, que c'est une leçon qu'elle me donne?

— Parfaitement, ma tante...

— As-tu déjà rencontré un phénomène pareil?

— Jamais...

La tante et le neveu restèrent silencieux. Si M^{lle} Perrett fronçait les sourcils, un sourire joyeux et persistant courait sur les traits de Babylas. On voyait qu'il s'amuse de tout son cœur et que nulle ombre de déconvenue ne l'obscurcissait.

Sa tante ne pensait pas de même. Elle gardait bien par devers soi le projet d'aller s'expliquer avec Emine, mais quand le pourrait-elle?

Demander des explications par lettre, il n'y fallait pas songer, quand on considérait la teneur de la première. Cela ne serait qu'un échange d'épigrammes plus ou moins vinaigrés auquel il ne fallait pas se livrer sous peine de perdre tout renom de politesse.

Après quelques minutes de silence, M^{lle} Perrett déclara :

— Enfin, c'est une affaire enterrée...

— Oui, ma tante...

— J'ai fait ce que j'ai pu près d'Emine...

— Ne perdez pas courage, un autre jeune homme peut lui plaire...

— Je suis un peu guérie de la marier pour le moment. Il faudra qu'elle attende que j'aie oublié cette aventure...

— Oublions, chère tante...

M^{lle} Perrett posa ses regards sur les horizons qui s'étendaient devant ses yeux. Joli jardin à la française, garenne à gauche, étang à droite. Dans le lointain, plaine miroitante et, au delà, collines bleues.

Pendant qu'elle contemplait cette nature toujours pareille et toujours dissemblable, son neveu rêvait.

Il aimait sa tante et ne voulait pas lui causer de

peine. C'est pourquoi il n'avait pas protesté quand elle lui avait parlé d'un mariage avec Emine de Sanpécune. Mais il ne voulait pas qu'on le mariât. Cette idée seule l'indisposait contre celle qu'on lui destinait. Il estimait que le mariage était une affaire essentiellement personnelle. Il désirait rencontrer par hasard celle qui lui agréerait pour en faire la compagne de sa vie. Ce qu'il cherchait avant tout, c'était la surprise joyeuse, l'élan qui vous incite à dire : « Cette jeune fille me plaît », sans qu'on y soit forcé.

Le silence régnait encore sur les pensées de la tante et du neveu quand on annonça M^{me} Draume.

— Bonjour, chère Madame; comme c'est aimable à vous de rendre visite à la recluse que je suis...

— Mes hommages, Madame, murmura M. de Grantère.

— Ah! que je suis heureuse de vous rencontrer, cher Monsieur; je vais vous féliciter tout de suite...

— Et de quoi?... demanda gaîment Bab.

— Mais de votre mariage...

— Et contre qui?

— Avec M^{lle} de Sanpécune!

Le jeune homme eut un haut-le-corps et regarda sa tante sévèrement. Celle-ci tressaillit et s'écria :

— Qui a pu vous raconter cela?

— Mais la fiancée, une si charmante enfant! Ah! vous serez heureux... Jolie, distinguée, instruite, spirituelle...

— Vous la comblez, interrompit M^{lle} Perrett... Mais vous la connaissez si intimement?

— Figurez-vous que son père nous a conviés, il y a quelque temps, nous et quelques voisins proches. Ce pauvre Sanpécune n'avait pas rouvert ses portes depuis son deuil...

— Je sais,... je sais...

— Nous avons donc vu la toute charmante Emine, gracieuse, pleine d'esprit... Ce sera une châtelaine accomplie...

— Eh bien! Madame, cette châtelaine-là ne sera pas pour mon château! prononça brusquement Babylas.

— Comment! quoi!... balbutia la visiteuse.

— C'est ainsi... Nous ne nous accorderions pas du tout, M^{lle} de Sanpécune et moi.

— Est-ce vrai?

— Tout ce qu'il y a de plus vrai! répondirent en chœur la tante et le neveu.

— Ah! laissez-moi vous féliciter alors sincèrement! A quel danger avez-vous échappé, cher Monsieur... J'en étais navrée pour vous...

— Quoi! que savez-vous?... questionna M^{lle} Perrett.

— Mais c'est une pimbêche, une pécore, une effrontée que cette jeune fille!

Babylas regardait M^{me} Draume avec une surprise amusée, tandis que M^{lle} Perrett était effondrée. Elle bégaya :

— Que voulez-vous donc dire?

— Quand nous nous sommes trouvés réunis chez son père, elle a été d'une insolence rare...

Et M^{me} Draume, remplie de rancune, se chargeant en plus de celle de ses voisins, raconta la scène où Émine avait joué le rôle de vedette.

M^{lle} Perrett était écrasée de confusion, tandis que Babriait, fort intéressé. Il pensait à part soi :

« Elle est crâne, elle a montré aux « dames » qu'elle n'aimait pas l'hypocrisie. Quelle nature amusante! »

M^{me} Draume, avec des hochements de tête et des yeux à demi voilés, narrait sans se lasser.

La chère M^{lle} Perrett n'en pouvait plus d'ahurissement. Elle brûlait d'envie de parler de la lettre qu'elle avait reçue, mais, prévoyant qu'elle serait colportée et amplifiée, elle crut prudent de la garder pour soi. Il valait mieux sauvegarder l'amour-propre de son neveu.

— Voilà donc à quel sort vous vous exposez,

cher Monsieur, et je vous félicite d'y avoir échappé. Il ne manque pas de jeunes filles, Dieu merci, qui sauront vous rendre heureux. Il y en a de si charmantes ! Je ne nommerai pas ma nièce, mais il y en a tant d'autres...

Cette ouverture non déguisée jeta un froid.

Mais M^{me} Draume, en mondaine consommée, reprit la balle avec dextérité :

— Nous avons pour principe dans la famille de ne pas nous occuper de mariages, même pas de ceux de nos proches. Chaque union est écrite dans le Ciel, et nous attendons...

— C'est très sage, ... plaça M^{lle} Perrett, mais parfois les parents font des rêves qu'ils aimeraient voir se réaliser...

— Vous auriez voulu que M. de Grantère épousât la jeune Emine ?

— Je l'avoue...

Enfin M^{me} Draume s'en alla, et la tante et le neveu restèrent seuls de nouveau.

— Tu sais, dit M^{lle} Perrett, je comprends de moins en moins le caractère de cette petite. Quelle idée a-t-elle eue de parler de son mariage avant de t'avoir vu !

— Je me doute que M^{lle} de Sanpécune avait quelque vengeance à exercer... Ces bonnes dames si charitables ont dû se moquer d'elle et lui faire entendre qu'elle ne se marierait pas. Alors, elle était ravie d'annoncer le contraire à l'indulgente M^{me} Draume...

— Oui, je saisis la tactique ; mais ce qui me surprend, c'est qu'elle n'ait pas poussé sa vengeance jusqu'au bout et qu'elle t'ait si cavalièrement...

— Retourné à l'envoyeur !... acheva Bab dans un rire gai. Ma tante, vous n'en prenez pas votre parti !

— Mais non...

— N'approfondissons plus ce mystère, et laissons le temps couler...

Babybas de Grantère quitta sa tante. Comme il n'avait pas d'occupations urgentes, ce jour-là, il se souvint qu'un de ses camarades réunissait chaque semaine, chez lui, ses anciens condisciples. Ceux qui avaient le loisir de venir étaient toujours les bienvenus.

Il était docteur à Grand-Pré, et cette transplantation lui coûtait. Babybas se rendait presque régulièrement chez lui. Aujourd'hui, il éprouvait le besoin de se détendre, de rire gaîment et de lancer des paroles au hasard.

Quand il entra, on l'accueillit par des cris de joie. On aimait sa bonne humeur et ses plaisanteries inédites.

Ils étaient là six jeunes gens, tous de bonne santé et d'excellent milieu. Parmi eux se trouvait un jeune homme remarquable par son sérieux et sa parfaite tenue. Il s'appelait Carac, et souvent il tempérait les folies ou s'élevait contre un laisser-aller de mauvais goût. Il semblait quelquefois gênant, mais on ne pouvait se passer de lui, parce qu'on savait que là où il serait, aucune faute grave ne serait consommée. Il avait une influence réelle sur tous, et chacun lui devait de ne pas s'écarter des limites du bon goût.

Evidemment, il y avait parfois des accrocs à cette conduite générale, mais ces jeunes gens n'étaient pas des êtres parfaits.

Babybas s'assit en riant :

— Ma dernière plaisanterie est de taille, mais elle n'offense pas la morale. Il faut que vous sachiez que ma tante veut me marier...

— Naturellement ! nous sommes tous ici des gens que l'on veut marier !

— Oui, continua Babybas, ma tante avait une jeune fille en vue.

— Ce Baby ! on lui élevait une épouse à la brochette !

— Si on m'interrompt, je n'arriverai jamais au bout de mon histoire...

— De ton roman, veux-tu dire !

— De mon roman, si vous voulez !

— Il est amoureux, il est perdu pour nous...

— Attendez ! la jeune fille habite un manoir...

Carac prononça :

— Grantère, tu vas dire des bêtises...

— Qu'il poursuive ! crièrent plusieurs voix.

— Envoyé par ma tante....

— Babylas, tais-toi, conseilla de nouveau Carac.

— Si tu ne veux pas entendre, recule-toi, Carac !

— Je vous dirai la suite tout bas...

— Ne dis pas de nom, surtout ! pria encore Carac, sévère.

— Je ne trahirai pas le nom..., lança Babylas.

Alors Carac se détourna pendant que le jeune homme parlait bas à ses camarades.

Quand il eut terminé, ce fut une explosion de rires incoercibles. Des bravos éclatèrent, pendant que des cris crépitaient.

— Tu es épatant !

— La lettre est merveilleuse !

— Tu as un toupet !

— Elle a été crâne, la jeune fille ! La bonne lettre !

Carac dit :

— Il me semble que la sottise a été plus énorme que de coutume...

— Elle est signée Grantère..., cria une voix.

— Tu as bien fait de me la cacher, car sans nul doute je l'eusse réprouvée, rien qu'à constater l'excitation générale.

Maintenant, Babylas se taisait. Il réfléchissait après coup.

Il possédait un cœur excellent, mais il était de caractère joyeux. Puis, surtout, il ne voulait pas qu'on lui présentât une jeune fille à marier. Il se

prenait à la détester tout de suite, et il eût inventé n'importe quoi pour échapper à cette perspective.

— Je voudrais connaître cette jeune fille ! cria une voix.

— Si Carac ne s'y était pas opposé, on le saurait ! répliqua un autre.

— Heureusement pour vous tous, je me suis interposé à temps, intervint Carac, sans quoi vous auriez ajouté d'autres sottises à celle qui est comise.

Baby las jeta un regard de gratitude sur celui qui parlait. Déjà, il sentait les remords l'envahir. Pourquoi avait-il parlé de ces choses ? Il aimait cependant sa tante... Puis Emine de Sanpécune n'avait-elle pas le droit de vouloir se marier sans que l'on se moquât d'elle ?

Les jeunes gens avaient beau jeu de tourner en ridicule les jeunes filles ! Ne détenaient-elles pas le rôle absurde d'attendre l'élu ?... Souvent, elles se fanaient dans une attente vaine ; leur beauté, leur jeunesse, leurs forces disparaissaient doucement, pendant qu'une bande de jeunes écervelés s'étaient plus ou moins monté la tête contre elles.

Baby las, maintenant, songeait à cela. Il eût été navré que l'on eût évoqué sa sœur, par exemple, s'il en avait eu une, dans une réunion de jeunes gens un peu fous, sans reproche individuellement, mais qui, en nombre, s'excitaient mutuellement.

Au bout d'une heure de conversation où ce sujet de joie fut retourné dans tous les sens afin d'en extraire le plus de variantes possibles, Baby las s'en alla.

Il fut suivi par Carac :

— Alors, mon pauvre Bab, tu as encore perdu une occasion de rester tranquille ?

— J'ai pourtant déjà fait des progrès...

— C'est vrai, tu es moins toqué, tu ne mets plus le branle aux niches... Je ne veux pas savoir de quelle insanité tu t'es rendu coupable envers cette

jeune fille, mais je m'aperçois à ton attitude que tu regrettes ton acte...

Babylas ne répondit pas, et Carac, qui le connaissait bien, prit ce silence pour un acquiescement.

Il dit enfin :

— Tu as raison, je suis honteux de ma conduite...

— C'est un commencement. Mais, d'après ce que j'ai entendu, je crois que cette jeune personne n'est pas timide, et sans nul doute ne sera-t-elle pas froissée du procédé, énigmatique pour moi, que tu as employé...

— Je ne sais pas... Elle est candide, sous cette sorte de hardiesse, et je la crois très franche... Je ne pense pas non plus qu'elle soupçonne la duplicité.

— Sais-tu qu'elle a un caractère exceptionnel?

— J'espère que non...

— A moi, veux-tu me dire qui elle est? Peut-être pourrais-je la rencontrer, et je prendrai ta défense.

— C'est impossible...

— Ton cas est-il si peu défendable? demanda Carac, inquiet.

— Il doit rester mystérieux à ses yeux...

— Diable!... mais enfin je pourrais te blanchir un peu...

— Tu ne la rencontreras pas, elle ne va pas dans le monde...

— Décidément, tu ne veux pas avouer sa personnalité...

Babylas resta silencieux.

Carac dit soudain :

— En serais-tu amoureux?

A cette question, toute la gaieté du jeune homme revint. Il lança un rire joyeux et s'écria :

— Ça, par exemple, c'est une idée à laquelle je ne m'attendais pas... Non, non, je ne suis pas amoureux, sans quoi en aurais-je parlé comme je l'ai fait? Le jour où mon cœur sera pris, mon idole sera enfouie au fond de mon âme, et je n'en par-

lerai pas, de peur que les pensées des autres ne me la ternissent...

Carac lui serra la main. Était-ce pour le féliciter ou pour l'adieu, car, au même moment, ils arrivaient à la gare où Babylas le conduisait...

V

M. de Sanpécune se promettait d'aller voir M^{lle} Perrett pour lui demander une explication, mais il attendait d'avoir déchiffré une inscription qui lui donnait beaucoup de travail.

Emine passait de nouveau des jours mélancoliques. Elle demandait chaque matin s'il y avait une lettre pour elle, mais la réponse était négative.

Son prétendant lui ayant été annoncé par cette voie, elle était persuadée que cela continuerait de même.

Mais nul candidat ne se profilait à l'horizon. Emine en était réduite à la société stricte de *Sapode* et de *Ritène*. Elle ne s'en privait pas, et chaque jour elle montait à cheval, élargissant un peu plus les limites convenues.

Elle revenait de ces courses fourbue, et ne s'occupait d'aucun travail de l'intérieur. Elle se mettait à table avec une faim de loup et se couchait presque tout de suite.

Son père, parfois, lui demandait compte de ses journées, et elle parlait d'une vieille tour qu'elle avait vue ou d'un manoir en ruines.

Alors, il s'exclamait :

— Comment, tu es allée aussi loin que cela ?

— J'avoue que je ne savais pas que je m'éloignais

autant, mais je ne le regrette pas. C'est si amusant, l'inconnu!... Je voudrais bien avoir une automobile.

— N'y compte pas!... Ton mari te donnera peut-être cette autorisation-là, mais non moi... Je ne veux pas que tu te casses la tête... *Ritène* suffit. Je suis suffisamment inquiet avec lui, mais, enfin, il n'est plus très fringant...

— Mon mari, mon mari..., marmotta Emine, il tarde bien à venir! et si je n'ai pas de mari, je n'aurai pas d'automobile?

— Je ne crois pas...

— Pourquoi aurais-je brusquement tout à la fois? Ce serait plus rationnel de procéder par étapes...

— Justement..., tu auras le mari d'abord...

— C'est ennuyeux d'avoir si peu d'indépendance...

— Plains-toi! tu renvoies les prétendants sans m'avertir...

— Ce n'est pas un des plaisirs de l'indépendance. J'eusse préféré l'accueillir et vous faire la surprise de mes fiançailles. J'ai lu que cela se pratiquait ainsi maintenant...

M. de Sanpécune regardait sa fille, toujours étonné de l'entendre raisonner.

— Je vous avoue, père, continua-t-elle après un moment de silence, que je suis surprise de voir tant d'hommes si peu agréables... Que ce soit Eustase, Urbain ou les jardiniers, pas un ne vaut la peine d'être regardé...

— Tu as lu trop de romans...

— Les héros des romans n'ont pas été inventés, mais copiés d'après une réalité... Et les hommes que je connais et que je revêts en imagination d'un bel habit, je les vois encore laids et sans grâce...

— La grâce s'apprend...

— M. de Grantère, qui est censé la tenir d'un ancêtre illustre, l'a joliment perdue! Elle doit être loin...

— Je serais curieux de voir ce jeune homme... Il me souvient que son père était charmant...

— Il l'était trop et n'a rien laissé à son fils...

M. de Sanpécune se tut durant quelques minutes, puis il reprit :

— J'ai reçu ce matin un mot d'un de mes collègues. Il doit venir un de ces jours pour causer avec moi de certaines de mes recherches...

— Quel bonheur !

— Pourquoi, quel bonheur ?

— Mais ce sera du nouveau ! Comment est-il, votre collègue, père ?

— Je n'en sais rien, je ne l'ai jamais vu... Il s'appelle Maurice Rajolin...

— Ce sera une surprise, mais prévenez-moi à l'avance pour que je dise à Rufine de soigner le menu...

— C'est entendu...

Ce fut un aliment pour le désœuvrement d'Emine. Elle attendit l'hôte de son père. Quand la dépêche parvint, deux jours après, elle se précipita dans la cuisine où s'agitait Rufine, et cria :

— Rufine ! demain, mon père recevra un savant, un monsieur à barbe et à lunettes. Il faut fabriquer un déjeuner pour personnes âgées et distraites : des purées, des viandes hachées et un gâteau de semoule...

— Bon, Mademoiselle, on s'y emploiera.

Le lendemain, Emine s'habilla de son mieux avec une robe de sa mère. Elle releva ses cheveux un peu plus haut, comme son père le désirait. Il se souvenait de la coiffure des jeunes filles de son jeune temps. Puis tous deux guettèrent l'invité.

Il arriva, conduisant son auto. Il sauta lestement à terre, et, à son étonnement, Emine vit devant elle, qui la saluait bas, un homme d'une trentaine d'années.

Cependant, elle ne perdit pas son sang-froid et elle accueillit l'hôte de son père avec aisance. Puis,

sa franchise revenue, ainsi que sa liberté de s'exprimer, elle s'écria :

— Comme vous êtes gentil d'être venu nous voir !

M. Rajolin la regarda, l'espace d'un éclair. Il n'était pas habitué, sans doute, à de semblables manifestations.

Emine ne s'aperçut nullement de la surprise qu'elle provoquait. Elle donnait simplement l'envol à sa pensée qui était toute de joie d'avoir une diversion.

Le silence de M. Rajolin ne l'arrêta pas. Elle parlait comme un oiseau chante. Chez elle, c'était son âme qui s'extériorisait.

Elle suivit les deux savants dans la salle où était rangée la collection.

Elle écouta sans les comprendre les explications que les archéologues se donnèrent mutuellement sur leurs découvertes.

Elle contemplait M. Rajolin, comme s'il lui découvrirait un monde insoupçonné. Enfin, elle prononça :

— Jamais je n'aurais cru que l'on pouvait être à la fois jeune et savant...

De nouveau, le jeune homme la regarda de ses yeux observateurs ; mais, encore une fois, il resta muet devant cette phrase.

Emine, habituée à tous les silences, n'en garda nulle rancune à l'invité de son père. Elle souhaitait simplement que l'heure du repas arrivât afin qu'elle pût prendre une part plus active à la conversation.

Elle se formait une opinion. Elle examinait, fort intéressée, le personnage qu'elle avait sous les yeux. Il n'avait rien de commun avec Babylas de Grantère. C'était un homme distingué dont l'intelligence rayonnait. Ses manières étaient respectueuses et graves. Il laissait souvent la parole à M. de Sanpécune et l'écoutait avec un intérêt déférent dont Emine était fière.

Cependant, la jeune fille n'aurait pas su dire pourquoi elle ne l'eût pas aimé comme mari. Elle souhaitait donc de tout son cœur ne pas lui plaire. Et, ayant décidé que jamais elle ne pourrait éprouver de penchant pour un homme grave qui ne s'occuperait que d'inscriptions sur de vieilles ruines, son esprit fut libéré.

Elle retrouva soudain ses façons prime-sautières, et, à table, elle fut étourdissante de drôlerie, voire de coquetterie, mais sans le savoir.

Sa nature enjouée se donnait libre jeu. Mais M. Rajolin n'était pas homme à être ébloui. Si un sourire se dessinait parfois sur ses lèvres, un œil sévère le tempérerait rapidement.

Mais, grisée par ses propres paroles, joyeuse de se dépenser, Émine ne prêtait nulle attention à la désapprobation que semblait ne pas lui cacher ce partenaire récalcitrant.

A un moment, cependant, le jeune savant lui adressa directement la parole pour lui demander :

— Dans cette demeure assez solitairement située, à quoi passez-vous votre temps, Mademoiselle ?

— C'est bien simple, Monsieur... Je me promène sur *Ritène*, avec *Sapode*, tous les jours... Je raccommode un peu... Je m'occupe de mes lapins et de mes poules... Le soir, je suis harassée et je dors comme une masse...

Émine rit de tout son cœur après qu'elle eut énoncé le programme de ses journées.

— Et c'est ainsi tous les jours ?

— A peu près...

— Pas de musique ?

— Je déteste le piano...

— Pas de lectures ?

— Quelquefois, ... des romans...

— Vous ne trouvez jamais le temps long ?

— Abominablement parfois ! mais j'ai la vocation du mariage, et je pense qu'il ne tardera pas...

— Ah ! je vous félicite, Mademoiselle...

— Pourquoi?

— Parce que vos paroles m'incitent à penser que vous devez avoir un fiancé...

— Pas du tout...

— Ah!...

M. Rajolin, un peu interloqué par la réponse et le rire qui la suivit, reprit :

— Vous paraissez si sûre de votre mariage que je m'imaginai que c'était une chose entendue...

— Ma fille est toujours sûre de tout, intervint

M. de Sanpécune.

— Oui, c'est un des côtés de ma nature d'être optimiste...

— C'est charmant, dit le jeune homme. Et vous sortez beaucoup?... En hiver, vous allez dans le monde?

— Jamais...

— Mais comment rencontrerez-vous le mari que vous souhaitez?

— Je suppose qu'il viendra un jour... J'en ai la conviction absolue...

Un silence régna, durant lequel M. Rajolin parut rêveur. Il voulut parler, mais il s'arrêta. Ses yeux errèrent de M. de Sanpécune à sa fille, mais ses lèvres restèrent muettes.

La conversation prit un autre tour.

Puis il se trouva que le châtelain fut appelé au dehors par un de ses fermiers, et Émine resta en face de M. Rajolin.

Le jeune savant eut une hésitation, puis, soudain, il dit :

— Mademoiselle, vous me pardonnerez la liberté dont je vais user vis-à-vis de vous. J'ai horreur de laisser quelqu'un se méprendre sur mes intentions... Je crains que vous ne vous imaginiez que...

— Je ne vois en vous un mari?... acheva Émine en riant.

Le jeune homme inclina la tête.

— N'ayez pas cette crainte, Monsieur, car vous

seriez devenu amoureux de moi que j'en eusse été désolée...

— Et pourquoi cela? demanda M. Rajolin, un peu piqué.

— Parce que vous me semblez trop grave, trop sévère... Il me faut de la jeunesse, de la vie! J'ai trop vécu en face de personnes et de choses silencieuses pour ne pas désirer de l'animation...

— Avez-vous compris le sens de la vie? demanda soudainement M. Rajolin.

— Le sens de la vie?

— Oui; savez-vous qu'une créature, quelle qu'elle soit, doit avoir son utilité?

Emine ouvrait de larges yeux pleins d'étonnement.

— Or, les humains ont cette tâche développée par le raisonnement. Depuis que je vous ai entendu parler, j'ai cherché quelle était votre raison d'être... Vous passez vos journées, de par votre propre aveu, dans des occupations stériles. Vous ne songez nullement qu'il y a peut-être autour de vous des êtres qui souffrent et qui ont besoin de réconfort... Vous ne cultivez pas davantage votre esprit par un art absorbant... Vous vivez donc comme un jeune animal libre, indépendant, fier de sa jeunesse et de l'élasticité de ses muscles.

Emine de Sanpécune était interdite. C'était la première fois qu'on lui parlait sur ce ton. Elle n'avait jamais pensé à des choses aussi profondes, et elle s'écria :

— Mais vous êtes méchant!

— Méchant? riposta M. Rajolin avec un sourire, je ne le crois pas... Je voulais simplement savoir quelle était l'œuvre de vos jours... Croyez-vous que j'eusse voulu épouser une jeune fille dans votre genre?

C'était la riposte à la franchise d'Emine. Elle s'écria d'un ton impétueux :

— Vous êtes sincère? Je ne peux pas plaire à un jeune homme?

Elle avait des larmes dans les yeux.

— Je n'ai pas dit cela, reprit le savant; mais il me semble que, pour mériter la vie, il faut s'efforcer de faire valoir les dons que l'on possède...

— Je n'ai aucun don, lança Emine; que faudrait-il que je fasse?

M. Rajolin ne put s'empêcher de rire :

— Votre modestie est touchante. Vous possédez certainement des qualités que vous ne soupçonnez pas, parce que vous ne les avez pas cultivées...

— Comment pourrai-je m'en apercevoir?

— Il faut chercher... Aimerez-vous soigner les malades?

— Oh! non...

— Pourriez-vous au moins leur porter quelques consolations?

— Je n'aime pas beaucoup les malades... Ils ont des visages tristes...

— Ils souffrent... Vous n'avez donc jamais souffert physiquement?

Emine plongea dans ses souvenirs et avoua, comme honteuse :

— Jamais, ou, du moins, je ne m'en souviens pas...

C'était la vérité. Emine était douée d'une santé merveilleuse. La question que lui posait M. Rajolin l'étonnait. Il lui sembla tout à coup qu'elle était une personne extraordinaire, hors de l'ordre naturel. Son père avait été malade, ainsi qu'Eustase et Rufine; mais elle, non.

La voix de M. Rajolin lui arriva comme en un rêve.

— Je vous fais mes compliments, Mademoiselle... C'est rare de rencontrer un mortel n'ayant pas été affligé de quelque accroc dans sa santé...

— C'est peut-être ennuyeux?

— Non, non, rassurez-vous, riposta vivement le

jeune homme; ce n'est pas une tare, au contraire...

Il s'égayait de cette nature fruste à laquelle il n'avait manqué qu'une direction éclairée pour devenir une âme d'élite. Il la devinait sincère, franche, prime-sautière. Elle ignorait ce qu'il fallait taire ou non. Elle suivait l'inspiration de sa pensée et n'en celait rien.

Il poursuivit, afin de jeter le germe d'un bon grain nouveau dans ce cœur :

— Les malades sont à plaindre et à consoler... Vous ne cherchez ni à faire le bien, ni à vous rendre utile à vos semblables...

— A faire le bien..., répéta Emine; que voulez-vous dire?

— Vous avez donc vécu comme une petite négrillonne?

Cette idée amusa extrêmement la jeune fille, tandis que M. Rajolin continuait :

— Vous étiez donc un démon?

— Mais non; seulement, au milieu d'une leçon, j'éprouvais le désir irrésistible d'aller galoper avec mon chien... Rien ne pouvait m'arrêter...

— Rien?... quelle indisciplinée!... Mais si une chère petite maman vous en avait priée?

— Oh! alors, peut-être..., murmura Emine, subitement rêveuse.

— Alors, quand vous aurez des idées extraordinaires, reportez votre pensée vers votre petite maman...

— Il ne me semble jamais que je fasse quelque chose d'extraordinaire...

— Tant mieux!... Puis efforcez-vous de songer aux pauvres. Sauriez-vous aider un malade à faire sa cuisine, son ménage?

— Il me semble... Je vois Rufine dans ce genre d'occupations...

— Vous voyez qu'il est facile de se découvrir des qualités...

— Heureusement que vous ne m'avez pas plu!...

s'écria soudain Emine, sans quoi vous m'auriez rendue bien malheureuse, si nous nous étions mariés, et...

— Chut !... ce sont là des choses qu'on ne dit pas ; mais êtes-vous sûre que c'eût été votre malheur ?

— Absolument ! J'aime la gaité et non la morale...

M. Rajolin rit légèrement.

— Je suis ravi de ce que vous me certifiez... Je vous avouerai donc que j'ai une fiancée qui me paraît charmante... Nous nous aimons beaucoup, et notre union est proche... Elle est douée de multiples qualités, et, quand nous serons mariés, je me ferai un plaisir, si vous y consentez, de vous la présenter.

— Oh ! quel bonheur ! s'écria Emine avec spontanéité... Voir quelqu'un de jeune, de vivant, de gai !... Oh ! Monsieur, hâtez-vous d'entrer en ménage. J'aurai tant de plaisir à séjourner chez vous... Votre femme m'apprendra à tenir une maison...

— C'est entendu...

M. de Sanpécune rentra sur ces entrefaites, et Emine, toujours expansive, lui cria dès qu'il fut sur le seuil :

— Père, vous me permettrez d'aller chez M^{me} Rajolin ?

— J'ignorais que vous fussiez marié, Monsieur...

— Il ne l'est pas encore... Il va l'être... Dans combien de temps vous marierez-vous, Monsieur ?

— Dans deux mois...

— Deux mois ! gémit Emine, mais c'est une éternité !

Les deux hommes riaient, tandis que la jeune fille disait :

— Tâchez d'avancer un peu cette heure-là...

— Nous ferons notre possible, promet M. Rajolin en riant.

Les archéologues reprirent leurs dissertations savantes, tandis qu'Emine allait trouver Rufine pour lui dire d'un ton de reproche :

— Rufine, il paraît que tu m'as mal élevée!

— Qu'est-ce que Mademoiselle me raconte là!

— Tu n'as pas cultivé mon esprit...

— Mais vos institutrices sont venues ici pour cela...

— C'est vrai, je n'y pensais plus...

— Elles ont voulu faire de vous une dame de salon, mais vous aimiez jouer avec *Sapode*, et elles se sont assez plaintes de vos façons...

— C'est passé, tout cela!... Ce qu'elles voulaient m'enseigner, je l'ai appris seule; mais, toi, tu aurais dû m'engager à cuisiner, à être...

— Cuisiner n'est pas votre affaire!

— A être charitable...

— Mais tous les pauvres qui viennent ici reçoivent une aumône de vous...

— Mais je ne les ai pas réconfortés...

— Qui vous a mis ces idées-là dans la tête!

— Je ne les ai pas soignés...

— Il ne manquerait plus que cela!

— Le savant qui est avec père m'a reproché mon insouciance...

— Il a osé!

— Puisque tout cela est vrai... Il est comme moi, ce Monsieur; il dit ce qu'il pense...

— Ce serait peut-être un mari pour vous?

— Non, Rufine, non... Il ne me trouve pas assez de qualités...

— Seigneur Dieu! Après le bon déjeuner que j'ai si bien réussi, il a eu l'aplomb de ne pas vouloir vous épouser!

— Ne te fâche pas... Il a une fiancée qu'il aime beaucoup... Il ne pouvait pas la laisser en plant et me donner la place... Cela n'aurait pas été chic... Mais tranquillise-toi, notre amour-propre est sauf... Avant qu'il me parle de cette jeune fille, je lui avais insinué qu'il ne me plairait pas du tout comme mari...

— A la bonne heure!

— Je remarque, ma petite Rufine, que tu ne m'élèves pas dans l'humilité. Tu veux toujours des triomphes pour moi...

— C'est que vous êtes un ange du Bon Dieu...

— Heuh! heuh! tu t'abuses, Rufine, tu m'aimes trop... Il faut que je fasse des progrès, et, dès demain, je commencerai à visiter les pauvres... Tu connais bien une vieille femme qui a besoin qu'on lui parle amicalement?

— Dame oui!... C'est en haut de Vandy qu'habite Damienne;... elle est dans la misère...

— J'irai,... ces quelques kilomètres ne sont pas pour m'effrayer... C'est bizarre que je ne sois jamais entrée chez des pauvres... Je n'y pensais pas du tout...

— Mais vous venez à peine de venir au monde!... Ce sont les dames qui vont visiter les malades...

— La fiancée de M. Rajolin n'est pas une dame, et il paraît qu'elle ne passe pas de semaine sans s'occuper du ménage de vieilles gens...

Rufine se tut.

Émine la laissa pour assister au départ de M. Rajolin. Elle le chargea de choses aimables pour sa future femme, en attendant qu'elle la connût.

Quand il eut disparu, la jeune fille demeura rêveuse. Un autre monde venait de s'ouvrir devant elle, et un désir d'y pénétrer s'empara d'elle.

Elle effleura le clavier du piano, et elle se souvint que sa mère jouait souvent. Des mélodies lui revinrent en mémoire, bien qu'elle eût été toute petite à ce moment-là.

Machinalement elle fredonna, puis murmura :

— Il me semble que j'aurais de la voix... Quand je séjournrai chez M^{me} Rajolin, je lui demanderai des leçons de chant... Elle doit savoir en donner, puisqu'elle reconforte les humains et possède tant de vertus à son actif...

Sur ce projet, *Sapode* fut sifflée avec maëstria,

et Emine sauta sur le cheval *Ritène* qu'elle avait fait seller.

Le lendemain, sa première pensée, en s'éveillant, fut qu'elle devait aller voir des pauvres pour les encourager à la vie.

Elle résolut de s'y rendre en charrette anglaise, afin de porter quelques victuailles.

— Tu comprends, Rufine, il faut que j'aie les mains pleines... Tu vas me donner un pain coupé en deux, un lapin, un poulet et des œufs... Si les gens chez qui je vais n'ont pas mangé de ces choses depuis longtemps, cela les réglera...

— Eh! mais, c'est que je ne lâcherai pas mes provisions ainsi! Que restera-t-il pour nous?

— Tu feras de nouvelles couvées...

— Et en attendant qu'elles grossissent?

— Nous nous contenterons de pommes de terre...

— Vous êtes la maîtresse, Mademoiselle, mais ne portez pas tant de choses pour la première fois. Il faut vous enquérir d'abord des besoins de vos malades... Et puis ils ont tous des lapins, dans les villages...

— Bon, je t'écouterai, tu dois avoir raison... Je vais commencer par Damienne...

Dans sa charrette anglaise, Emine eut vite fait de franchir la faible distance qui la séparait de l'habitation de sa future protégée.

Elle entra dans la mesure de la mère Damienne et vit une femme sans âge, mais qui paraissait la personnification de la misère, de la vieillesse et de la maladie.

La maîtresse de céans, les cheveux en mèches, le nez rouge, la bouche sans dents et l'œil sournois, regardait la visiteuse.

Emine recula. Son existence, passée dans une réclusion relative, ne l'avait pas accoutumée à la diversité des mortels. Elle ne croyait pas qu'une femme pût ressembler à l'être qu'elle voyait devant elle.

Cependant, elle vainquit sa répugnance et demanda :

— Vous êtes la mère Damienne?

— Oui...

— Vous êtes pauvre?

— Cela ne se voit pas?... J'habite un châtaiu, peut-être?

— Vous êtes malade?... interrompit Emine.

— En ce moment, je n'peux pas me plaindre; mais, des fois, j'ai mes douleurs...

La jeune fille promena ses regards autour de la pièce. Le grabat et le fourneau se côtoyaient. Un vieil établi tenait lieu de table. Des légumes à moitié moisissés jonchaient un coin. Un cochon d'Inde, dans une cage d'oiseau, broutait une carotte. A même le sol, des pommes de terre voisinaient avec des poires et des topinambours.

— De quoi avez-vous besoin? demanda Emine, perplexe.

— De tout...

— C'est trop...

— Alors ce n'était pas la peine de me faire la question...

— Pourquoi êtes-vous si sale? murmura la visiteuse qui aimait la netteté.

— Ben, ma petite, si ça vous dérange, vous n'avez qu'à nettoyer.

— Dites donc, parlez-moi poliment... Je suis venue pour vous réconforter, faire votre ménage et voir si vous vouliez manger un lapin...

La mère Damienne était ébaubie de l'aide qui lui arrivait subitement. Elle contempla la belle jeune fille et dit moins rudement :

— Seriez-vous la demoiselle du châtaiu?

— Oui, je suis M^{lle} de Sanpécune...

— Ah! bon, c'est différent... On pourra « causer ». J'veux ben un lapin...

— C'est facile, mais je vous l'apporterai quand

vous serez plus propre... Je vais vous donner un coup de main pour décrasser tout cela...

— Ce n'est pas la peine... Tout sera à recommencer dans huit jours...

— Eh bien! quand vous avez mangé un jour, vous ne recommencez pas le lendemain?

Cette logique dompta la pauvre.

Emine reprit :

— Tout le monde peut être propre, même les pauvres... Si je ne me lavais pas la figure, j'aurais dessus de la crasse qui me riderait... Quel âge avez-vous?

— Je vais sur mes soixante-cinq...

— Vous paraissez cent ans...

— Vous n'êtes pas flatteuse...

— Ce n'est pas mon fort; je dis ce que je pense... A quoi servent ces vieilles boîtes, ces bouts de savon, ces morceaux de bois dans tous les coins? Rassemblez le bois pour votre feu, jetez la ferraille, et, les bouts de savon, rassemblez-les dans un chiffon pour vous laver les mains avec... Rufine procède ainsi... Remuez davantage, vos douleurs s'en iront...

— Vous avez aisé de dire! Chaque fois que je remue, c'est comme si on me sciait l'os...

— C'est parce que vous n'avez plus l'habitude de travailler... Quand votre maison sera rangée, vous irez mieux...

— Je ne vois pas pourquoi vous venez ennuyer le pauvre monde... J'étais tranquille, je ne vous demandais rien, et peut-être que tout ce bouleversement va m'être nuisible...

— Puisque je suis venue pour vous soutenir...

— Ah! misère! vous avez bousculé toutes mes affaires...

— Vos saletés et vos guenilles! cria Emine, scandalisée.

— Ne vous moquez pas des pauvres malheureux...

— Je vous dis que vous êtes une paresseuse...

- Vous seriez-t-y effr. ntée?
- Je suis juste et charitable... Je vous veux du bien et désire que votre maison soit propre...
- Et si je l'aime comme ça, ma maison?
- Eh bien ! vous n'aurez pas votre lapin...
- Gardez-le !... Il est peut-être malade et vous ne voulez pas le manger, pour sûr !
- Vous êtes folle !
- Et vous !... C'est-y des manières que de s'introduire chez les gens pour leur bouleverser leurs arrangements ! J'en suis toute secouée... Un docteur qu'est venu m'a dit que ma chambre était comme un dictionnaire ;... c'est rangé, un dictionnaire !...
- Vous n'avez pas compris, riposta Emine. Il a voulu vous faire entendre que votre pièce contenait de tout...

— C'est à savoir qui a mal compris de nous deux ; moi, dans mon temps, je passais pour futée...

La mère Damienne se rassit sur son mauvais fauteuil de paille et n'en bougea plus. Voyant cette attitude nettement hostile, Emine dit :

— Je m'aperçois que vous tenez à rester dans ce désordre écœurant. Je vais m'en aller... Peut-être une autre fois serez-vous plus contente de me recevoir... Au revoir, mère Damienne...

— Au revoir, Mam'zelle...

Emine remonta dans sa charrette, mais ses pensées n'étaient pas empreintes d'indulgence. Elle estimait que visiter les pauvres était assez épineux. Elle trouvait qu'il fallait leur dire ce qu'on pensait pour les corriger de leur négligence, et elle était révoltée d'être si mal reçue. Pourtant elle était convaincue qu'elle s'y prenait à merveille.

VI

— Alors, Mademoiselle est rentrée de sa tournée ?
 — Et avec quel plaisir ! Je ne suis allée que chez la mère Damienne, et cela m'a suffi !...

Rouge, indignée, Emine narra à Rufine l'entretien qu'elle avait eu. Elle termina en disant que cette pauvre femme n'avait besoin d'aucun secours, qu'elle était ancrée dans sa crasse et qu'on la dérangeait beaucoup en voulant l'en tirer.

Rufine rit beaucoup en écoutant ce récit que la jeune fille amplifiait quelque peu.

— M. Rajolin a eu une idée malheureuse en désirant me rendre meilleure. Maintenant, je connais un côté de l'humanité que j'ignorais, et ma pensée en est tout obscurcie... Certainement, cette Damienne me donnera des cauchemars. Avant cette visite, je voyais tout en beau, tout en rose ; maintenant je sais qu'il y a des femmes et peut-être même des hommes qui sont écœurants à regarder.

— C'est la misère, Mademoiselle...

— Je ne me doutais pas que la misère avait cet aspect-là ! Je croyais seulement que quand on était pauvre on ne mangeait ni pain frais, ni viande...

— Eh ! souvent la misère fait naître la maladie, et alors la saleté survient... Tout est perdu quand on en est là... Les gens deviennent mauvais, amers, jaloux, envieux...

— Mais tu me récites le passage des péchés capitaux !

— Il y a de ça !

— Sais-tu, Rufine, que s'il y avait des personnes

pour visiter les pauvres avant qu'ils soient malades, ces laideurs n'existeraient peut-être pas?

— Mais il y en a dans les villes, Mademoiselle, à ce que j'ai entendu dire, et, dans les villages, ce sont les dames de château qui s'en occupent...

— Tu es en faute!... Jamais tu ne m'avais parlé de ces choses-là!... Papa dans ses pots, et maman disparue, je n'ai rien appris! s'écria Emine, désespérée... Pourquoi ne m'as-tu pas prévenue plus tôt?

— J'attendais que vous avanciez en âge... Ce n'est pas l'affaire d'une petite fille d'aller voir des choses tristes...

— Oui, mais pendant ce temps la mère Damienne a croupi dans la saleté, voilà le résultat! sans compter que je suis ignorante comme une carpe sur ces sujets-là... Je suis furieuse! Il a fallu que M. Rajolin vienne ici pour que j'apprenne en une demi-heure une masse de choses que je devrais savoir depuis longtemps...

— Que Mademoiselle ne se fasse pas de mauvais sang,... cela abîme le teint...

— Tu as raison,... mais tu aurais dû me guider pour la charité aussi bien que pour le teint...

— Puisque je vous répète que vous étiez trop petite!

— Oh! que tout cela m'ennuie et m'attriste!... Je veux vivre comme par le passé et oublier tout ce que m'a dit ce M. Rajolin...

— Que Mademoiselle est sage!

Pendant quelques jours, Emine essaya d'oublier ces moments fâcheux. Si les leçons du jeune savant lui revenaient en mémoire, elle les éloignait le plus rapidement possible de son souvenir.

Elle entreprit de bonnes courses avec *Ritène* et *Sapode*. Elle se grisa d'air, trouvant à la vie un charme nouveau. Comme un animal en liberté, elle jouissait de toute la nature, découvrant un plaisir

sans pareil à se sentir robuste et souple. Dans la forêt magnifique, elle sautait par-dessus les troncs d'arbres, elle courbait son corps sous les branches. Elle se jouait de la mousse glissante et des ronces accrocheuses. Elle allait dans la brise légère, les cheveux serrés dans deux nattes qui frappaient son dos à chaque bond de son cheval.

Ce fut une ivresse de quelques jours; puis, soudain, un après-midi, elle s'aperçut encore une fois que cette paresse était monotone.

La réflexion s'établit dans son esprit, alors que sa monture allait au pas. Son entretien avec M. Rajolin lui revint. Mot par mot, elle le revêcut, et elle fut persuadée qu'il avait raison.

A quoi servait la vie? Certainement, elle attendait le mariage; mais, mariée, continuerait-elle cette habitude de désœuvrement?

Elle était frappée par la justesse du raisonnement du jeune savant. Quelles qualités apporterait-elle à son mari, et quels ornements de l'esprit pourrait-elle faire valoir?

Elle était peu réfléchie et brusque. Chacun pliait sous sa volonté, et elle ne s'occupait nullement des autres, pas plus de leur bien-être que de leurs pensées.

Son père... S'occupait-elle de son père? Emine se sentit pâlir. Jamais elle ne lui avait demandé si elle pouvait lui être utile en quoi que ce fût...

Il est vrai que le savant ne semblait pas s'intéresser à ses faits et gestes. Son esprit, toujours absorbé, en faisait un être à part, loin des contingences. Mais, justement pour cela, sa fille n'aurait-elle pas dû l'entourer de plus de soins, d'affectueuses prévenances? Peut-être eût-il été moins concentré si elle s'était montrée plus douce et plus attentive.

Un remords naissait en Emine.

Elle n'était pas loin de trouver aussi que sa conduite avait été nettement répréhensible vis-à-vis

des châtelaines ses voisines. Il eût fallu de la patience et de la douceur en écoutant leurs conseils.

« Cependant, se disait-elle, leur bienveillance était plutôt douteuse, et c'était mon devoir de les avertir que je savais me défendre. Une bêtise que j'ai commise, pourtant, était d'annoncer mon mariage à M^{me} Draume. Je me suis un peu pressée, j'en conviens, mais j'étais si contente de me venger!... Je suis certaine qu'elle est allée le raconter à tout le monde... Alors, on va me croire mariée, et aucun prétendant ne se mettra plus sur les rangs. Oui, j'ai été maladroite... »

Emine était assez déconcertée par cette découverte. Son bel optimisme se heurtait à des réalités imprévues, et elle finit par s'apercevoir que réfléchir était une tâche décevante.

Elle s'avisa qu'un conseiller lui serait de bonne ressource. Quand elle serait mariée, ce serait différent. Son mari pourrait lui donner quelques avis, bien qu'elle fût décidée à gouverner. Mais il y avait des choses dont elle ne prendrait pas la responsabilité : les achats de charbon, de vin, les assurances, les coupes de bois... En ce qui concernait les voitures et les chevaux, les fusils et les instruments aratoires, Emine n'avait besoin de personne.

Mais, en attendant cette entrée en ménage et ce partage de la besogne entre époux, la jeune fille eût aimé quelques directives sur la conduite présente à tenir.

Soudain, elle s'écria tout haut dans le chemin :

— Il n'y a plus à tergiverser ! Il faut que j'aille voir ce bon M. le curé... Il n'y a que lui qui pourra m'éclairer. Je n'ai nullement envie de patienter jusqu'à dimanche. Il n'est que seize heures, et quelques kilomètres ne sont pas pour effrayer *Ritène*. C'est peut-être un peu loin, et en dehors de l'autorisation de père, mais le but est si louable que je puis déroger à mes habitudes d'obéissance.

Emine avait la décision prompte. Le bon *Ritène*

dut tourner dans une autre direction, et il prit le trot.

La jeune fille était allée à la cure une ou deux fois avec son père, quelques années auparavant. Comme l'excellent prêtre venait chaque dimanche à Sanpécune pour la messe, le savant ne lui rendait pas souvent visite. Il le dédommageait largement de son dérangement et souhaitait qu'il habitât plus près, mais les paroisses à desservir ne le comportaient pas.

Émine arriva devant le presbytère. Elle sonna à la porte du haut de sa selle, et une servante vint lui ouvrir. A vrai dire, cette brave personne ne s'attendait pas à une visite aussi cavalière, et elle eut un recul de surprise. Mais la jeune fille n'en parut pas affectée.

Elle s'enquit de son ton un peu bref :

— M. le curé est-il chez lui?

— Je... je crois que oui...

— Comment! vous ne savez pas s'il est vraiment là?... Allez vite vous en assurer, sans quoi j'irai me reposer à l'auberge que j'ai vue en passant...

L'effarement de la servante était à son comble, de s'entendre commander ainsi, d'abord, et de savoir qu'une dame pouvait préférer une telle énormité. Peut-on être correcte lorsqu'on monte à califourchon et que l'on évoque le cabaret pour se reposer?

M. de Sanpécune avait trouvé que ce mode de monter était moins dangereux. La grande jupe pouvait gêner et l'assiette était moins sûre.

— Voyez donc si M. le curé est là...

La réponse vint en la personne du prêtre. Il ne reconnut pas tout de suite Émine, mais, après quelques secondes, il s'écria :

— C'est vous, ma chère enfant?... Qu'est-il arrivé?

— Rien de grave... Je viens vous saluer en passant, Monsieur le curé...

— Quelle bonne surprise !...

Avec dextérité, la jeune fille était descendue de son cheval, et, la bride à la main, sur le seuil, elle demandait au prêtre de ses nouvelles. Puis elle s'inquiéta :

— Où vais-je loger *Ritène*?

— Il y a une belle place pour lui... Valérie, conduisez le cheval de Mademoiselle à l'écurie...

Valérie devenait tout sourires. Une jeune fille que connaissait si bien M. le curé devait être une personne de qualité, d'autant plus que le cheval était beau. Elle prit la bride et s'en alla.

Emine suivit M. le curé.

N'étant pas une personne à circonlocutions, dès qu'elle fut en face du prêtre, dans le petit salon frais et clair, elle parla :

— Monsieur le curé, vous me voyez très ennuyée. Je me suis aperçue que je menais des jours inutiles. Je désire me marier, mais, en attendant, il faudrait que je puisse me garnir l'esprit de quelques prouesses. Je ne puis arriver chez mon mari sans preuves de mon savoir-faire...

— C'est une excellente idée, mon enfant, et je ne puis que vous en féliciter...

— J'ai des remords affreux de n'avoir pas mieux secondé mon père; puis je n'ai, à part hier, jamais visité de pauvres...

— Ah! vous avez commencé hier?

— Oui, je suis allée porter du réconfort à une horrible vieille qui m'a bien mal reçue... Elle a été fort insolente, et je n'y retournerai plus...

— Quel est son nom?

— La mère Damienne...

— De coutume, elle n'a pas l'accueil désagréable..

— Il faut croire qu'elle s'était mal réveillée.. Mais je dois vous avouer que je lui ai fait remarquer que sa mesure était répugnante de saleté...

— Oh! alors, si vous avez commencé les hostili-

tés, rien d'étonnant à ce que la réception de la mère Damien ait été quelque peu orageuse...

— Moi, Monsieur le curé, je ne peux guère dissimuler...

— C'est d'une bonne nature, mon enfant... Ainsi vous aimeriez secourir les pauvres et les soigner au besoin?

— Je n'y tiens pas essentiellement; je veux seulement pouvoir dire à mon mari : « j'ai fait telle chose », afin qu'il sache ce dont je suis capable... Il paraît que c'est offenser gravement Dieu que de ne pas utiliser l'intelligence qu'Il vous a donnée...

— Ce sont là d'excellents principes, et celui qui vous les a rappelés doit posséder une belle âme...

— Je l'ignore...

— Vous le connaissez, cependant...

— Je l'ai vu une fois...

— Et c'est sur cette unique entrevue que vous avez résolu de vous améliorer?

— Mais oui, parce que j'ai senti que ses paroles étaient raisonnables...

— Dites-moi, ma petite enfant, si toutefois je ne suis pas indiscret : serait-ce pour vous un futur mari?

Émine partit d'un rire clair et riposta :

— Nullement, Monsieur le curé; il a une fiancée. Puis il ne m'aurait pas plu, quoique je le reconnaisse assez agréable. Il nous présentera sa femme, et je séjournerai chez eux aussitôt qu'ils seront rentrés de leur voyage de noces...

La jeune fille s'arrêta court et rougit :

— Oh ! pardon, Monsieur le curé...

— De quoi?

— Je vous parle d'un voyage de noces, et ce n'est pas convenable...

— Comment ! ce n'est pas convenable?... Quelle est votre pensée, ma petite enfant?

— Vous ne devez pas savoir ce qu'est une lune de miel...

— Et vous, le savez-vous ?

— Naturellement, puisque je veux me marier...

— Alors, renseignez-moi...

— Oh ! Monsieur le curé ! s'exclama Emine, scandalisée.

— Ce que sait une franche petite fille comme vous, un vieux prêtre comme moi peut le connaître...

Cette réponse apaisa quelque peu les appréhensions d'Emine, mais cependant elle riposta sur un ton réticent :

— Mais c'est de l'amour, et un prêtre, qui ne doit pas se marier, ignore tout de l'amour...

— Et vous, ma chère enfant ?

— Moi, je sais qu'on s'embrasse et qu'on se répète qu'on s'aime ! lança Emine, rouge comme une framboise et fière de sa science.

Le bon prêtre rit de tout son cœur, à la profonde indignation d'Emine.

Quand il eut repris haleine, il dit :

— Figurez-vous que je me doutais qu'il devait en être un peu ainsi, mais le mariage est encore autre chose : c'est l'union de deux cœurs pour le chemin rude de la vie ;... c'est un réconfort mutuel et une école de patience ; c'est l'indulgence réciproque, surtout, et l'asservissement de la volonté...

— Monsieur le curé, vous n'y êtes pas du tout : le mariage, c'est l'indépendance, et la preuve c'est que mon père pense que j'aurai une automobile dès que je serai mariée, et je vous promets que j'en ferai des randonnées ! Et je crois bien que je devrais commencer à prendre des leçons pour conduire, ce sera prudent...

— Mais, mon enfant, vous êtes dans l'erreur la plus désastreuse... Dès que vous serez en ménage, les devoirs viendront... Il faudra que vous preniez conseil de votre mari et que vous y soyez soumise...

La jeune fille rit gracieusement, et, avec un peu de condescendance :

— Mon Dieu ! Monsieur le curé, je ne voudrais pas être impolie vis-à-vis de vous, mais je constate que vous n'êtes pas du tout au courant de la pratique de la vie... Je suis sans cesse aux côtés d'un ménage bien uni, la bonne Rufine et son mari Eustase, et il suffit qu'Eustase demande une chose pour que Rufine fasse le contraire...

Ce fut au tour du cher abbé de rire encore.

Emine poursuivit, forte de sa conviction :

— Vous voyez donc, Monsieur le curé, que le mariage est une organisation à l'encontre de ce que l'on se figure communément. Je suis donc décidée à user de la liberté qu'il me confèrera... Mon mari surveillera nos propriétés, et pendant ce temps j'excursionnerai... Voici dix-huit ans que je suis enfermée, et ce n'est pas quand je serai âgée comme Rufine ou Valérie que je pourrai me promener !

— Et votre mari, que pensera-t-il de ces manières ?

— Il n'aura pas à se plaindre. Je serai fort exacte pour les repas, et avant de partir je commanderai ce qu'il faut à la cuisinière...

— Eh bien ! ma chère enfant, vous êtes venue chez moi avec des remords, et vous vous en préparez d'autres beaucoup plus cuisants... Un jour, vous vous apercevrez que votre mari est de mauvaise humeur, ... et...

— Mon mari ne sera jamais de mauvaise humeur !... interrompit vivement Emine.

— Et par quel miracle ?

— Parce que je le choisirai d'un caractère semblable au mien ! répliqua Emine en toute candeur.

Le prêtre considérait sa jeune pénitente avec un peu de commisération. Jamais il ne lui avait autant parlé, et il lui découvrait une ingénuité plus profonde qu'il ne le croyait. Il l'avait souvent confessée et n'ignorait rien de la loyauté de son âme,

mais il restait interdit devant cette naïveté imprévue.

Il la voyait pleine de confiance, sans aucune arrière-pensée.

— Ainsi vous êtes persuadée, poursuivit le prêtre plus doucement encore, que votre mari vous permettra tout ce que vous voudrez et que vous vous créerez une existence personnelle en dehors de toute considération le touchant?

— Mais il m'aimera et fera tout ce qui me plaira; je ne veux pas être en tutelle...

— C'est une belle confiance que vous placez en lui, mais je crains que vous n'éprouviez quelques déceptions à ce sujet...

♦ — Monsieur le curé, je suis de plus en plus convaincue, répliqua Emine doctoralement, que vous ne savez nullement ce qu'est le mariage... Valérie n'est pas mariée, et comment auriez-vous pu vous documenter?

Le bon prêtre se tut; puis, après un moment de silence pendant lequel Emine crut que son argument avait porté, le saint homme reprit :

— Auriez-vous un fiancé en perspective?

— Nullement; j'attends le destin...

M. le curé pensa que c'était fort heureux. Dans cette attente, la sagesse et la réflexion pouvaient venir à la jeune fille, et elle serait moins surprise des sacrifices qu'elle aurait à consentir au sujet de sa liberté.

— Mais, pour patienter jusqu'à ce moment, j'aimerais me rendre utile...

— Eh bien! voudriez-vous aider Valérie à orner mon église? Il y a les vases de fleurs à remplacer tous les samedis, et souvent il se trouve quelques points à coudre aux nappes d'autel...

— Je le veux bien, Monsieur le curé, bien que je ne sois guère habile à manier l'aiguille...

— Ce sera une occasion d'apprendre...

— C'est juste...



— Ensuite, nous aviserons à ce qui pourrait augmenter votre bagage... Si je découvre une pauvre pas trop difficile à manier, je vous la conserverai, termina le prêtre en souriant.

— C'est entendu, répondit Èmine joyeusement.

— A samedi !

— J'apporterai beaucoup de fleurs !

Èmine remonta en selle et partit au petit trot, regardée par quelques curieuses venues sur le pas des portes.

Elle revenait par l'allée large de la forêt, et elle pensait à l'héroïne d'un roman qu'elle venait de lire, qui s'était mariée avec le prince charmant de ses rêves.

« Évidemment, songeait Èmine, c'est un roman, et cela ne se passe jamais comme dans la réalité ; mais je puis rencontrer un homme qui me plaise... Quand le rencontrerai-je ? Et si je ne le rencontre pas?... Eh bien ! je ne me marierai pas ! Je continuerai à orner l'église de M. le curé et je soignerai père... Il deviendra vieux, maussade, et comme il ne verra plus assez clair pour déchiffrer ses inscriptions, je le suppléerai... Je recevrai des savants et je porterai lunettes, moi aussi... Cela ne sera peut-être pas tout à fait aussi gai que si j'avais un mari aimable, mais la vie passera... Cependant, j'ai bien la vocation du mariage... Bah ! le mari d'Èmine peut venir ! je n'ai pas encore dix-neuf ans... »

Quand la jeune fille fut rentrée, elle tint Rufine au courant de sa visite.

— Maintenant, je n'ai plus qu'à me laisser guider... Samedi, j'emporterai des fleurs plein la charrette anglaise, et l'église de M. le curé sera garnie...

Au diner, M. de Sanpécune fut informé également des nouveaux devoirs de sa fille, et il fut enchanté pour elle de cette diversion. Il la loua d'avoir pris ce parti.

Èmine ne tarissait pas sur sa visite.

Jusqu'au samedi, elle trouva le temps long, et, ce jour-là, elle fut agitée dès son réveil.

Elle avait prévenu le jardinier qu'elle voulait beaucoup de fleurs, et elle eut grand'peine à se retenir pour ne pas en cueillir toute la matinée.

L'après-midi arriva enfin. La charrette disparut presque sous les branches, et quand Émine fouetta son cheval, ce fut un parterre qui démarra.

Elle dut modérer son allure, afin de ne pas semer ses plantes en route. Quand elle parvint au but, elle fut reçue triomphalement, malgré quelques tiges prises dans les roues.

Naïvement, elle se demanda pourquoi elle n'avait pas pensé plus tôt à se procurer ces joies simples.

Ce fut dès lors sa promenade du samedi pendant quelques semaines.

Puis M. le curé la pria, durant une de ses visites, de bien vouloir le remplacer auprès d'une pauvre malade aveugle pour qui une lecture à haute voix était la seule distraction.

— Je ne demande pas mieux !

Ce ne fut pas sans un bâillement, pourtant, que la jeune fille lut un passage du livre austère que le prêtre lui remit entre les mains. Mais celle qui écoutait ces pages possédait une âme d'élite et ne se contentait pas des romans dont Émine était friande.

Cependant, peu à peu, la lectrice s'attacha à ces fortes pensées, et elle s'aperçut que le sens de la vie prenait à ses yeux une orientation autre.

Elle fut surprise d'entrevoir que son esprit se dépouillait d'une foule de puérités, et que le mot devoir commençait à avoir une signification pour elle.

Un sentiment nouveau s'emparait de son intelligence, et elle comprit que l'on vivait, non pour soi, mais pour ceux qui vous entouraient.

Le dévouement obscur de Rufine qu'elle trouvait naturel, l'oubli de soi d'Eustase dont elle ne se

doutait pas, l'attachement même de son père pour un travail qu'elle considérait comme inutile, et qui se révélait à ses yeux comme une pierre de plus au monument de la science, lui parurent soudain des faits exceptionnels.

Elle apprit ainsi, par une invasion progressive d'idées, que tous les êtres pouvaient s'insurger contre la loi du labeur et rester des désœuvrés, ce qui les conduisait à la perte de leur intelligence, et, par suite, à l'incapacité et à la misère.

Ces découvertes ne se firent pas en un jour dans l'esprit d'Emine. Elles s'infiltrèrent lentement, à mesure qu'elle prenait l'habitude de causer avec M^{me} Reinol après la lecture.

Cette dernière n'était pas d'un milieu élégant, mais la maladie avait affiné son jugement, et la cécité doublait la subtilité de sa pensée. Elle était haute d'âme, soumise à son Dieu, et, sur son fauteuil d'aveugle, elle attendait l'autre Vie avec confiance.

Emine s'étonnait de sa résignation, et comme elle était toujours prime-sautière, elle lui posait des questions comme si M^{me} Reinol eût été une sainte, entrevoyant déjà le paradis.

Elle la jugeait d'une autre essence qu'elle-même, et imaginait volontiers que des anges l'enlèveraient quelque jour d'une façon visible.

Chaque fois qu'elle la revoyait, elle poussait un soupir de soulagement et lui disait sans aucun ménagement :

— Quel bonheur ! vous n'êtes pas encore morte, et on pourra encore bavarder aujourd'hui...

Les paroles, les procédés de la jeune fille amusaient beaucoup la malade, et M. le curé avait vu juste en rapprochant les deux femmes.

M^{me} Reinol éclairait l'esprit d'Emine par ses pensées peu communes, exprimées en un langage simple qui plaisait à cette âme non défrichée.

L'impotente, elle, puisait dans ces entretiens une

distraktion salutaire à ses jours, et les mots qu'elle jetait comme une semence dans ce terrain neuf affermissaient ses propres sensations.

Emine, pourtant, quand elle était hors de la présence de M^{me} Reinol, reprenait son train de vie ordinaire. La pierre de touche qui transforme n'avait pas encore accompli le miracle de la rendre une jeune fille réfléchie et posée, aux gestes prévenants, aux paroles gracieuses. De temps à autre seulement, en une brusque échappée, un sentiment fusait, tout empreint d'humilité et d'oubli de soi, mais ce n'était là que de rares éclairs.

Elle disait à Rufine :

— Je fais la lecture à une sorte de pauvre qui n'en est pas une. Elle habite une maison qui n'a presque pas de meubles, mais cela lui est égal...

— Dame! puisqu'elle est aveugle, à ce que m'a raconté Mademoiselle...

— Ce n'est pas parce qu'elle ne voit rien que les objets lui sont indifférents, c'est parce qu'elle trouve que le luxe et même le confort sont inutiles. Elle ne pense qu'à enrichir son âme... Elle a peine à vivre avec ses pauvres revenus, mais elle s'ingénie encore à donner à de plus pauvres... Peux-tu comprendre cela?

Rufine secouait la tête comme pour affirmer que ces choses lui paraissaient totalement inadmissibles.

— Enfin, poursuivit Emine, elle m'apprend des choses que je ne connaissais pas et dont tu ne me parlais jamais... Oh! je sais que ce n'est pas de ta faute, tu as trop à faire dans la maison pour penser... Il faut être toute la journée sur un fauteuil pour avoir le temps de la réflexion... Je ne t'en veux pas, sois-en sûre, et je t'aime bien comme tu es...

Sur ces bonnes paroles, la jeune fille embrassait la vieille servante qui, émue, avait des larmes le long de ses joues.

C'était dans de petits faits semblables que la

jeune fille changeait. Elle savait que des mots affectueux paient de bien des peines.

Rufine trouvait que sa jeune maîtresse devenait bien « douce », et quand elle la surprenait un moment pensive, elle s'inquiétait, ayant peur de la savoir malade.

De temps à autre, Emine pensait à M. Rajolin et retrouvait quelque analogie avec ses paroles et celles de M^{me} Reinol. Une parenté unissait donc les âmes d'élite ?

Jusqu'alors, elle se figurait que, seuls, les religieuses et les prêtres, élus de Dieu, pouvaient approcher ainsi de la perfection.

Si les allures d'Emine restaient à peu près les mêmes pour ceux qui la voyaient sans approfondir ses manières, une transformation s'opérait donc dans son esprit. Si elle effectuait toujours de longues courses sur *Ritène*, suivie de *Sapode*, ces promenades n'étaient plus le but principal de ses journées, mais un accompagnement à des pensées nouvelles.

La forêt conservait toujours les attraits qui la charmaient depuis son enfance. Ses méandres mystérieux la captivaient plus que jamais. Elle lui était hospitalière et inspiratrice. Il lui venait des souffles de bonté et des élans. Et il lui semblait aussi que le bonheur ne pouvait lui arriver que de cette paix.

Trois mois passèrent dans ces nouveaux sentiments, préoccupations et réflexions.

Un matin, une légère brume s'étendait sur les prairies quand Emine se réveilla, et elle s'écria :

— Mais c'est le mois de septembre !

Quand on est jeune, le mois qui annonce l'automne à la campagne est encore délicieux. D'autres plaisirs vont éclore. Les courses aux champignons, la chasse, les vendanges, la rentrée des fruits, puis le spectacle incomparable de la forêt aux feuilles de toutes nuances.

Emine dénombra les petites joies qu'elle aurait, et elle oublia, au moins superficiellement, les qualités qu'elle avait acquises.

Une âme de quinze ans s'empara d'elle tout entière, et elle retrouva son ardeur, son indépendance et sa fantaisie.

Elle résolut d'aller dès le matin, sous le soleil pâle, à la découverte de choses nouvelles. La veille, elle s'était promis de commencer la lecture d'un livre ardu, pour le commenter avec M^{me} Reinol, mais ce dernier soleil était trop tentant pour ne pas l'utiliser. Quand la nature est si prenante, pourquoi ne pas s'en contenter ? pensait-elle.

Avec décision et promptitude, elle se prépara et alla vers les cuisines :

— Rufine, donne-moi un déjeuner solide... A dix heures, je monterai *Ritène*. Il a un peu plu la semaine dernière, et il doit y avoir des cèpes... Il faut que j'aïlle m'en assurer...

La servante convint que c'était là une excellente idée, et elle se hâta de cuisiner deux œufs avec du jambon.

Emine possédait un excellent appétit, et elle dévora vigoureusement cette collation qu'elle accompagna d'une tasse de thé.

Puis elle partit, joyeuse, sans se douter que, ce matin-là, son destin se mettait en route en même temps qu'elle.

Quand *Ritène* trotta, Emine ne pensa plus, tout d'abord, aux champignons qu'elle devait récolter.

Le vent frais qui fouettait son visage, l'air qui devenait plus limpide, la disposèrent à s'évader des

lieux habituels pour distinguer d'autres horizons. Le cheval paraissait complice. Ses jambes étaient d'acier, et il frappait le sol d'un sabot conquérant. *Sapode* courait en avant comme un lièvre, et Emine se dit qu'il fallait profiter de ces excellentes dispositions.

Alors qu'elle galopait dans un chemin carrossable sur un parcours bien uni, elle vit venir vers elle une automobile. Sans doute le conducteur, séduit comme elle par les frondaisons rousses et jaunes, avait-il voulu voir la nature de près. Il allait lentement, comme s'il voulait admirer.

La première pensée d'Emine fut :

« Quel est cet intrus ? »

Mais, ensuite, le charme de la diversion s'imposa.

Les deux promeneurs allaient se croiser quand *Ritène*, sans doute ennuyé d'avoir un obstacle devant lui, eut un brusque écart. Voulait-il simplement lancer une ruade à cette automobile malencontreuse qui interrompait sa marche, ou eut-il peur réellement ?

Le résultat fut qu'Emine, très occupée par le soin qu'elle prenait pour tenir l'animal, ne se rendit pas compte du regard de curiosité que lui jeta cet inconnu. À cette curiosité se mêlait une surprise heureuse de rencontrer à cette heure matinale, dans ce matin d'été finissant, une créature fraîche qui était un printemps.

Le contraste de ces deux réalités provoqua l'étincelle.

Emine réduisit son cheval à une conduite plus normale, tandis que l'automobiliste, arrêté, observait, prêt à intervenir.

Quand elle fut à quelques mètres, avec sa monture apaisée, l'inconnu la contemplait encore. Elle eut la fantaisie de se retourner, et alors seulement elle le regarda.

C'était son héros, l'idéal rêvé à la suite de la lecture d'un roman. Elle voyait un visage au regard

brun, aux cheveux noirs, à la moustache très courte, des lèvres rieuses avec une expression de bonté et d'indulgence un peu railleuse.

Comme il avait immobilisé sa voiture, elle eut un geste franc et fit faire demi-tour à *Ritène*.

L'automobiliste sauta de son siège : il était grand, élané. Sa démarche élastique prouvait la souplesse de ses muscles. Il s'avança vers elle tandis qu'elle rosissait d'émotion. Mais elle ne recula pas.

— Tous mes compliments, Mademoiselle ; vous êtes une écuyère remarquable !

Emine reprenait son aplomb, et elle répondit simplement :

— J'ai l'habitude...

Tout son naturel revenait. Une jeune fille mondaine aurait répondu avec une œillade :

« Vous êtes bien aimable, Monsieur. »

Emine ne s'embarrassait nullement de ces exagérations. Elle parlait comme elle pensait.

Sans doute cette franchise, cette absence de coquetterie furent-elles du goût du jeune homme, parce qu'il voulut prolonger la conversation :

— Vous montez souvent ?

— Tous les jours...

Les paroles étaient sèches, mais les sourires doux, les quatre yeux confiants.

— Vous habitez loin ? risqua l'inconnu.

Emine réfléchit. Elle avait lu qu'il existait des messieurs curieux et peu corrects qui possédaient des manières charmantes, mais qui ne valaient rien du tout. Il fallait se tenir sur ses gardes et se garer du loup. Des pages très profondes, lues avec M^{me} Reinol, lui revinrent en mémoire en un éclair. Aussi bien que pouvait paraître ce monsieur, il nourrissait peut-être des intentions peu louables. Il n'était donc pas nécessaire de lui raconter l'emploi de ses journées, ni de lui révéler le lieu de sa demeure.

Elle répondit donc avec un sourire charmant et totalement inconscient :

— Pas trop...

Le pays était parsemé de châteaux et de vieilles habitations, et l'inconnu plaça la promeneuse dans l'un, mais lequel ?

Emine, ayant répondu à une question, crut juste d'en poser une à son tour, et elle demanda :

— Et vous, Monsieur ?

L'automobiliste, malgré son air riant, se recueillit une seconde, durant laquelle il pensa qu'il existe des amazones intrigantes qui seraient bien aises de capter l'amour d'un jeune homme. D'où viennent-elles, ces jeunes filles délicieuses qui n'ont peur de rien, et dont les chevaux font des écarts au moment voulu ?

Il répliqua, non sans un beau regard qui voulait s'excuser de la réponse incomplète :

— J'habite par là...

Sa main désigna trois points cardinaux en un geste qui formait trois quarts de cercle.

Ces phrases échangées, ils se regardèrent encore, mais Emine détourna les yeux, embarrassée.

Dans la forêt, les oiseaux chantaient. Une gouttelette de rosée étincelait au bout d'une feuille, qu'un mince rayon d'or venait d'atteindre.

Le silence devint soudain plein d'émotion.

Le jeune homme crut devoir amorcer un nouvel entretien, et il dit, en flattant l'encolure de *Ritène* :

— C'est un bon cheval...

— C'est un vieil ami..., murmura Emine.

— J'en avais un du même genre quand j'avais quatorze ans...

— Ah ! vous montez aussi ?

— Oui, mais rarement maintenant... On ne va plus assez vite... L'auto devient reine...

— C'est vrai...

Elle allait dire : « J'en aurai une quand je serai mariée », mais elle jugea inutile de confier ces

choses à un monsieur, en pleine forêt. Elle s'en abstint donc et chercha une manière détournée de savoir son nom :

— C'est la première fois que vous venez dans ces parages?

— Je l'avoue... Ce matin, tenté par cette radieuse journée, teintée cependant de mélancolie, j'ai poussé un peu plus loin mon excursion, et je ne m'en repens pas...

— Moi non plus..., lança Emine en toute franchise.

Le jeune homme fut un peu surpris, mais il n'en laissa rien paraître. Sa méfiance revint, mais il la cacha au dedans de soi et murmura sans aucun à-propos :

— Cette matinée est ravissante; l'automne serait une saison délicieuse s'il n'annonçait l'hiver.

— J'aime toutes les saisons, riposta Emine avec conviction.

— Vous avez un heureux caractère...

— Je le crois, convint la jeune fille sans ambages.

L'automobiliste rit et reprit :

— Puisque nous ne déguisons pas nos qualités, je me permets de vous avouer qu'on m'en dit souvent autant...

— Je n'en suis pas étonnée...

— Merci!

— Oh! je ne voulais pas vous adresser un compliment de femme du monde, s'excusa Emine, mais je tenais à vous montrer que je suis assez perspicace dans cet ordre de choses... J'ai élevé des chiens, des chats, des lapins, des chèvres et des chevaux, sans compter des bestioles, à l'infini... Aussi bizarre que cela puisse vous sembler, j'ai toujours su discerner, parmi eux, les bons caractères des mauvais...

Dans un rire où se mêla bientôt celui d'Emine, le jeune homme répéta encore :

— Merci!

Quand tous deux eurent repris haleine, l'inconnu dit gaîment :

— Vous agissez par instinct...

— Pas entièrement... J'ai beaucoup lu et observé quelque peu...

Alors le jeune homme la regarda, sérieusement cette fois. Il fut frappé par l'expression qui se dégageait du visage de l'amazone. Fierté, franchise, candeur... Il ne doutait pas de son intelligence et il ne pouvait se méprendre sur sa correction.

Elle prononça :

— Mon cheval est calmé, et je vais continuer ma promenade... Au revoir, Monsieur...

Il s'inclina devant elle profondément et répondit :

— Au revoir...

Il hésita, puis se décida :

— Au revoir,... Madame...

Quand il fut de nouveau dans sa voiture, il monologua :

« Je suis un sot... Je l'ai appelée Madame, et c'est une jeune fille... Mais alors, pourquoi s'en va-t-elle seule? Si c'est quelque châtelaine, elle devrait avoir un vieux domestique derrière elle. Je sais bien que c'est suranné, mais les traditions sont solidement ancrées dans le cerveau de ces dames. C'est peut-être aussi bien la fille d'un fermier. Elle est allée dans une pension dernier cri, elle est intelligente, s'exprime bien et monte un des chevaux de la ferme. Son père ayant vu ses « patronnes » sur un cheval, a sans doute eu l'ambition d'y voir sa fille. Elle a de la race, pourtant, mais on voit des anomalies tellement étranges!... Telle châtelaine est rustaude, tandis que sa femme de chambre, fille de village, est fine comme l'ambre... Qui est cette jeune fille? J'avoue que je suis un peu troublé. Amoureux, non; pas encore, du moins; mais il ne faudrait pas que cette amazone me regardât souvent de ses yeux verts... Je me sens prêt à les qualifier les plus beaux du monde. Or, il y en a

d'aussi bien, de plus parfaits peut-être, mais ce sont ceux-là qui me plaisent... Cet automne lève en mon cœur un printemps! Quelle aventure! Quel besoin ai-je eu ce matin de pousser jusqu'à cette forêt?... C'est le sort qui m'a joué ce tour. »

L'automobile fendait l'air. Elle courait sur la route gaie, pendant qu'Emine rentrait, oublieuse des cèpes.

Ritène avait repris son galop sage, et *Sapode* jappait. Emine se sentait légère comme une hirondelle, et elle pensait à sa rencontre :

« Qui peut-il être? »

Elle entra comme un tourbillon dans la cuisine où Rufine préparait une crème, et elle cria :

— Rufine, je l'ai vu!

— Qui ça, Mademoiselle?

— Celui qui me plaît...

— Oui-dà, et vous l'avez ramené?

— Ne plaisante pas! Je ne pouvais pas proposer à cet inconnu de revenir avec moi chez mon père pour m'épouser...

— Pourtant, vous aviez bien dit que lorsque vous auriez un penchant pour un jeune homme, vous le lui avoueriez...

— Sans doute, mais encore faut-il que je sache son nom et que ce jeune homme me soit annoncé par quelqu'un, enfin qu'il y ait quelques garanties. Toi, quand tu as dit à Eustase que tu voudrais bien devenir sa femme, tu savais ce qu'il valait...

— C'est vrai...

— Tu vois qu'il faut réfléchir...

Quand, au déjeuner, Emine vit son père, elle lui parla également de la rencontre qu'elle avait faite.

— Vous ne connaissez personne répondant à ce signalement?

— Ma foi non! Et puis il me semble qu'il pourrait s'appliquer à bien des jeunes gens de cette époque... M. Rajolin, à part les cheveux noirs, me paraît exactement identique...

— Oh ! non, s'écria vivement Emine, il n'en existe pas deux comme ce monsieur !

M. de Sanpécune observa sa fille et répliqua lentement :

— Ma petite Emine, il ne faut pas prendre feu pour un inconnu... Je ne voudrais pas que tu rêves d'une façon inconsidérée... Je me renseignerai sur ce monsieur, si je le puis. Je doute fort que nous le retrouvions. Avec les autos, on excursionne loin... Puis cet inconnu est peut-être marié...

— Il n'avait pas d'alliance, protesta la jeune fille, convaincue.

— Tu as tout remarqué ! Mais il y a des hommes qui n'en portent pas...

— Comme c'est étrange, murmura Emine, étonnée ; ce serait pourtant honnête... Puis ce n'est pas aimable pour leur femme...

— On ne peut guère pénétrer dans l'esprit des autres... Que chacun agisse à sa convenance...

— Assurément, repartit Emine, sans plus se rebeller. Moi, comme je portais des gants, cet étranger n'a pu savoir si j'étais une jeune fille ou une dame, et il m'a saluée, en prenant congé, d'un : au revoir, Madame...

— Il a bien fait ;... c'est un homme correct... Mais, à l'avenir, ne t'aventure plus si loin... Je t'ai déjà mise en garde. Il ne faut pas que l'on s'habitue à dire que M^{lle} de Sanpécune bat les chemins sans mentor...

— Vous avez raison, père. Mais nous n'avons pas dévoilé notre incognito, et M^{lle} de Sanpécune n'a pas été reconnue.

— Et je veux croire aussi que ce monsieur est venu de loin et que cette rencontre n'a été qu'un incident, vite oublié dans sa mémoire...

Le sujet fut clos sur ces mots, mais Emine en resta pénétrée. Elle regretta les paroles de son père, et souhaita que cet « incident », qu'elle estimait important, restât dans l'esprit du promeneur charmant.

Naturellement, M. de Sanpécune omit de se renseigner. Il pensait qu'un jeune homme, s'il tient à revoir une jeune fille, a cent moyens à sa portée pour arriver à ses fins.

Emine continua de penser à sa rencontre, mais elle obéit à son père et ne retourna plus si loin dans ses promenades. Une réserve la retenait, d'ailleurs. Elle n'eût pas voulu que l'inconnu crût une minute qu'elle tentait de le retrouver.

Elle avait la même idée que son père. Si c'était un jeune homme digne d'elle qui pût l'épouser, il lui était facile de se faire présenter.

Ses réflexions, cependant, se teintaient de quelque mélancolie. Cette vision marquait une époque dans sa vie, et elle interrogeait Rufine sur tous les châtelains d'alentour. Mais ni elle ni Eustase ne pouvaient poser un nom sur ce mystérieux personnage, pour la bonne raison qu'à quinze kilomètres à la ronde le brave couple ne connaissait âme qui vive. A part les voisins directs déjà nommés, le monde, pour lui, finissait à ceux-là...

Emine se demandait si elle ne risquerait pas une visite chez les châtelaines pour s'enquérir de ce jeune homme d'une façon diplomatique, quand son esprit fut distrait par une nouvelle.

M. Rajolin annonçait que son mariage avait eu lieu, et que sa femme et lui termineraient un voyage entrepris dans les Ardennes par une visite au château de Sanpécune.

Il s'excusait de n'avoir pas convié le père et la fille à la bénédiction de son hymen, mais un grand deuil de la fiancée avait interdit toute invitation. Le mariage s'était passé à Paris dans l'intimité la plus stricte.

La joie d'Emine fut débordante. Voir une jeune femme lui paraissait l'événement le plus souhaitable du monde pour le moment, et elle ne s'arrêtait pas de parler de l'arrivée du jeune ménage.

Naturellement, elle délaissa l'aveugle et ses lec-

tures. Elle lui annonça cette visite et les occupations qui allaient l'absorber.

Elle passa chez M. le curé et lui conta sa joie. Il fut enchanté de son enthousiasme. Il s'attachait beaucoup à Emine qui se révélait si prime-sautière quand on la connaissait dans les circonstances familières de la vie.

Comme elle repartait, elle avoua presque timidement :

— Vous savez, Monsieur le curé, que j'ai rencontré un beau jeune homme...

Elle ne pouvait taire ce bonheur. Il fallait que sa joie s'extériorisât et qu'elle confiât l'émerveillement de son cœur.

— Un beau jeune homme?... répéta le prêtre interrogativement.

— Oui, dans la forêt... Il était dans une automobile, et moi à cheval... *Ritène* a eu peur, et le jeune homme est venu vers moi pour me complimenter sur mon talent d'écuyère. Il s'y connaît, car c'est vrai que je monte bien...

— Hum! hum! et la modestie, ma chère enfant, nous l'oublions?

— Il faut dire la vérité, Monsieur le curé...

— Et ce mystérieux automobiliste l'a dite! Mais n'avez-vous aucune idée de ce mystérieux personnage?

— Vous avez de la prescience en l'appelant le mystérieux, car je ne sais rien de lui...

— Comment?

— C'est ainsi, et si vous le rencontrez...

Le prêtre rit.

— Il me faudrait un signalement plus exact...

— Non, Monsieur le curé, parce qu'il n'y en a pas deux comme lui...

— Oh! oh!...

— Tout mon regret est de n'avoir pu lui serrer la main, mais *Sapode* est intransigent... Je l'ai dressé

à sauter sur celui qui m'effleurerait du doigt, et je n'aurais pas voulu qu'il détériorât...

— ... Le beau jeune homme ! acheva le prêtre, en riant.

— Comme vous êtes gai, Monsieur le curé ! Moi, je suis un peu triste... Quand on entrevoit son idéal et qu'on ne peut le rattraper, c'est assez mélancolique...

— Ma petite enfant, il ne faut pas vous monter l'imagination...

— Non, Monsieur le curé, je suis raisonnable ; je vous assure que j'ai réalisé beaucoup de progrès... J'avais même renoncé au mariage ; je voulais m'instituer lectrice et continuer ma vie à enrichir de bons auteurs le cerveau des dames infirmes ; mais la vocation de la chaîne conjugale m'est revenue en voyant...

— ... Le beau jeune homme...

— Vous vous moquez un peu, Monsieur le curé, mais cela n'a pas d'importance... Tout ceci est la vérité, soupira Emine.

Un silence plana qui fut vite rompu par la jeune fille :

— Monsieur le curé, on ne peut pas mourir d'amour, n'est-ce pas ?

— Je ne crois pas...

— Je vous demande pardon ;... j'oublie toujours que je ne devrais pas vous parler de ces choses-là, mais Rufine n'est pas très agréable comme conversation, et, sur l'amour, elle a des idées un peu villageoises...

M. le curé ne put se retenir de rire, tout en essayant de démontrer à Emine que le désespoir, dans ces cas-là, prouverait le peu d'énergie de la victime, et qu'il espérait que la jeune fille ne finirait pas ainsi.

Emine rit un peu nerveusement en écoutant ces mots sages, puis elle repartit.

Elle rencontra le garde Urbain.

— Il y a bien longtemps que je n'avais vu Mademoiselle...

— C'est vrai, Urbain...

— Mademoiselle n'aime donc plus les bois ?

— Plus que jamais !

Cette exclamation se nuançait d'un ton passionné auquel Urbain ne put rien comprendre.

Il fut simplement touché parce que « Mademoiselle » continuait à garder une prédilection évidente pour « sa forêt ». Il estima qu'elle avait eu quelques empêchements sérieux pour ne pas l'accompagner.

Il ne réfléchissait pas qu'Emine avait dix-huit ans bien sonnés, et que ses plaisirs d'enfant se muaient en des pensées plus graves. Il la voyait toujours petite fille, se réjouissant pour une chasse au furet ou pour la découverte d'un nid. Maintenant ses courses en forêt devenaient plus rares, et il en était désolé parce qu'il conservait l'habitude de chercher pour elle les bonnes places où mûrissaient les fraises, les endroits où poussaient les champignons, et les terriers où gîtaient les lapins.

Pendant, il comprit à ses paroles qu'elle aimait toujours les joies d'autrefois.

Il osa lui demander :

— Vous n'avez pas revu M. de Grantère ?

— Ah ! non, par exemple !

— Moi non plus... Pour un bon homme, c'était un bon homme, pas fier, mais pas du tout le genre de Mademoiselle... Et maintenant que cela me revient et que je ne suis plus en face de l'excellent vin d'Eustase, je puis confier à Mademoiselle que j'ai été surpris de la personne de M. de Grantère... Je l'avais vu une fois, il y a pas mal d'années, et c'était un petit jeune homme mince... Il est devenu gros et gras, ce qui prouve qu'il ne se remue guère... à moins que ce ne soit sa nature... Quand on tient d'un père bouffi, on peut se donner du mouvement, on ne perd pas un gramme... Il se donne du mal, à ce que j'ai compris... Toujours

sur le terrain pour commander à ses ouvriers et surveiller son ouvrage... C'est un fameux fermier, et il n'y a rien à lui remonter...

— Vous savez, Urbain, trancha Èmine, ce que fabrique M. de Grantère m'est totalement indifférent... Ce n'est pas la peine de me le vanter.

— Ce que j'en disais à Mademoiselle n'était pas pour faire l'article, mais simplement pour parler... Moi, cela m'est égal aussi que ce monsieur soit gros ou mince...

— Avez-vous découvert un endroit de cèpes, Urbain? questionna la jeune fille, en brusquant la conversation.

— Je crois bien! Il y en a toute une floraison dans le coin du Parafieu... Mademoiselle y viendra?

— Pas aujourd'hui, mais dans deux ou trois jours, avec une amie... Au revoir, Urbain...

— Bien le bonjour, Mademoiselle...

Èmine abandonna le brave garde qui la regarda s'en aller, tout fier encore d'avoir été, durant un repas, le « père » d'une si belle jeune fille.

Il retourna, pensif, dans la forêt. Il parlait tout haut, comme ceux qui se savent presque toujours seuls :

— Elle voudrait se marier, c'est sûr, pour changer un peu de vie. Mais encore faudrait-il que ce Grantère soit de son bord. C'est drôle que je ne puis digérer le physique de ce garçon-là comme appartenant à la famille de Grantère... J'ai déjà songé à aller m'informer, il faudra que je m'exécute; je veux en avoir le cœur net...

Le lendemain, Urbain eut du temps de reste. Il avait des outils à acheter, et il prit le chemin de Vouziers pour acheter ce qui lui manquait. Il procéda tranquillement à ses emplettes, puis se dirigea vers un certain cabaret où se rejoignaient des gens de connaissance.

Il s'attabla devant un verre et attendit. Ce ne fut pas long.

Un homme entra :

— Eh! c'est le garde Urbain...

— Bonjour, Mathieu...

— Tu es venu faire un tour?

— Il me manquait quelques petites choses dans mon matériel.

— Ça va, la santé?

— Pas mal, et la tienne?

— Je ne me plains pas...

— Toujours au château de Sanpécune?

— Toujours... Je n'aime pas changer de maîtres...

— C'est comme moi;... on a ses habitudes...

— Tu es depuis longtemps dans la contrée, je t'ai vu gamin...

— Il y a cinquante-cinq ans, mon vieux...

— Moi, il va y en avoir soixante... Aussi on connaît tout le monde... Mon père y est né, moi aussi, alors cela compte...

— C'est tout comme moi... Tu peux me demander le nom des châtaux à cinquante kilomètres à la ronde, je gage que je ne me tromperai pas...

— Moi, je n'en dirai pas autant! je m'y perds... Je ne sais plus qui grandit ou vieillit, grossit ou maigrit...

— Ah! dame, faut revoir les gens de temps en temps, si on ne les perd de vue... Tiens! voilà Ernest! Comment ça va, mon garçon?

Un nouveau venu vint s'asseoir à la table des deux camarades, ce qui agaça Urbain. Il craignait de ne plus pouvoir rattraper le sujet qu'il avait si bien amorcé...

Quand on se fut documenté mutuellement sur les santés, les travaux, la récolte et quelques ventes, Urbain essaya de regagner le terrain perdu.

— Nous parlions des châtelains des environs. Il y a des places où je n'aimerais pas entrer... Chez les Draume, je ne voudrais pas m'y voir, la dame est tatillonne...

— Je n'en sais rien, dit Mathieu, je ne suis pas

au courant de ses manies; mais, avec l'âge, c'est certain qu'on change...

— Un type qui me plairait, poursuit Urbain, voulant frapper un grand coup, c'est le Babylas de Grantère... Il a une figure qui me revient...

— Le fait est qu'il est chic, opina Mathieu.

— Un gars qui aime rire, appuya Ernest, et qui est gentil avec le monde...

— Oui, approuva Mathieu; mais, dans le travail, il paraît qu'il est ferme...

— Ça se comprend, répliqua Urbain; il faut être doux, mais tenir à ce qu'on soit obéi, sans quoi ce n'est pas reconnaître le bon travailleur du mauvais.

— Tu le vois quelquefois?... demanda Mathieu à Urbain.

— Je ne l'ai vu qu'une fois, mais il m'a plu... Sa figure ronde m'a fait bonne impression...

— Je n'avais pas remarqué que sa figure était ronde; je le voyais plutôt avec une tête longue...

— Tu sais, se rattrapa Urbain, c'est une affaire de mots; comme il est un peu dodu, je lui ai donné le visage qui va avec son corps...

Mathieu s'esclaffa :

— Tu avais donc bu un coup de trop, pour voir double?... Il est mince...

— C'est possible, consentit Urbain, sans se départir de son flegme... Moi, je vois gros, ce sont mes yeux qui sont bâtis comme ça... Quand une oie est dans un champ, de loin je la prends pour un mouton...

— Eh ben! c'est pas commode pour ta chasse! Quand tu crois tirer sur un sanglier, tu tombes sur une bécasse!...

Cette grosse facétie amusa prodigieusement les trois hommes qui rirent leur content.

Urbain reprit :

— Il ne se marie donc pas, le petit Grantère?

— Il a le temps!

— Eh! mais, il a déjà vingt-six ans, dit Ernest.

Mathieu prononça finement :

— C'est vrai que ta châtelaine est à marier aussi. Tu penses à lui pour elle ?

— L'idée ne m'en était pas venue... Mais je n'aime pas me mêler de mariage... Maintenant, je m'en vas... Je suis content d'avoir un peu causé. Au plaisir de vous revoir tous les deux...

Urbain prit congé, et sur le chemin du retour il pensa :

« Je ne suis guère plus avancé, si ce n'est que j'ai mal vu M. de Grantère. Le moral répond assez bien à celui que j'ai cru entrevoir, mais le physique!... Je l'ai vu gros, ce garçon. Impossible de les faire parler davantage, sans quoi ils auraient flairé le traquenard que je leur tendais. Quand on a une « châtelaine à marier », comme ils disent, il faut être prudent. Je ne voulais pas qu'on aille redire à ce M. de Grantère que Mademoiselle pensait à lui, alors qu'il semblait lui causer de l'horreur... Ce ne sont pas des coups à manigancer. Ces deux-là sont peut-être bavards... Ils colporteraient des histoires idiotes, et le Grantère serait trop glorieux. Halte-là! Je ne veux pas qu'on malmène Mademoiselle... Je l'ai vue petiote, c'te gamine, et sa mère était une sainte. « Je vous la confie, Urbain, qu'elle me disait, cette pauvre Madame : montrez-lui les perdreaux que vous élevez. » Elle avait deux ans à l'époque, ce petit poussin, et elle trottait et elle jacassait! A peine si elle a changé... Un peu plus grande, oui, et elle parle mieux, mais je l'aimais encore plus dans ce temps-là que maintenant... Aujourd'hui, elle pense à autre chose qu'à mes perdreaux... »

VIII

Ce matin-là, Emine était dans une agitation indescriptible. M. et M^{me} Rajolin devaient arriver en automobile pour le déjeuner, vers midi, et la jeune fille les guettait bien avant l'heure.

Elle inspectait la route, puis rentrait pour jeter un coup d'œil dans les chambres préparées.

Rufine était harcelée de questions et de recommandations :

— Il ne manque rien, n'est-ce pas? Tu demanderas bien à M^{me} Rajolin ce qu'elle désire pour son petit déjeuner, je suis sûre d'oublier. Pourvu qu'elle me plaise! Avoir une amie qui est différente de ce que l'on désirerait doit être terrible! Elle est sans doute sérieuse comme son mari, et me trouvera futile. Crois-tu que ma toilette ne lui semblera pas trop rococo?

— Oh! Madame était à croquer, dedans!

— C'est ce qui m'inquiète. Ce n'est peut-être plus à la mode...

— Tout vous va, Mademoiselle, et vous n'avez pas besoin de suivre ces modes du diable...

— Il me semble que si je dois séjourner à Rethel chez M^{me} Rajolin, il serait prudent que père m'abonnât à un journal de modes... On arrangerait un peu les robes de maman... Cela ne doit pas être difficile... On porte des robes courtes, dit-on; j'ouperai légèrement celle-ci...

— On verra vos mollets comme à une effrontée! s'écria Rufine, scandalisée.

— On avisera! on avisera! ne t'alarme pas! Je demanderai à M^{me} Rajolin quelques conseils, si toutefois c'est une femme s'occupant de ces futilités...

Enfin, Èmine perçut le son d'une trompe dans le lointain, puis le roulement d'une voiture. Anxieuse, elle se tenait sur le perron, à côté de son père.

Avant que quelques minutes se fussent écoulées, la voiture entra dans l'avenue et s'arrêta devant les marches de la demeure.

M. Rajolin cria un gai bonjour, avant de lâcher son volant, tandis qu'une leste jeune femme, habillée court et chapeauté étroitement, bondissait de son siège et s'élançait vers Èmine.

— Bonjour, chère Mademoiselle; comme je suis ravie de vous connaître! Quelle idée heureuse d'avoir revêtu ce costume désuet dans ce cadre romantique!

Médusée, Èmine regardait cette dame qu'elle prenait pour une fillette. Quoi! c'était là une jeune mariée avec son fardeau de devoirs? Elle portait une jupe aux genoux et un béguin de bébé!

Elle balbutia cependant la phrase préparée :

— Bonjour, chère Madame... Je suis bien heureuse, moi aussi, de faire votre connaissance...

— Oh! vous n'allez pas m'appeler « Madame ». Je me prénomme Colette... Et vous?

— Èmine...

— Quel bizarre nom, mais il vous sied!... Avez-vous le chapeau assorti à votre toilette?

Colette Rajolin, toute grâce, sourire et élégance, prit gentiment le bras de son hôtesse, et elles entrèrent dans la demeure.

Èmine continuait d'être ahurie. Cette jeune femme, qui était son aînée, ne paraissait pas avoir plus de seize ans. Ainsi le grave M. Rajolin moralisait, disant qu'il fallait être utile. De quoi pouvait être capable cette jeune coquette rieuse qui parlait chiffons comme une couturière?

— Oh! comme ma chambre est jolie! Ce rose fané est une merveille comme coloris. Les belles eaux-fortes!... et cette aquarelle! quelle richesse de tons! et ce pastel! on dirait un La Tour; mais c'en

est un ! c'est merveilleux... Quant à ce lit, du pur Louis XVI !... Je suis sûre qu'il est signé... Cela se voit tout de suite... André me disait que votre salle à manger était une splendeur, mais il n'avait sans doute pas vu cette chambre...

Emine ne savait plus où elle en était... Comment, ce lit était admirable ? et les tableaux auxquels elle ne prêtait nulle attention avaient de la valeur ? Comme tout cela était bizarre. Il fallait que cette Parisienne le lui apprît. Elle commençait à la trouver moins fillette qu'elle ne le pensait.

— Que c'est calme ! qu'il fera bon se reposer, et comme c'est aimable à vous de nous recevoir... Vous viendrez à Rethel ?... Mon mari va y séjourner pour y étudier quelques spécimens d'architecture, c'est une si vieille ville... Vous savez que la principale église est un monument historique, et que certaine partie date du XIII^e. Mais André va résider quelque temps là pour s'assurer surtout s'il n'existe aucun vestige de la tour dite gallo-romaine, et qui ne date que du X^e ! Ce sera amusant de voir cela de près. Je n'y attache pas l'importance de ces messieurs, mais mon cœur bat tout de même quand je découvre une pièce préhistorique.

Emine était stupéfaite. Tant de science chez cette jolie et pimpante jeune femme. Elle connaissait tout et s'occupait même d'œuvres !

— Vous devez avoir le temps de vous meubler l'esprit, dans cette campagne silencieuse, reprenait Colette... L'hiver, ce doit être adorable de lire en entendant le vent hurler, alors que l'on est près d'une bonne cheminée où flambe une bûche ! En ville, on disperse sa pensée. On attrape au vol une bribe de musique, un atome de science, une miette de littérature, et on ne sait rien à fond... Êtes-vous musicienne ?

— Non..., avoua Emine.

— On naît musicienne ou pas, reprit Colette en riant. Nous le sommes tous, dans la famille... Je

cultive spécialement le violon. Je puis exécuter proprement une partie de second violon. Je complète donc André qui est de belle force. Ainsi nous consolidons l'orchestre familial...

Elle rit d'un rire sonore et clair.

— Vous me plaisez beaucoup... Vos yeux verts sont étonnants... Vous avez le charme fier d'une Diane chasseresse!... Le costume de sport doit vous aller à ravir... Avez-vous une bonne couturière?

Emine éclata :

— Je suis une campagnarde sans savoir et sans goût... Je n'ai jamais vu une couturière, et j'ignorais la mode jusqu'au moment où vous êtes apparue!

— Est-ce possible? s'exclama Colette dans un rire étonné.

— C'est ainsi... Je vis^o comme une sauvageonne dans mon île déserte...

— Nous changerons tout cela, déclara péremptoirement M^{mo} Rajolin. Nous allons vous emmener; vous apprendrez à vous habiller, à danser, à flirter...

— Oh! non, protesta Emine; je ne flirterai qu'avec celui que j'épouserai...

— Une bonne note! ça, c'est bien... Désirez-vous vous marier?

— Absolument...

La jeune fille prononça ce mot si énergiquement que Colette eut de nouveau son rire clair.

— Vous êtes charmante et sans détours..., prononça-t-elle.

Pendant cette conversation, M^{mo} Rajolin rangeait ses petites affaires, lissait ses cheveux courts et se chaussait d'escarpins.

Emine déclara :

— Je me ferai couper les cheveux et j'aurai des chaussures semblables...

— Comme j'apporte le mauvais exemple! s'écria Colette en riant.

La cloche du déjeuner tinta :

— Oh! le joli son! C'est un peu fêlé, un peu grave, mais si prenant tout de même... J'ai une faim! Avez-vous bon appétit?

Emine ne sut que répondre :

— Je me mets toujours à table avec plaisir!

— A la bonne heure! c'est l'indice d'un bon caractère, car ce dernier provient d'un bon estomac...

Elles entrèrent bras dessus, bras dessous dans la salle à manger, et, de nouveau, la jeune femme s'exclama :

— André m'avait prévenue : du gothique le plus pur! Un peu sévère, mais grandiose; les chaises sont des cathèdres. Quelle finesse de sculpture dans ces caissons! Remarquez celui-ci, André; c'est un bijou.

Les deux époux échangèrent quelques termes savants auxquels M. de Sanpécune donna la réplique.

Emine regretta de n'avoir pas travaillé avec son père. Mais cette pensée s'envola vite. Elle observait André Rajolin et le trouvait moins sévère. Il était doux avec sa femme et la contemplait de temps à autre avec des yeux tendres.

« Le mariage lui va très bien », jugea Emine.

La conversation fut des plus animées, et la jeune fille fut forcée de convenir que Colette, sous ses airs riants et superficiels, était une personnalité. Elle pouvait aborder beaucoup de questions, et quand il lui arrivait de ne pas comprendre à fond un sujet, elle se le faisait expliquer.

L'intimité des deux nouvelles amies naquit.

Emine était si heureuse de connaître une personne qui pouvait la comprendre totalement. Son cœur s'ouvrait, tout large, et le prime-saut de son caractère se donnait libre cours.

— Que je serai contente d'être dans une ville pour quelques jours. Jamais je ne l'avais désiré jusqu'alors. Je ne pensais qu'à mon cheval, à mon chien et à la forêt. Mais depuis que j'ai dix-huit ans, je trouve beaucoup de mes distractions insipides, et un peu plus je ressentirais de l'ennui...

— Ne voyez-vous donc personne ?

— Impossible...

Emine raconta, non sans verve, le thé offert par son père, d'après ses suggestions ; les maladroites qu'elle y avait commises, et sa résolution de ne point frayer avec des dames à préjugés étroits.

Colette Rajolin s'égaya beaucoup à ce récit, mais se crut obligée d'insinuer que les impertinences ne facilitent jamais les rapports.

Evidemment, l'inaccoutumance du monde avait causé tout le mal.

— Et pas un jeune homme en vue d'un mariage, aux alentours ? quelque châtelain passant trois mois à Paris et vivant dans son château, l'été ?...

— Rien... Cependant, une cousine avait pensé à l'un d'eux, mais il était si mal, si mal, que tout de suite je l'ai prévenu de ne pas compter sur moi...

— Vous-même ?

— Naturellement...

— Il est vrai que c'est moderne, mais avec votre costume cela pouvait sembler un anachronisme... Figurez-vous que je serais curieuse de vous voir dans une autre toilette, j'entends une toilette actuelle...

— Je n'en ai pas...

— Comment ! ce sont vos robes habituelles ?

— Oui, ce sont celles de maman que je revêts telles qu'elles sont...

Cette fois, Colette Rajolin ne riait plus, mais ses yeux étonnés parlaient pour elle. D'une voix lente, elle murmura :

— Vous êtes une pauvre petite chérie...

En un rapide éclair, elle avait compris l'abandon dans lequel était restée cette fleur. Emine avait poussé comme dans un désert, avec des soins rudimentaires ; mais personne n'avait songé à faire de cette plante la fleur fine que comportaient sa situation, son intelligence et sa beauté.

De s'entendre plaindre ainsi, Emine eut une émo-

tion. C'était la première fois qu'une personne de son monde la prenait en commisération pour tout ce qui lui avait manqué. On comprenait sa solitude sans mère.

Dans un élan, elle se jeta au cou de sa nouvelle amie et s'écria :

— Comme cela me fait du bien de voir que vous avez pitié de moi ! Je vous attendais avec tant de ferveur, et j'avais si peur que vous ne fussiez une de ces dames moqueuses contre qui j'aurais dû lutter !

— Je suis bien heureuse que nous nous accordions... Je vous gâterai, chez moi, puis je vous trouverai un mari...

Emine resta silencieuse.

— Ma proposition ne vous agrée pas ?

— C'est que, murmura Emine, j'ai rencontré un jeune homme qui me plaît beaucoup, et, tant que je ne l'aurai pas oublié, je ne crois pas que je puisse en épouser un autre... Or, j'ignore totalement quel est le temps que je puis mettre à oublier...

— Que vous êtes originale et franche avec vous-même ! s'écria la jeune femme. Et où avez-vous rencontré ce héros ?

— Dans la forêt...

— C'est plein de poésie... Vous vous êtes parlé ?

— Oui, parce que mon cheval a failli me désarçonner...

— Ah ! vous montez ?

— C'est ma principale occupation...

— Bon, je vois... La rencontre a été classique. Votre cheval s'est emballé et le cavalier s'est empressé de le remettre dans le droit chemin. Peut-être même avez-vous provoqué ce mors aux dents ? ajouta Colette, malicieuse.

— Vous n'y êtes pas du tout ! protesta Emine fièrement. D'abord, le cavalier était simplement dans son auto, et comme *Ritène* me ressemble, c'est-à-dire qu'il ignore les engins modernes, il a eu

peur en voyant dans sa forêt cette masse qui bougeait en ronronnant. Je l'ai calmé sans secours. Ensuite seulement, j'ai eu l'idée de regarder qui était dans cette voiture; je me suis retournée, et l'automobiliste aussi... Pour ne pas avoir l'air trop sot, et sauver une situation un peu niaise, il est descendu de sa machine, puis il est venu à moi pour me féliciter...

— C'était un homme du monde...

— J'en ai eu l'intuition. Il m'a semblé réunir tout ce que j'aimerais rencontrer en un mari...

— Vous êtes charmante et adorable de franchise... Et vous ne savez rien d'autre sur lui?

— Rien du tout. J'ai cherché à savoir son nom, mais il s'est méfié; il a voulu savoir le mien, et j'ai été prudente...

— C'est on ne peut mieux pour la correction, mais peu favorable pour poursuivre des relations...

A ce moment, M. de Sanpécune et son hôte revinrent vers les deux amies qui échangeaient ces confidences sur une terrasse, le soir, après le dîner.

On se souhaita une bonne nuit, et chacun rentra dans sa chambre.

Èmine dort assez mal, étant fort agitée par cette journée et déplorant que le couple dût repartir le lendemain.

Après entente, il avait été convenu qu'Èmine irait à Reithel trois jours après l'installation des Rajolin.

Ceux-ci avaient loué un appartement qu'ils avaient meublé à leur goût, bien que leur séjour dans la ville ne dût être que temporaire. Mais M^{me} Rajolin s'était dit que le provisoire est toujours un peu plus long qu'on ne le suppose, et que l'on ne peut passer ses belles années sans s'installer à son gré.

Son mari partageait cette manière de voir. Le temps que nécessiteraient les fouilles et les études pouvant durer quelques années.

Le lendemain, dans l'après-midi, le jeune ménage partit. Emine n'était pas triste, mais toute à la joie de les rejoindre un peu plus tard.

Les trois jours qu'elle passa dans cette attente ne lui semblèrent pas longs.

Elle avait pris le parti de ne prendre aucune des robes de sa mère, à part celle qu'elle portait, et de se choisir, dès l'arrivée, sous l'égide de son amie, des toilettes conformes au présent. Elle se demandait même ce que l'on penserait d'elle dans un magasin, en la voyant démodée. Mais ce détail ne la préoccupa pas longtemps.

— Enfin, Rufine, me voici lancée dans le monde!

— Je suis bien contente pour Mademoiselle, mais que la maison me semblera vide, durant que Mademoiselle sera absente...

— Je reviendrai, bonne Rufine, et peut-être avec un mari...

— La belle avance! il vous emmènera!

— C'est vrai, je n'avais pas pensé à cela! Ecoute, je t'enverrai tous mes bébés!...

— Les bons petiots!... s'ils sont tous comme vous, ils me rendront folle pour le restant de mes jours...

Tu n'es jamais satisfaite...

Emine se sauva en riant.

Le jour de son départ vint. Son père la conduisit au train avec force recommandations. Il avait garni son porte-monnaie de deux billets de mille francs, et Emine en était confondue. Jamais elle n'avait tenu une telle somme, et elle éprouvait une peur affreuse de la perdre. Elle se promit de la déposer, dès son arrivée, entre les mains de M^{me} Rajolin.

Le trajet l'intéressa. Ses sensations étaient neuves, et le moindre détail l'amusait.

Ses amis l'accueillirent au débarcadère, et elle fut dans leur automobile sans savoir comment cela s'était fait. Elle était étourdie par le voyage et la nouveauté.

Quand elle pénétra dans l'appartement, coquet mais petit, des Rajolin, elle eut des exclamations d'admiration où se mêlait un peu de pitié pour l'exiguité des pièces.

— Comme c'est mignon !

Mais à mesure que ses yeux découvraient telle ou telle comr odité, elle dit gravement :

— Que tout est pratique !

Ce qui la charma, ce fut, étalé sur son lit, un délicieux costume tailleur, avec le petit chapeau assorti. Elle eut un cri de joie.

— C'est bien pour moi ? Que vous êtes bonne ! Je vais l'essayer tout de suite.

M^{me} Rajolin avait pris, sans le laisser deviner, les mesures de la jeune fille. Dès son retour, elle avait fouillé les magasins et découvert ce qu'il fallait.

Emine fut abandonnée au plaisir de revêtir sa nouvelle toilette.

Elle réapparut, triomphante et transformée. Colette battit des mains.

— A la bonne heure ! Voici une M^{lle} de Sanpécune dernier modèle...

Il semblait à Emine que ce fût sa première fierté. Elle admirait comme une enfant la casaque bleu et blanc assortie à sa jaquette et à sa jupe bleu marine. Son chapeau lui seyait à ravir, mais elle s'écria en se regardant dans un miroir :

— Allons vite me faire couper les cheveux !

Colette rit et riposta :

— L'idée est excellente...

Son œil sagace scrutait le tailleur en vue de retouches possibles. La jaquette demandait une légère rectification que n'eût pas remarquée un profane, mais qu'une élégante jugeait inacceptable.

Emine, dans la rue, se trouvait la plus belle de toutes les jeunes filles qu'elle croisait.

Sans conteste, elle était ravissante. Colette Rajolin en était elle-même toute surprise en voyant com-

bien ce changement de vêtements pouvait amener de beauté renouvelée et de grâce insoupçonné.

Quand les cheveux furent écourtés, Émine se crut revenue de quelques années en arrière. Elle contemplait une fillette aux yeux verts profonds et rêveurs, qui éclairaient un ovale régulier.

Elle se révéla subitement femme par une coquetterie innée et un discernement savant de ce qui lui allait.

— Vous êtes une bonne élève, lui dit Colette.

— Tant mieux, parce que j'ai beaucoup de choses à apprendre.

Deux jours passèrent dans un tourbillon d'achats. Vite acclimatée, vite orientée, Émine s'en alla un jour, seule, dans un magasin, et quand elle en sortit, elle aperçut, venant vers elle, l'automobiliste de la forêt...

Elle eut un coup au cœur. Il la regarda, hésita, puis, finalement, se découvrit, alors qu'une lueur courait sur ses traits.

Émine se dit :

« Vais-je laisser échapper ma chance ? Est-ce mal de lui parler ? Non... Il n'y a pas plus de mal à causer avec un homme qu'avec une femme... J'accosterais bien M. le curé, si je le rencontrais, et il est supérieur à ce monsieur... Donc, je vais l'aborder... »

— Je constate que vous me reconnaissez, Monsieur ?

— Il serait difficile de vous avoir oubliée, Madame, riposta le jeune homme galamment.

Émine rougit de plaisir, mais un sentiment d'ennui l'envahit à cause de ce « Madame » malencontreux.

Comme elle aimait les situations nettes, elle enleva son gant gauche et fit voltiger sa main devant les yeux de son « idéal », afin qu'il sût bien qu'elle n'était pas mariée.

Il le comprit admirablement, et il conçut une

estime pleine de gaieté pour cette ruse innocente, mais déterminée.

— Vous habitez Rethel, *Mademoiselle*? demanda-t-il en soulignant le dernier mot.

— Momentanément...

Ils se contemplaient, ne sachant plus que dire.

Emine avait une masse de choses sur le bout des lèvres, mais, en pleine rue passante, elle hésitait à les exprimer. Elle reprit avec un soupir :

— La forêt est plus agréable, convenez-en?

— Vous n'aimez pas la ville?

— De temps en temps!

— C'est surtout l'indépendance qui vous manque?

— Peut-être...

Ce dialogue ne répondait nullement aux pensées d'Emine. Ce qu'elle entendait par la forêt était son silence et sa solitude... Certainement, si elle avait eu le bonheur d'y rencontrer pour la deuxième fois le charmant jeune homme, elle l'aurait questionné sur sa situation dans la vie. Mais, heurtés par les passants, leur conversation ne pouvait qu'être superficielle. Emine en sentit toute l'inanité et brusqua les adieux, malgré la peine qu'elle en éprouvait.

— C'est amusant de vous avoir vu là, mais on ne peut s'éterniser sur un trottoir, dit-elle; au revoir, Monsieur...

— Vous avez raison... Au revoir, *Mademoiselle*!

Emine n'osa pas lui tendre la main. Cependant, *Sapode* n'était pas là pour sauter à la gorge de l'intrus. Un embarras subit paralysait la jeune fille.

Le jeune homme, en la saluant pour prendre congé, murmura à part soi :

— Qu'elle est jolie, mon Dieu! qu'elle est jolie!... Non, ce n'est pas la fille d'un fermier, c'est une châtelaine... Mais laquelle?... Si je la suivais? Triple sot!... J'allais ne pas y penser!...

Prudemment, le héros accomplit une volte-face et aperçut dans le lointain le petit chapeau bleu qui ondulait parmi les personnes de la rue.

Il emboîta le pas derrière la jeune fille, en disant :

— Elle n'est pas empruntée ! Elle n'a pas voulu que je commette encore l'erreur de la prendre pour une dame... Mais ne perdons pas ses traces... Attention ! elle bifurque... Tiens ! elle s'arrête au numéro 36, et elle entre... Le numéro 36 de cette rue me rappelle quelque chose, mais quoi ?

Le jeune homme chercha quelques instants dans ses souvenirs ; puis, soudain, il s'accabla de reproches :

— Mais c'est Rajolin qui habite là, le savant, le docte Rajolin ! Alors, cette jeune fille est chez lui, ou plutôt chez eux, car il est marié, Rajolin, avec sa compagne d'enfance, Colette Magné... La situation s'éclaire... J'ai une chance inespérée... Je vais aller voir les Rajolin. Lui, m'a écrit pour me dire qu'il n'invitait personne à son mariage, parce que sa femme était en deuil, mais qu'il habiterait les Ardennes pour quelque temps... J'irai lui rendre visite, c'est sûr, bien que je ne me soucie nullement de me mettre en tiers chez des nouveaux mariés ; mais je serai en face de cette perle rare, de cette jeune fille étonnante, parce qu'elle fait battre mon cœur.

Il s'en fallut de peu pour que le « beau jeune homme » ne battît un entrechat au milieu de la rue. Les convenances vinrent juste à temps pour lui démontrer le mauvais effet que provoquerait cette manifestation.

Émine était aussi agitée que lui.

« Il sait que je ne suis pas mariée... Il sait que je suis de passage à Rethel... Se renseignera-t-il sur mon compte ? Saura-t-il trouver qui je suis ? Il m'a semblé qu'il était content de me revoir, à moins que ce ne soit la surprise qui lui ait donné ce visage riant... Disons que c'était une surprise joyeuse. »

Émine montra une correction impeccable et ne se retourna pas. Elle n'employa même pas cette

stratégie commune qui consiste à s'arrêter à la devanture d'un magasin, afin d'avoir la liberté de fouiller l'espace à droite aussi bien qu'à gauche.

Non, elle rentra sagement chez elle, digne dans sa tenue, mais le cœur bondissant.

Sitôt la porte refermée, cette belle attitude se modifia brusquement. Elle hurla à tue-tête :

— Colette! Colette!... Je l'ai revu!

C'était un cri de guerre gagnée, un cri de tigresse qui retrouve son petit, un cri intraduisible!

— Qu'y a-t-il?... s'effara la jeune femme, angoissée, et qui n'avait rien compris d'autre que le son d'une vocifération de sauvage.

— Je l'ai revu! répéta Emine en jetant son exquis chapeau en l'air.

— Mais qui?

— Celui que j'aime!

Un rire homérique s'empara de la jeune femme.

— Vous avez l'amour tragique! Vous montrez un visage bouleversé, et vous m'annoncez cette nouvelle comme si on vous égorgeait! Heureusement que la domestique est sortie, sans quoi elle serait ahurie de savoir qu'on peut aimer de cette manière-là!

— Vous ne comprenez donc pas combien c'est pénible pour moi de rencontrer deux fois l'être que j'aime et de ne pas savoir ce qu'il est... Aujourd'hui, j'ai tout à fait senti que je l'aimais... C'est une affaire décidée... Quand je l'ai aperçu, il m'a semblé qu'on me plongeait un couteau dans le cœur... C'est de l'amour, n'est-ce pas?

— Je n'en sais rien...

— Comment, vous ne savez pas? A quoi cela vous sert-il d'avoir épousé l'homme que vous aimez? s'indigna Emine.

Colette se contenta de rire et répliqua :

— Racontez-moi votre aventure...

— En sortant du magasin de blanc, je l'ai vu subitement qui venait vers moi. A ma grande joie,

il m'a reconnue... J'ai répondu à son salut... Que devais-je faire?

— Il n'y avait rien de mieux que de rendre ce salut...

— Oh! ce n'est pas pour ce salut de rien du tout que je me demandais quelle devait être ma conduite... Fallait-il lui parler?

— Juste Ciel! c'eût été des plus incorrects! Une jeune fille, aborder un jeune homme qu'elle ne connaît pas! Ce monsieur a peut-être une mauvaise réputation, et si une personne de la société vous avait aperçue lui parlant, c'eût été un scandale! Vous n'êtes plus dans une forêt...

— Ah! répondit Emine faiblement.

— Vous êtes toute pâle...

— Oui, je le sens... Je vais vous avouer que j'ai causé avec ce monsieur, et je lui ai dit précisément que nous n'étions plus dans la forêt!... Cent dames de la société, me jetant des regards d'envie, n'eussent pu m'en empêcher!

— Quelle imprudence vous avez commise!

— Je l'ai commise parce que ce monsieur ne peut qu'être bien, étant donnée la façon dont il se comporte.

— Vous êtes étonnante!

— Je suis comme je peux; mais ce que je sais, c'est que je suis désespérée de n'avoir pu m'enquérir de son nom...

— C'eût été un comble! Mais je conviens que ces rencontres sont originales... Avait-il du plaisir à converser avec vous?

— Je le crois... Il me regardait beaucoup...

— Je m'en doute...

— Il ne m'avait vue qu'en tenue de cheval, et cela me changeait... Vous qui êtes intelligente, Colette, comment allez-vous trouver le moyen de savoir son nom et sa situation sociale?

— Nous en conférerons avec André...

— Il faut en finir... Si je ne puis l'épouser, il faut

que je l'oublie; et s'il peut devenir un mari, vous aurez une bonne action à accomplir : celle de lui proposer ma main...

— Comme vous y allez !

— J'ai fait des progrès merveilleux en vous prenant comme intermédiaire ! Si je m'écoutais, je n'accumulerais pas tant de préliminaires... A quoi sert de tergiverser ?

— Il y a certaines conventions à observer !

— Pas une ne tient debout devant un bel amour !

— Quelle émancipée ! Je constate de plus en plus que la forêt vous a élargi les idées pernicieusement...

— Comme vous vous trompez ! Je les trouve si étroites, mes idées, et le monde tellement idiot ! Dès la première rencontre, j'aurais dû m'expliquer avec ce jeune homme...

— Il est fort heureux que l'éducation vous ait retenue !

— Non, ce n'était pas l'éducation, mais une timidité stupide qui m'a privée de mes moyens d'agir... Dites-moi, Colette, comment vous y êtes-vous prise pour épouser André ?

La jeune femme resta un moment songeuse; puis elle murmura, comme si elle revivait ses souvenirs :

— Nous nous sommes toujours connus... Ma pensée n'était remplie que de l'image d'André, que de ses paroles et que de ses actes. Chacun de mes gestes était en vue de lui plaire. Je n'envisageais l'avenir qu'avec lui, mais j'ignorais ses sentiments... Un jour, André vint chez ma mère; j'étais troublée, avide de savoir s'il me considérait comme une fiancée future, et je lui dis, à un moment où nous nous trouvions seuls : « Avez-vous l'intention de fonder un foyer, André ? — Mais certainement, Colette. — Alors, André ? — Alors vous serez ma femme, si vous le voulez bien ? » Et ce fut tout.

— C'était assez ! cria Emine avec impétuosité...

Vous avez sondé le cœur d'André, vous l'avez forcé à se déclarer... C'est toujours la même chose ! La femme fait marcher le trébuchet, et l'homme tombe dans le piège ; que ce soit vous ou Rufine, cela se passe de même...

— Vous avez de ces franchises !

— Mais non, ce sont les femmes qui ont des détours... Je n'agirai pas ainsi... J'irai droit au but...

— Il vous en coûtera peut-être votre bonheur !

— C'est que ce bonheur reposait sur une base fragile...

— Pensez que je connais André depuis l'enfance...

— Cela importe peu !... Moi, il me semble que je connais ce jeune homme depuis cent ans, tellement je le devine semblable à moi...

— Quelle science !

— C'est celle du Peau-Rouge...

Les deux amies rirent, et leur entretien se termina là.

IX

Le sixième soir du séjour d'Emine chez ses amis, Colette lui annonça vers dix-huit heures :

— Mon mari vient de recevoir un télégramme envoyé par un savant qui veut élucider une question scientifique. Sa femme l'accompagne. Il nous convie à dîner à l'hôtel, et je ne puis me soustraire à cette invitation. Je dois m'incliner devant la science et ne pas désobliger cette dame plus âgée que moi... Je vous laisserai donc dîner seule, ma petite Emine. Vous m'excuserez de vous traiter comme une sœur...

— Ne vous excusez pas, Colette... Il est si naturel que vous preniez la liberté dont vous avez besoin. Je serais désolée qu'il en fût autrement.. J'écrirai à père après dîner, et peut-être aussi à Rufine. Quand vous êtes près de moi, je ne pense qu'à bavarder...

— Vous m'enlevez des remords!

Colette s'habilla pour cette réception, et son mari vint la chercher vers dix-neuf heures pour aller au rendez-vous.

Emine dina de bon appétit, égayée par la servante qui se crut obligée de lui parler pendant son repas. C'était une paysanne simple, naïve, qui rappelait à Emine certains airs de Rufine.

Après le dîner, la jeune fille voulut exécuter son programme. Elle s'assit devant une table de sa chambre et commença d'écrire. Elle se demandait si elle parlerait à son père de la rencontre de l'après-midi, quand le timbre de l'entrée résonna.

La domestique alla ouvrir et vint dire à Emine qu'un « monsieur voulait voir Monsieur ».

— Que veut-il, ce monsieur?

— Je ne sais pas...

— Est-ce que je dois me montrer pour savoir ce qu'il veut?

— Je ne sais pas...

— Faites-le entrer au salon, je vais m'y rendre...

Emine pensait à quelque savant venant consulter M. Rajolin. Recevoir quelqu'un ne la gênait nullement, surtout si cela pouvait rendre service à son hôte.

La domestique revint pour annoncer :

— Le monsieur attend...

— C'est bien...

En coup de vent, en pas de danse, en saut fantaisiste, la jeune fille entra dans le salon, et qui vit-elle?... Le « beau jeune homme ».

— C'est vous? s'exclama-t-elle, au comble de l'étonnement.

— Ce n'est que moi...

— Quel bonheur! lança Emine... Vous m'avez « repérée », ajouta-t-elle, radieuse.

Il y eut un silence qui parut désapprobateur à la jeune fille.

— Rajolin est un de mes bons camarades, reprit le visiteur.

— Ah! tant mieux! Il ne doit connaître que des gens bien élevés, corrects et charmants! Quel soulagement!

Le jeune homme la regarda, légèrement ahuri. Cependant un sourire restait sur ses lèvres, et ses yeux semblaient d'une indulgence fort admirative.

— Je vais vous expliquer, poursuivit Emine : je suis venue passer quelques jours chez mon amie Colette... Je lui ai raconté nos rencontres, et elle a été choquée de ce que je vous aie parlé dans la rue... Or, elle ne peut comprendre... C'est une citadine, élevée en face des conventions et d'un entourage de préjugés... Moi, je suis une campagnarde, et j'agis simplement... Je vous ai rencontré, cela m'a fait plaisir, et je vous ai parlé... Vous y avez vu du mal?

— Que vous avez eu raison, Mademoiselle!

— Votre approbation me reconforte... Je n'ai pas beaucoup de joies véritables dans la vie... J'ai passé une existence sans mère, dans une grande maison où j'errais toute seule, n'ayant ni frères ni sœurs... Ma vieille servante a un caractère en or, mais plus j'avance en âge, plus je la trouve ignorante... Mes questions restent souvent sans réponses... Depuis que j'ai dix-huit ans, j'ai essayé de m'intéresser aux pauvres, mais ils sont durs à mener et ne comprennent pas le bien qu'on leur veut. Et ce qui m'étonne, c'est que les pauvres ne savent souvent pas se tirer d'affaire, et ce sont eux pourtant qui auraient le plus besoin de se débrouiller...

Le jeune homme rit et dit :

— Ne croyez-vous pas que c'est justement parce

qu'ils ne savent pas se tirer d'affaire, souvent, qu'ils restent pauvres?

— Mais oui! s'écria Emine, je n'y avais pas pensé! Nous nous comprenons tous les deux!... Je le disais d'ailleurs à Colette...

— Pardon,... que disiez-vous à Colette?

— Je lui ai assuré que nous avions des caractères semblables, vous et moi... Vous êtes ricur, mais vous réfléchissez...

— Votre opinion est trop flatteuse...

— Pas du tout, j'ai la même sur moi...

— Vous m'honorez...

— Colette va jeter les hauts cris quand elle va savoir que je vous ai reçu... Mais je n'ai nul remords;... c'était dans mon destin...

— J'en suis persuadé... Qu'entendez-vous par votre destin?

— C'est peut-être une idée à moi, mais je me suis imaginé que le jour des dix-huit ans d'une jeune fille, la roue de son destin entre dans une autre phase: celle des événements qui doivent la conduire au mariage...

Le jeune homme réprima un mouvement.

— Il s'agit, poursuivit Emine, de rencontrer l'homme qui vous plaît, parce que le mariage n'est acceptable que dans ces conditions...

— C'est bien mon avis..., opina l'homme qui plaisait.

La jeune fille se tut. Elle regarda son héros. Il la contemplait sans parler. Il ouvrit la bouche, mais aucun son ne sortit de ses lèvres.

Emine pensa: « Il est timide et n'ose rien dire... Il est comme André Rajolin et comme Eustase... »

Elle reprit la conversation:

— Que faites-vous dans la vie?

— Peuh! rien de saillant...: je gère quelques morceaux de terre...

— Une femme vous générerait dans l'existence que vous menez?

— Nullement... au contraire...

— J'ai compris... Alors vous pouvez m'épouser?...

Le « beau jeune homme », qui s'appuyait au dossier du fauteuil sur lequel il était assis, se leva d'un bond et s'écria :

— Vous êtes superbe d'audace!

— C'est un crime?

— Non;... mais dans ma famille j'ai eu vent de certains principes de réserve dictés aux jeunes filles.

— Vous aimez tant que cela les préjugés? coupa Emine.

— C'est-à-dire...

— Je vous parais incorrecte? dites-le franchement? Eh bien! ne vous en déplaise, je suis loyale et j'accepte mes responsabilités, déclara Emine. Là où les autres femmes tendent un piège pour faire croire à leur futur mari qu'il a parlé le premier, moi, je vous pose nettement la question... Une femme vaut un homme, et du moment que vous êtes venu ici, j'ai estimé que c'était pour me rencontrer une troisième fois... Je vous ai vu timide en face de moi, et je vous ai facilité votre aveu... Si vous croyez que je ne puisse pas vous convenir, vous n'avez qu'à me dire « non », et ce sera tout... Tout cela est de bonne guerre... Je serai triste jusqu'au moment où cette scène sera oubliée... Ne vous figurez pas que je me jette à la tête du premier venu!... J'ai une cousine qui a voulu me marier avec son neveu, Babylas de Grantère, un sot, un vaniteux, un homme sans éducation...

— Oh!

— Mais oui... Ah! je le lui ai vite dit qu'il n'avait pas à compter sur moi, et cependant il est très riche... J'étais mortifiée que l'on me prît pour une balourde qui se fût contentée d'un spécimen pareil...

Le jeune homme, qui avait eu un tressaillement en écoutant ce récit, dit soudain :

— Seriez-vous donc M^{lle} Emine de Sanpécune?

— Je suis...

Il s'inclina et prononça :

— Je vous présente Babylas de Grantère...

Emine resta d'abord pétrifiée, sans voix et sans geste ; puis, soudain, elle s'écria :

— Quoi ! comment ! que signifie ce mystère ? Quel était ce personnage venu sous votre nom ?

— Je vais me confesser en toute humilité, mais pardonnez-moi d'avance...

— Parlez, ordonna la jeune fille.

— Ma tante désirait me marier. Elle m'a dit un jour : « Va chez M. de Sanpécune ; tu y verras une jeune fille charmante, et si elle daigne te regarder favorablement, nous la demanderons à son père. » Il suffit que l'on m'assure qu'une jeune fille est jolie pour que je la voie laide... Je veux trouver seul celle qui sera mon épouse très aimée...

— C'est très bien, murmura Emine doucement.

— Alors, poursuivit Babylas, encouragé par cette voix tendre, j'ai résolu de ne pas me rendre à cette entrevue, et, puisque j'étais attendu, j'ai substitué à moi mon fermier et mon frère de lait...

— Horreur ! cria Emine en se voilant la face, je comprends tout ! Et vous avez ri de moi tous les deux ! Vous avez osé vous moquer d'une malheureuse jeune fille qui attendait avec ingénuité un fiancé, afin de se créer une famille ! Que c'est mal !

— Oui, c'est mal, répéta Babylas, honteux.

— Et vous me reprochiez mon audace !...

— Je suis un sot, un vaniteux, un être sans éducation...

— Vous conviendrez, Monsieur, qu'après cette comédie navrante je ne puis vous épouser !

— Vous êtes peut-être un peu intransigente, mais vous avez tous les droits... Et vous êtes précisément la seule jeune fille à qui je voudrais plaire...

— C'est de la malchance... Je n'ai pas besoin de vous assurer de la sympathie que j'avais pour

vous... Notre rencontre dans la forêt avait été si poétique...

— Hélas ! vous ne me pardonnerez pas ?

— C'est impossible, voyons !... Je suis la risée de votre frère de lait... Et cependant, quand je me souviens bien de lui, je m'avise qu'il a été fort bien... Je ne crois pas qu'il eût agi comme vous...

Baby las se mordait les lèvres. Voilà donc où le conduisait l'amour de la plaisanterie... Il s'en sentait guéri à jamais !

— Nous n'avons plus rien à nous dire, Monsieur ; il faut nous quitter... C'est un adieu...

Emine de Sanpécune était debout. Son ton un peu hautain lui allait à ravir.

Le plus curieux était que Baby las, au lieu d'être désolé par cette scène, en était enchanté intérieurement. Il découvrait une Emine de Sanpécune qui se révélait plus que jamais fière et pleine de droiture. Il espérait que leur penchant réciproque amènerait un miracle pour leur bonheur à tous deux.

Il partit, le cœur lourd cependant. Emine ne lui tendit pas la main. Elle était mélancolique, mais ferme. Ce jeune homme qui n'avait pas voulu obéir à sa tante la décevait.

Quand il fut hors du salon, elle soupira. Son rêve était brisé.

Le couple Rajolin la trouva la tête entre ses poings. Elle réfléchissait.

Colette questionna :

— Qu'y a-t-il ?... Vous semblez souffrante ?

— Il est venu...

— Qui ?

— Le jeune homme qui me plaisait...

— Il a eu cet aplomb ! s'écria la jeune femme.

— Il venait voir votre mari...

— Le bon prétexte ! lança André en riant.

— Pas du tout... C'est un de vos camarades

— Son nom ?

— Baby las de...

— Grantère!... Ah! le cher garçon...

— Je ne trouve pas!

— Il vous déplaît?

— Au contraire...

— Alors?

Emine raconta tout le drame. La cousine Perrett avait eu une excellente idée, mais Bab une bien mauvaise...

— Il a toujours été facétieux..., murmura André.

— Il a dépassé les bornes, prononça Colette; mais ce qui me satisfait, c'est qu'au moins, petite Emine, vous ne lui aurez pas fait de déclaration intempestive...

— L'aveu de son imposture est arrivé trop tard; mon aveu, à moi, était déjà consommé, balbutia Emine d'une voix sourde.

— Ciel! qu'entends-je!

M. Rajolin riait.

— Avec Grantère, cela n'a pas d'importance; c'est un homme intelligent et bon...

— C'est dommage qu'il ait ces qualités-là, intervint Emine.

Les deux amies épiloguèrent sur ce sujet qui semblait inépuisable, et la jeune fille regretta sa forêt et le calme des champs.

Elle confia le lendemain à Colette qu'il lui fallait un exercice violent pour combattre la neurasthénie débutante dont elle était atteinte. Ses courses avec *Ritène* et *Sapode* lui manquaient, et elle s'embarqua pour rentrer chez elle.

La paix lui revenait en approchant de son paysage familial.

Quand Rufine la vit avec ses cheveux coupés et sa robe courte, elle faillit s'évanouir de stupeur autant que d'indignation.

— Comment. Mademoiselle va s'en aller avec ses mollets?

— Mais avec quels mollets veux-tu que je sorte? répliqua candidement Emine.

— Et cette robe, c'est un jupon! Il n'y a pas d'étoffe...

— Elle coûte cher tout de même...

— Et les beaux cheveux de Mademoiselle! Je les soignais si bien!...

— Heureusement,... sans cela j'aurais le crâne dénudé...

— Cela ne vous réussit pas de baguenauder dans les villes. Je l'avais dit à Eustase : « Si Mademoiselle s'en va avec cette petite M^{me} Rajolin, il y aura du mauvais... »

— Allons, ne sois pas bougon...

— Vos beaux cheveux tout de même!

— Ils ne formaient pas un gros tas par terre, je te l'assure... Et si tu savais comme c'est agréable pour se laver la tête... Je te couperai les tiens demain...

— Seigneur!... gémit Rufine en cachant ses bandeaux gris entre ses vieilles mains.

M. de Sanpécune lui trouva un air mûri. En huit jours, ses traits accusaient une sorte d'ombre qui voilait sa jeunesse. Il lui dit :

— Il me semble que voir du monde ne convient pas à ta nature... Chaque fois, ton visage en porte une empreinte...

— Je le crois, père... Je suis née dans la brousse, et c'est là ma vie...

— Heureux celui à qui la nature peut suffire, répliqua M. de Sanpécune. Il y trouve tous les enseignements et peut se passer de ses semblables. Il fortifie son âme et ne se divertit pas aux plaisirs extérieurs. La vraie source de l'ennui, ce n'est pas la solitude ou le silence, mais la nonchalance qui empêche de rechercher les ressources que possède l'esprit...

Jamais, en face de sa fille, pendant un repas, M. de Sanpécune n'en avait tant dit.

Emine remit au lendemain le récit de son aven-

ture. Elle voulait dépouiller toute rancune et parler sans violence.

Dès qu'elle fut dans le parc, le matin suivant, elle vit venir à elle le garde Urbain :

— J'ai su que vous étiez rentrée, Mademoiselle, et je viens vous avertir que j'ai découvert trois terriers. Il y aurait une bonne prise...

— C'est gentil de m'avoir attendue... Je vais avec vous...

Emine était joyeuse. Toute son enfance revivait. Elle marchait allégrement à côté du garde et parlait des choses de la forêt. Urbain n'était pas moins gai, bien que, par moments, son visage se fronçât.

La chasse se passa merveilleusement. Les furets firent leur devoir, et les malheureux lapins furent prisonniers. Emine, qui aimait beaucoup les animaux, ressentait toujours de la pitié devant ces meurtres, mais elle se raisonnait, sachant que ces rongeurs eussent vite détruit la forêt si on les laissait se repeupler. Elle en avait pris son parti.

En rentrant, chargés de leur butin, le garde murmura, comme s'il se décidait à franchir un obstacle fâcheux :

— Mademoiselle, j'ai revu M. de Grantère...

Emine s'arrêta net et regarda Urbain.

— Vous l'avez revu... Où cela ?

— Chez lui, dans sa ferme...

Il y eut un silence, durant lequel Emine se demanda de quel Grantère voulait parler le garde. Un peu de honte l'empourpra en pensant qu'on s'était joué d'elle devant un subalterne.

Urbain reprit :

— Il faut que je prévienne Mademoiselle que ce M. de Grantère que Mademoiselle a reçu n'est pas le vrai...

— Ah ! vous le savez aussi ?

— Mademoiselle est donc au courant ?

— Oui, Urbain...

— Cela me soulage... Je vais donc raconter mon

histoire à Mademoiselle... Il y a quelque temps que tout cela me taquinait. Je me souvenais d'un autre M. de Grantère que celui qui a déjeuné au château. Les façons de ce monsieur m'ont semblé si pareilles aux miennes que je me suis convaincu petit à petit qu'il y avait de la diablerie dans cette affaire... Je suis allé aux renseignements, et comme les uns me disaient grand, les autres petit, ceux-là gros, et ceux-ci mince, j'ai pensé que le meilleur moyen d'y voir clair était d'aller trouver la personne même. J'y partis un matin... Le château de Grantère a une belle figure. C'est entretenu avec soin. Il y a du personnel. Rien qu'à voir la bâtisse, j'ai eu envie de me redresser. Mais, au lieu d'entrer dans la cour d'honneur, j'ai avisé le chemin de la ferme, à un kilomètre de la demeure. Oh ! c'est une belle ferme, on dirait presque un château aussi. Sur le seuil du bâtiment du fermier, j'ai reconnu notre faux M. de Grantère. Mais je dois dire qu'il était beaucoup mieux, mince, et pas rouge... Je m'y perdais... Il m'a vu et s'est avancé vers moi en disant : « Monsieur de Sanpécune, j'ai l'honneur de vous saluer. — Halte-là ! que je lui ai répondu ; je ne suis pas plus M. de Sanpécune que vous n'êtes M. de Grantère. — Vous êtes donc prévenu ? — Parbleu !... » C'était encore de l'hébreu pour moi, mais je faisais celui qui savait... Il s'est mis à rire et il m'a dit : « Ce pauvre Monsieur est venu me confier son ennui, et comme je ne peux rien lui refuser, vu qu'il est si bon, j'ai consenti à le remplacer... » Alors, Mademoiselle, je lui ai avoué à mon tour que les ordres que vous me donniez étaient sacrés pour moi, et que j'avais accepté, à regret, de passer pour M. votre papa... Il a ri encore une fois comme un bon gars, et s'est écrié : « Ils ont eu tous les deux la même idée, ils sont quittes et sont faits pour s'entendre, et pour une belle paire, ce sera une belle paire ! » Voilà, Mademoiselle, le résultat de mon enquête...

Emine passait par toutes les émotions. La plus forte fut celle où elle songea tout à coup qu'elle avait trompé, elle aussi, en faisant passer le garde pour son père. Dans sa colère de l'avant-veille, elle avait totalement oublié sa propre supercherie. Il est vrai qu'elle la trouvait plus excusable parce qu'elle l'avait employée par nécessité et non par jeu, comme Babylas.

— Mon bon Urbain, dit-elle presque joyeusement, le fermier a raison...

— Je l'ai jugé ainsi... Mademoiselle a eu une heureuse inspiration de me faire passer pour le futur beau-père d'un gendre si peu en harmonie avec Mademoiselle... C'était la réponse qu'il méritait...

Emine estima que le garde possédait une intelligence supérieure. Evidemment, elle avait été inspirée étonnamment dans ces circonstances. C'eût été beaucoup plus incorrect encore si M. de Sarpécune eût présidé ce déjeuner. Les choses s'étaient donc déroulées admirablement bien. Le « beau jeune homme » et elle étaient coupables....

Une lueur d'espoir pénétra dans le cœur d'Emine, bien qu'elle eût déclaré à Babylas de Grantère qu'elle ne pouvait plus l'épouser. Cet arrêt, elle l'avait imposé, mais elle devait, elle aussi, avouer...

Que la forêt était belle, ce matin-là ! Les feuilles rousses, jaunes, rouges et dorées miroitaient dans les rayons d'un soleil affaibli, mais généreux encore. La paix régnait. Le cri d'un oiseau stridait par instant. Une branche sèche tombait, de-ci de-là, et les feuilles que l'on foulait crissaient sous les pieds.

Jamais Emine ne s'était sentie si heureuse de vivre. Elle aurait voulu crier sa joie ; mais, forcée de la garder en son âme, elle se déversait peu à peu dans ses membres, rendant son pas si vif et si léger qu'Urbain avait du mal à la suivre.

Il était derrière elle et il se disait, lui qui savait

observer les impressions dans l'attitude des êtres :
« Elle est contente, elle est vengée; je suis sûr que si le véritable M. de Grantère la voyait, il serait conquis.

Le retour au château fut triomphal.

Rufine fut en extase devant le butin et lui attribua la joie d'Emine. Ce n'était qu'un exutoire. La servante en eut le fin mot quelques heures après.

— Tu sais, Rufine, que le M. de Grantère qui est venu déjeuner, et pour qui tu as cuisiné de si bonnes choses, n'était pas le vrai...

— Je ne comprends pas du tout...

— Cela va venir... M. de Grantère, qui devait se présenter comme fiancé, ne voulait pas d'un mariage fabriqué... Il a résolu de trouver sa femme tout seul...

— Il me plaît, ce caractère-là!

— Laisse-moi parler... Alors, imagines-tu ce qu'il a inventé?

— Non...

— Il a envoyé à sa place son frère de lait, pour que le déjeuner, composé par toi, ne soit pas perdu!

— Ciel!

— Il est très malin, tu sais!... Il s'est dit : « Si la jeune fille est une paysanne, ce Grantère-là lui suffira. » Et comme je sais discerner ce qu'il me faut, j'ai envoyé promener cette doublure!... Que dis-tu de cela?

Rufine prit un temps pour répondre; puis elle prononça :

— Je réponds que le Bon Dieu vous a punie... Quand on montre un faux père, on n'a droit qu'à un faux fiancé...

Emine resta pétrifiée devant cette leçon, donnée avec un aussi judicieux raisonnement.

Et, comme elle était la loyauté même, elle s'écria :

— Tu as raison! Ecoute le reste, maintenant... Tu te souviens que j'ai rencontré un beau jeune homme dans la forêt?

— Oui, Mademoiselle...

— Eh bien! c'était lui, le vrai Babybas, mon ami Bab, celui que je voulais épouser depuis toujours...

— Quel bonheur!... Mais c'est un miracle!

— Tu as trouvé le mot juste...

— Alors je vais retirer du poivre la robe de mariée de votre maman...

— Non, attends, je n'ai pas fini... Cet époux rêvé, je l'ai renvoyé...

— Oh! c'est par trop sot!

— Hum! tu oublies à qui tu parles...

— Pardon, Mademoiselle... Pourquoi l'avez-vous renvoyé?

— Parce qu'il s'était moqué de moi...

— Ce n'était pas juste, cria Rufine, puisque vous vous moquiez de lui!...

— Tu es la sagesse en personne... J'étais furieuse contre lui; mais, depuis ce matin, j'ai compris que nous avons joué le même jeu... C'est une preuve de plus que nous avons les mêmes idées et que nous sommes créés pour nous accorder...

— Que Mademoiselle est fine...

— Tu me flattes pour réparer ta vivacité de tout à l'heure...

Émine s'en alla en chantant comme une alouette. Tout le printemps était dans son cœur, alors que, dehors, l'automne régnait déjà.

Il fallut cependant qu'elle entretint son père de ces événements. M. de Sanpécune prit la chose fort gaîment. Il venait de déchiffrer une inscription dont il cherchait la clef depuis de nombreux jours, et il était, lui aussi, dans d'excellentes dispositions.

Il s'écria :

— Je savais qu'un Grantère ne pouvait qu'être bien... Mais que les mœurs ont dégénéré! Se permettre une telle fantaisie me paraît un acte presque invraisemblable! Décidément, on élève mal les enfants en cette génération...

— Mon cher père, il y a eu de tout temps des personnes avec le sens de la facétie et de l'humour...

— Je n'en disconviens pas; mais avoue que tu ne te serais pas permis...

Emine regarda son père et rit. Il interrompit sa phrase et murmura :

— Hélas! je ne me souvenais plus que tu avais agi de même...

— Tu vois, père, que la mauvaise éducation s'in-filtre partout...

— Ah! si j'avais manqué de respect à mon père, qu'eût-il dit!

— Et si M^{me} de Grantère avait pu prévoir que son fils se ferait remplacer par son paysan de frère de lait, qu'eût-elle pensé? J'en conclus, mon cher père, que nous sommes faits pour nous entendre puisque nous réussissons les facéties avec un tel ensemble... Seulement, il vous faudra être un ambassadeur très habile près de M^{lle} Perrett, à qui j'ai adressé une lettre plutôt sévère au sujet de son candidat...

— Comment, tu as osé?

— N'étais-je pas directement en cause? M^{lle} Perrett aura une bonne réponse : ma supercherie... Que c'est agréable quand on n'a rien à se reprocher l'un l'autre! s'exclama Emine.

— Tu confonds!... Tu devrais dire : Qu'il est gênant de n'avoir pas à se louer l'un l'autre!

— Ce sera comme vous voudrez, père..., acquiesça Emine en riant.

— Je veux bien aller chez M^{lle} Perrett, à condition que tu m'accompagnes, dit M. de Sanpécune.

— Je ne demande pas mieux... Maintenant, je sais voyager..., déclara fièrement la jeune fille.

— Nous irons dans trois jours... Je dois précisément voir quelqu'un dans ces environs-là, à propos d'une pierre druidique, ou considérée comme telle, que l'on a découverte...

Ah! que furent bien employées ces trois journées

par Emine ! La forêt se trouva parcourue dans tous les sens. Les allées retentissaient du galop de *Ritène* et des aboiements joyeux de *Sapode*. La belle forêt silencieuse et douce était une amie accueillante à qui on pouvait tout raconter.

X

— Bonjour, ma tante...

— Bonjour, mon petit Bab...

M¹¹⁰ Perrett regarda son neveu et dit :

— Tu as un air contrit, il me semble ?

— C'est un air de circonstance... Je viens me confesser!..

— A ta tante?... Qu'as-tu donc commis ?

Babylas prit un temps, et commença :

— Il vous souvient, ma tante, que vous avez voulu me donner une fiancée dans la personne de M¹¹⁰ Emine de Sanpécune ?

— Oui, mon neveu, et nous avons reçu de cette jeune fille une lettre assez cavalière...

— Babylas de Grantère méritait cette réponse ; mais, vous, ma chère tante, si vous avez été une victime...

— Je tremble de ce que tu as pu inventer...

— Tremblez, ma tante, mais pardonnez-moi... Je suis, moi, un martyr, parce qu'aujourd'hui, je suis fou de M¹¹⁰ de Sanpécune et qu'elle ne veut pas m'épouser..:

Les yeux écarquillés, à demi soulevée sur sa chaise d'impotente, M¹¹⁰ Perrett scrutait le visage de son neveu pour se convaincre s'il parlait sérieusement...

— Je m'accuse, ma tante... Le jour où vous avez voulu me présenter chez M. de Sanpécune, je n'y étais nullement disposé... La jeune fille que vous me destiniez pour femme, je la détestais d'avance, parce que je désirais faire choix de ma fiancée... Alors, ma tante...

Babyas s'arrêta quelques secondes devant l'énormité qu'il devait révéler.

— C'est donc bien dur à avouer?... interrogea M^{lle} Perrett.

— ... Alors, ma tante, j'ai prié Emile Andy, mon frère de lait et fermier, de me représenter...

Offusquée, scandalisée, horrifiée, M^{lle} Perrett se dressa sur ses jambes malades d'un élan inconscient.

Ahurie de ce miracle, épouvantée par l'aveu de son neveu, son âme était partagée entre la colère et la joie.

— Tu as osé cela!... cria-t-elle.

Puis, sans transition, elle continua sur le même ton :

— Je tiens debout ! Je marche presque !... Sais-tu que tu es un monstre indigne !

— Accablez-moi, chère tante... Je me sens encore au-dessous de tout ce que vous pourrez me dire... Mais laissez-moi vous féliciter d'avoir recouvré l'usage de vos membres. Si c'est l'indignation que j'ai soulevée qui en est la cause, je bénis mon affreuse action...

Comme M^{lle} Perrett ne répondait rien, Babyas poursuivit :

— Or, j'ai rencontré un matin, dans la forêt, une amazone admirable, jolie comme les amours, et écuyère consommée. Son cheval a eu peur de ma voiture. Nous avons échangé quelques mots sans savoir qui nous étions. Méfiante et sage, elle ne m'a laissé aucun indice pouvant la trahir ; prudent, je ne l'ai pas éclairée sur ma personnalité...

— Et on parle de l'étourderie de la jeunesse ! murmura M^{lle} Perrett.

- Je ne pensais qu'à ses yeux verts
 — Ceux de sa mère...
 — Et je croyais ne plus jamais la revoir, quand je me suis trouvé en face d'elle à Rethel... La suivre n'a été qu'un jeu... Elle gitait chez mes amis Rajolin...
 — Quelle bénédiction !
 — J'y suis donc allé un soir, et la Providence a voulu que nous fussions seuls, André et Colette ayant dû dîner en ville... Nous avons compris que nous nous plaisons mutuellement, et nous avons décliné nos noms...
 — Cela se corse...
 — Nous en avons été fort surpris, et M^{lle} de Sanpécune encore plus que moi... Tandis que tous les regrets affluaient dans mon cœur...
 — Oh ! que c'est bien réussi ! Comme je suis vengée...
 — ... Une sainte indignation courrouçait son âme.
 — A la bonne heure ! voilà une jeune fille comme j'en aime...
 — N'est-ce pas, ma tante?...
 — Oui, mon neveu...
 — Et j'ai été refusé avec autant de netteté que je l'ai été à mon bachot...
 — Je ne te plains pas...
 — J'ai mérité cette rigueur, mais je suis amoureux à croire que je vais dépérir...
 — Mon pauvre grand, je te vois venir... Il faut que j'aie intercédé près de ta belle indignée ?
 — Vous avez parfaitement deviné...
 — Je ne puis guère t'en vouloir plus longtemps, puisque, grâce à toi, je suis à moitié guérie... Tu t'y connais pour donner des émotions... J'irai donc trouver mon cousin de Sanpécune pour réparer le dommage...
 — Je ne voudrais pas vous cacher que M. de Sanpécune est un étonnement pour moi, du moins pour Emile Andy... Je le croyais un homme fin

et distingué, et ses manières ont surpris mon fermier...

— C'est curieux...

— Il paraît qu'il est sous la coupe de son maître d'hôtel et qu'il boit le vin qu'on lui mesure d'une façon assez peu respectueuse. C'est dire que l'on craint qu'il n'en abuse... Quant à sa fille, je suis désolé de penser qu'elle ne semble pas prendre son père en grande considération... Emile a de la finesse... Il s'est montré au-dessous de soi pour les besoins de la cause... Il avait ordre de ne pas chercher à plaire... Il a su voir que le beau-père n'était pas tout à fait ce qu'il aurait dû être...

— Je suis grandement perplexe... J'ai connu un M. de Sanpécune très correct d'allures, avec cet air distrait qui s'alliait à une science profondément aimée. Je ne sais si la solitude l'aurait avili à ce point. Il me paraissait d'une éducation impeccable...

— Enfin, c'est l'impression que m'a rapportée Emile. Comme il a été très véridique au sujet de M^{lle} de Sanpécune, j'en ai conclu qu'il l'est aussi pour le père...

— Nous verrons cela...

— Ma tante, combien je vous remercie,... et pardonnez-moi encore...

— Tu es bien puni, mon petit... Aimer précisément celle dont tu ne voulais pas entendre parler est une vengeance que je savoure...

Plus calme, Babybas prit congé de sa tante. Il avait projeté de se rendre à sa ferme.

Il était heureux, soulagé et angoissé tout à la fois. Un espoir l'illuminait cependant, en dépit de son angoisse.

Emile eut une exclamation de plaisir en le voyant. Les deux jeunes gens se tutoyaient, étant frères de lait et camarades de régiment. Emile aurait donné sa vie pour Babybas qu'il trouvait parfait. Babybas était souvent gêné par cette admi-

ration qu'il avouait bien mal mériter. Mais elle lui était salubre parce qu'il essayait d'en être digne quelquefois.

— Ah! Bab,... je suis bien content de te voir, dit Emile Andy en voyant son frère de lait, d'autant plus que j'ai quelque chose d'intéressant à te raconter... Je n'ai pu aller chez toi, à cause de la fabrication de la boisson...

— J'arrive à point, alors..., répliqua le jeune homme gaiement... A part cela tout va bien?... Ta femme se plaît ici?

— A merveille...

— Tu es donc heureux...

— Complètement, et je te souhaite pareil bonheur... Ce que je voulais te dire concerne M. de Sanpécune... Figure-toi que M^{lle} de Sanpécune, n'osant pas te recevoir seule chez elle, a cherché un père d'occasion...

— Que me dis-tu là?... interrompit Bab en riant.

— La vérité... Son père était absent ce jour-là, et elle a ordonné à son garde de s'asseoir en face d'elle pour recevoir M. de Grantère, son futur fiancé...

— Ah! ah! ah!... la bonne histoire!... Elle est impayable, ma future fiancée!

— C'est pourquoi j'avais trouvé ce père un peu inférieur à sa renommée; mais le garde Urbain, intrigué par un M. de Grantère qui ne lui paraissait pas celui dont on lui avait parlé, est venu me voir, et nous avons découvert le pot aux roses!

— Ah! Emile, laisse-moi rire... Tout cela est charmant...

— Nous avons ri aussi de cette coïncidence étonnante qui conduisait les deux futurs à un geste identique...

— C'est fameux, tu sais, et prédestiné!... Cette bonne petite Emine...

Comme un amoureux plein de son rêve, Babylas raconta sa délicieuse aventure à son frère de lait.

La Providence fut louée d'avoir arrangé les choses avec tant de malice et de sagesse tout ensemble.

— Je suis tombé amoureux de celle que je ne voulais pas voir ! termina Bab avec un ton de regret pour la dernière partie de sa phrase.

— Tout s'arrangera..., prononça Emile, réconfortant.

Le lendemain, Babylas de Grantère sentit qu'il lui serait impossible de rester plus longtemps sans parler d'Emine, et il se dirigea de nouveau vers Barricourt, où habitait sa tante.

Ce jour-là était la date fixée par M. de Sanpécune pour rendre visite à sa cousine M^{lle} Perrett.

Emine l'accompagnait. Un chauffeur venu de Vouziers les conduisait, et ils arrivèrent à la demeure de leur parente vers quinze heures du soleil.

M^{lle} Perrett était assise devant sa fenêtre et pensait aux événements récents. Elle s'en amusait parce que la vie lui souriait de nouveau à cause de sa marche presque reconquise. Elle n'allait pas vite, mais elle s'était rendue dans son jardin, au bras de sa fidèle femme de chambre. Tout son personnel assistait à cette résurrection... Elle se disait que dans deux ou trois jours elle pourrait se présenter chez son cousin pour essayer de concilier les choses et de réconcilier les parties.

Quand elle entendit, puis vit une automobile s'arrêter devant son perron, elle tapota ses bandeaux blancs et regarda dans un miroir si sa coiffure était en place.

Ses yeux errèrent dans l'allée pour reconnaître qui lui arrivait.

Une svelte personne, impeccable dans son tailleur dernier cri, barré d'un renard argenté, s'avancait entre les arbustes.

— Qui cela peut-il être?... se demanda M^{lle} Perrett.

Quand elle aperçut M. de Sanpécune, une lueur traversa son cerveau, et elle murmura :

— Serait-ce mon cousin?... Et cette inconnue serait-elle la jeune Émine?... Peste ! quelle élégance et quelle grâce ! Si le visage ressemble à l'allure, mon neveu aura là une compagne dont il pourra être fier... Quant à mon cousin, nous allons savoir s'il a perdu ses manières d'autrefois...

Ce petit soliloque était à peine achevé que la porte du salon s'ouvrit, et que M. et M^{lle} de Sanpécune furent annoncés.

— Quelle heureuse surprise ! s'exclama la maîtresse du lieu... Vous m'avez devancée... Je comptais me rendre chez vous demain...

— Nous vous savions immobilisée, chère Mademoiselle et cousine...

— Je l'étais encore il y a deux jours, mais une émotion très motivée m'a rendu la demi-élasticité de mes muscles...

Émine sourit. Ce sourire conquit M^{lle} Perrett.

M. de Sanpécune poursuivit :

— Nous venons vous donner une seconde émotion, qui, peut-être, vous rendra la demi-élasticité qui vous manque encore...

— Je doute que vous m'appreniez du nouveau, répliqua M^{lle} Perrett d'un air entendu.

— Je vous présente ma fille...

— Elle m'a déjà charmée...

— Elle vient vous apporter toutes ses excuses...

— Oui,... oui,... je sais... Il est une certaine lettre qui frisait l'impertinence et la leçon...

— La lettre reste valable, intervint Émine qui ouvrait la bouche pour la première fois, mais il y a eu erreur sur la personne...

M^{lle} Perrett eut l'intuition que la charmante jeune fille qu'elle avait devant elle pouvait avoir bec et ongles.

— Nous avons encore autre chose à régler, poursuivit M. de Sanpécune.

— Quoi donc?... questionna M¹¹⁰ Perrett, impatiente.

— Vous avez eu la grande bonté de prévenir ma fille de l'arrivée d'un prétendant éventuel... Or, j'étais absent...

— Donc, j'étais sans père, appuya Èmine.

— Ma fille, qui a le souci de la correction...

— Cela ne m'arrive pas toujours, avoua Èmine avec humilité.

— Ma fille, donc, n'a pas voulu recevoir un jeune homme, répéta M. de Sanpécune avec force, et, pour obvier à mon absence, elle a fait appel à mon garde Urbain et lui a conféré une paternité temporaire...

— Seigneur !... cria M¹¹⁰ Perrett, effondrée.

— Ne soyez pas fâchée, ma chère cousine, plaïda gentiment Èmine, j'ai pris ce que j'avais sous la main...

Après le premier ahurissement passé, M¹¹⁰ Perrett eut l'esprit d'avoir une crise de fou rire.

— Eh bien ! mon neveu va être content, déclara-t-elle quand le calme lui fut revenu... Je vous avoue, tout à fait entre nous, qu'on lui avait fait entendre que son futur beau-père était tout à fait transformé...

M. de Sanpécune eut un sourire.

— J'étais fort inquiète de cette métamorphose, continua M¹¹⁰ Perrett, et j'avais l'intention de m'en convaincre par moi-même...

Èmine dit :

— Tout est donc au point... Nous avons triché tous les deux, et je n'ai plus aucune raison d'en vouloir à M. de Grantère... Il m'a demandée en mariage, et je l'accepte...

— Quel protocole !... gémit M. de Sanpécune.

— Les enfants d'aujourd'hui ne connaissent plus rien aux usages..., renchérit M¹¹⁰ Perrett.

— Les usages et le protocole sont sauvegardés, prononça gravement Èmine... Je suis ici avec mon

père pour remercier M. de Grantère de l'honneur qu'il me fait, et je consens à devenir sa femme...

A ce moment, Babylas entra.

Il ne s'attendait pas à voir là M. de Sanpécune et sa fille, mais il salua avec l'aisance de ses aïeux. Et si l'archéologue fut flatté d'avoir pour futur gendre un jeune homme aussi charmant, ce dernier ne le fut pas moins en voyant que son beau-père était un homme de grande distinction.

— Mon neveu... Monsieur de Sanpécune..., présenta M^{lle} Perrett avec formalisme.

Puis, sans transition, elle annonça :

— M^{lle} Emine de Sanpécune t'agrée comme fiancé...

— Est-ce vrai? bégaya Babylas, tout tremblant.

— Oui, c'est vrai, Bab..., répondit Emine en tendant, pour la première fois, la main à son héros.

Si M^{lle} Perrett fut choquée par cette familiarité, elle ne le montra pas.

« Bab », lui, s'était précipité sur cette main tendue pour y déposer un baiser.

Quand Emine rentra, le soir, avec son père, elle cria à Rufine :

— Je suis fiancée !... Sors du poivre la robe de ma petite maman !...

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

- ALBUM N° 1.** *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format 37 × 27 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 2.** *Alphabets et Monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format 44 × 30 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 3.** *Broderie anglaise, plumetis, passé, richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format 44 × 30 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format 37 × 27 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 5.** *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format 44 × 30 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 6.** *Le Trousseau moderne. (Linge de corps, de table, de maison.)* 56 doubles pages. Format 37 × 57 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 7.** *Le Tricot et le Crochet.* 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*
- ALBUM N° 8.** *Ameublement et Broderie.* 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderie. 100 pages. Format 37 × 27 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format 37 × 28 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 10.** *Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Format 37 × 28 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format 37 × 28 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 11 bis.** *Crochet d'art pour ameublement.* 100 pages de modèles variés. Format 37 × 28 $\frac{1}{2}$.

Chaque album :  , franco France : 8 fr. 75.

La collection des 12 albums : 82 fr. ; franco France : 90 fr.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV).
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Etranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 50 francs. — Etranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
(ni chèque postal, ni mandat-carte),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

